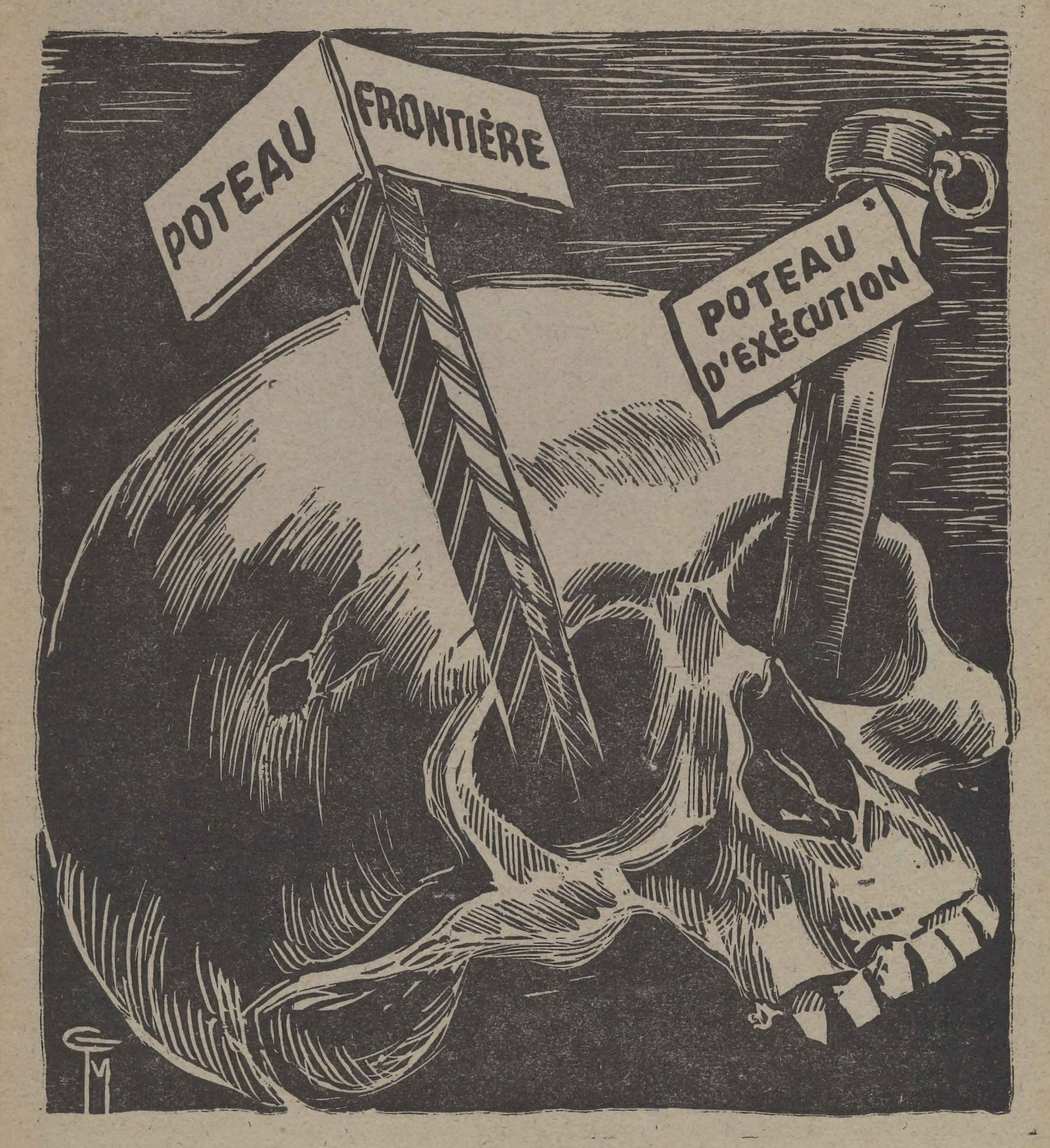
DEFENSE DE L'HOMME



SYNONYMES

2e Année. — N° 8 REVUE MENSUELLE Mai 1949. — Prix : 40 francs

DÉFENSE DE L'HOMME

Revue mensuelle
paraissant toutes les fins de mois

CONDITIONS D'ABONNEMENT

FRANCE, ALGÉRIE, COLONIES

Six mois	250 fr.
Un an	400 fr.

EXTÉRIEUR

Six mois	300 fr.
Un an	500 fr.

ADRESSER LA CORRESPONDANCE concernant l'administration et la rédaction à Louis Lecoin, 73, rue Camille-Pelletan, Antony (Seine). Lui téléphoner, au besoin, à Berny 08-63.

Utiliser, autant que possible, pour tous les envois de fonds, le compte chèque postal : Mme Lecoin (même adresse que ci-dessus) N° 4.504-77 - Paris.

Prix de l'exemplaire : 40 fr.
50 fr. pour l'extérieur

SOMMAIRE N° 8

Une collaboration inattendue

C'est celle de Georges Dumoulin, qui vient de m'adresser pour la rubrique « Ceux d'hier » un portrait du pauvre et cher camarade Benoît Broutchoux.

Fais-je bien d'hospitaliser ici cette signature ? Est-ce adroit surtout en plein développement de cette revue, alors que j'ai besoin de nombreux concours ? Ne vais-je pas en effaroucher parmi vous ?

Je ne me suis pas posé la question. J'aurais honte de l'avoir fait.

Je remercie tout simplement Dumoulin d'oublier son malheur, ses souffrances morales et physiques que je sais grandes, pour penser à son malheureux compagnon de lutte, et nous rappeler, en même temps qu'une page glorieuse du syndicalisme français, les traits, le caractère, la vaillance d'un bon ouvrier de l'anarchisme. — L. L.

La course à la mort se ralentit

Aux pacifistes d'enrayer encore sa marche

NE nous endormons pas en dépit des apparences. Les causes de conflit sont trop profondes qui séparent les deux blocs pour nous montrer exagérément rassurés parce que la dispute cède présentement le pas à la discussion dans les deux camps.

Il va sans dire que nous préférons de beaucoup l'état actuel des rapports entre les deux Grands à la tension qui les divisa durant une année et mit le monde à deux doigts de la guerre, à différentes reprises.

Il est possible que cette sorte de cataclysme soit, en fin de compte, encore inévitable avec les mœurs politiques, financières et économiques implantées partout ; avec le comportement de gouvernants perdus d'orgueil et remplis d'une ambition démesurée. Mais, si la prophétie de Jaurès est, hélas ! toujours vraie, reconnaissons qu'il vaut mieux subir la guerre une fois par siècle que chaque demi-siècle, tous les cinquante ans plutôt que tous les vingt-cinq et, qu'à tout prendre, il est préférable qu'elle ne s'abatte sur nous qu'aux quarts de siècle au lieu de tous les dix ans.

Il est probable, oui, que l'affreuse maladie qu'est la guerre demeure incurable aussi longtemps que subsisteront les frontières territoriales, tant que dureront les iniquités sociales. Et cela nous navre, car à la lenteur à laquelle évolue l'être humain, de même que toutes les institutions, ce fléau de tous les temps n'a pas fini d'accumuler les dévastations.

Et les pacifistes, médecins spécialistes de cette maladie, n'ont pas fini également de lui disputer le terrain.

Car, c'est ça la vraie raison de notre pacifisme et nous y insistons : lutter contre la guerre comme d'autres luttent contre le choléra et la peste, contre le cancer et la tuberculose, sans être sûrs d'en venir à bout mais avec la conviction que nous l'empêchons d'aller trop vite.

Ce n'est pas, en tout cas, le fait des pacifistes si la guerre se trouve en ce moment en régression, et, partant de cette constatation, nous serions impardonnables en ne profitant point de l'avance que nous laissent les événements pour mesurer notre actuelle faiblesse, nous organiser sérieusement et nous préparer à intervenir vigoureusement.

Si nous ne bougeons pas, au contraire, si nous restons cois, regardant les autres s'agiter hypocritement pour une paix qu'ils assailliront au premier signe, soyons certains que le répit accordé ne sera pas de longue durée.

Nous laisserons s'user vainement Garry Davis et nous courrons plus tard, sans l'attraper, après l'occasion perdue.

Nous abandonnerons aux seuls diplomates le soin de sauvegarder la paix et la menace de guerre reparaîtra bientôt plus près de nous.

Ou bien, enfin rassemblés, les pacifistes dignes de ce nom deviendront l'aile marchante d'un mouvement antiguerrier que rien ni personne ne pourra alors faire dévier de son but.

Nous l'espérons et souhaitons que le dixième anniversaire de cette ère de violence les conseille et les anime en ce sens.

Louis LECOIN.

SERVITUDE
SANS
GRANDEUR MILITAIRE

En juin 1940, la démoralisation gagne un groupe d'artillerie en retraite. Les soldats vaincus, harassés, refusent une lutte sans issue. Leur chef veut les contraindre à combattre. La troupe regimbe et une balle, tirée de ses rangs, tue raide ce résistant prématuré.

Neuf ans après, l'affaire vient de passer en Conseil de guerre.

Il y aurait matière, à propos du jugement qui frappe le canonnier Buret, exécuteur du colonel Charly, à écrire l'article virulent qui comblerait d'aise les lecteurs antimilitaristes et enverrait son auteur accomplir une retraite en quelque Fresnes ou séjour similaire. L'apologie du geste, accompagnée d'une allusion sans équivoque au fameux couplet qui vise à châtier le cannibalisme dans son obstination infligerait au militarisme une condamnation morale toute platonique — qui n'est plus à faire — et à l'intrépide iconoclaste une condamnation, très réelle celle-là, qui lui resterait à purger.

Je ne succomberai pas à cette tentation, dussent en être déçus et mes amis et mes ennemis, non par seule crainte de la loi, mais parce qu'ainsi traitée la question me semblerait mal résolue.

D'abord je ne considère pas, tant s'en faut, le colonel Charly comme un personnage négligeable et tout juste digne de la balle dans le dos que lui décocha son subordonné. Le colonel Charly était un militaire et il a payé de sa vie sa conscience professionnelle. Son tort, s'il en eût, a été de vouloir combattre à tout prix pour sauver l'honneur dans un moment où tout le monde, et le Gouvernement en tête, pensait avant tout à sauver les meubles. A l'heure où tout était perdu, où la défaite virait au désastre, où les armées se débandaient, il a eu le réflexe qu'on peut logiquement attendre d'un soldat de vocation s'il se veut conformer au portrait qu'en tracent les apologistes de la vertu militaire.

Manque de sens pratique, entêtement stérile, suicide héroïque, stupidité, on en peut penser ce qu'on veut, sauf dénier à l'homme, dans le plan de la moralité qu'il a choisie, une estimable honnêteté. Armée pour armée, puisqu'aussi bien tout le monde à peu près honore le guerrier, l'héroïsme qui se réalise est supérieur à celui qui plastronne pour s'esquiver au premier risque. Le patriote qui pousse son idée jusqu'au sacrifice est dangereux pour ses semblables qu'il cherche à entraîner dans des aventures dont le caractère pratique échappe et dont la finalité n'est pas toujours aussi louable qu'il l'assure. Mais il n'est pas méprisable au titre de l'excitateur qui se tient en dehors du coup ou du matamore qui, à l'heure de la bagarre, cultive son cas de réforme. Qu'un colonel sacrifie sa vie pour sauver l'honneur, il est dans la note, plus que la plupart de nos brillants officiers qui se sont préoccupés avant tout de sauver leurs paires de draps et leurs bijoux de famille.

Si donc dans sa volonté de se faire tuer pour faire un geste et ne pas donner à l'adversaire l'affligeant spectacle d'une fuite salvatrice mais déshonorante, le colonel Charly n'avait prétendu engager que lui et ses collègues, les soldats de métier, il n'y eût eu qu'à s'incliner sans réserve. C'est la distinction capitale qu'omet de faire l'envoyé spécial de *l'Aurore* au procès, M. J.-B. Derosne, lorsqu'il réprouve la clémence du tribunal envers Buret et exalte la beauté des gestes inutiles, tel celui des Cadets de Saumur qui n'hésitèrent pas à s'immoler. De tels exemples tranchent, dit-il en substance, sur la médiocrité quasi générale.

Les Cadets de Saumur, voués de leur plein gré à la carrière des armes, ne pouvaient plus logiquement finir. Mais il paraît téméraire et exagérément abusif d'exiger des artilleurs que commandait le colonel Charly, militaires accidentels et plus ou moins consentants, un égal sacrifice. Buret, par exemple, est de son métier maçon, tout comme M. Derosne est journaliste et le Cadet de Saumur guerrier. Il place probablement son honneur à faire un mur bien droit, comme M. Derosne à rédiger un beau compte rendu et le soldat à ne pas fiche le camp quand ça pétarade.

Il est donc parfaitement plausible que Buret, maçon, n'ait pas senti son honneur autrement engagé dans une entreprise dont il lui a peut-être paru que l'essentiel consistait à flanquer les murs par terre, même lorsqu'ils sont d'une rectitude irréprochable. Et preuve en est apportée par M. Derosne lui-même, argumentant à dix ans de distance et qui à l'époque ne s'est vraisemblablement pas senti outre mesure tourmenté par le prurit d'un geste inutile qui l'eût sorti de la médiocrité qu'il abhorre. Peut-être était-il trop jeune, trop vieux ou inapte. Mais alors il devrait s'interdire de philosopher avec une telle certitude.

Ces situations sont l'inévitable corollaire du recrutement des armées modernes où tout le monde, bon gré mal gré, est appelé à servir. Si, comme le dit une boutade célèbre, la guerre est une chose trop sérieuse pour qu'on en abandonne la direction à des militaires, du moins tout serait plus net si ceux-ci seulement participaient à son exécution.

Est-ce à dire que Buret était habilité à tuer le colonel Charly ? Je suis bien loin de le prétendre. Je ne connais pas Buret personnellement, mais il y a gros à parier qu'il est un de ces innombrables Français moyen que nous côtoyons journellement. Il est électeur et son candidat vote les crédits de guerre ; il est pour l'armée, pour la France forte et pour l'honneur national avec lequel il convient de ne pas transiger. Il admire les bombardiers lourds, bouffe du Boche, boit son quart de pinard en chantant *l'Artilleur de Metz,* et acclame la revue du 14 Juillet. Une telle mentalité confère à l'armée quelques droits sur celui qui la professe et il n'est pas fondé à s'insurger lorsqu'un gendarme lui porte un fascicule rose et que certain jour un ministre, avant de prendre précipitamment le rapide de Carcassonne, donne l'ordre de coller les affiches blanches dans les villages. Il est trop tard de détester la guerre quand par accord tacite ou inertie on en accepte l'éventualité. Et on n'a moralement pas le droit de mitrailler son colonel quand la bataille est perdue, alors qu'on l'eût porté sur le pavois s'il vous avait conduit à la victoire.

⁂

Le cas d'Aloys Bauer est absolument différent. Cela ne l'empêche pas de comparaître, lui aussi, devant le tribunal militaire. Il est vrai qu'il opérait dans l'armée allemande, étant citoyen de ce pays, ce qui motive, sinon son délit, du moins son inculpation. Voici les faits. Le 23 août 1944, le feldwebel Aloys Bauer reçoit de son supérieur hiérarchique l'ordre d'abattre un F.F.I. prisonnier. Du point de vue militaire allemand, celui-ci est un franc-tireur. Pris les armes à la main, il est passible de la mort sans jugement. C'est la loi de la guerre.

Dans le cas particulier, l'affaire se complique sur le plan moral par le fait

qu'Aloys Bauer est, dans la vie civile, séminariste.

— *J'ai subi,* avoue-t-il, *une grave crise de conscience. Devais-je exécuter l'ordre ? Comme chrétien, non ! Comme soldat, oui.*

« *Alors, puisqu'il me fallait faire mon métier de soldat contre ma conscience de prêtre, j'ai tiré le plus possible de coups de mon pistolet mitrailleur.* »

Et son défenseur d'ajouter :

— *Drame de conscience. En temps de guerre, pour un Allemand, le militaire l'emporte sur le religieux. Vous êtes des militaires, vous comprendrez.*

Les juges ont compris. Ils ont acquitté l'abbé Bauer. Ce qui est rigoureusement conforme à leur logique.

Quand les chrétiens comprendront-ils qu'au regard de leur loi Aloys Bauer devait, en sortant du box, poser là sa soutane ? Il faut tout de même, une fois au moins dans la vie, choisir la voie selon laquelle on se détermine. Bauer a choisi à un instant grave, d'être d'abord feldwebel. C'était sans doute son droit. Mais il faudrait que l'Eglise en arrive à admettre qu'il s'est aliéné, ce faisant, la qualité d'enseigner la charité aux hommes au nom d'un Dieu qui, à ce qu'on dit, édicta en commandement majeur l'impératif : « Tu ne tueras point. »

Il est vrai que ce Dieu a dit tant de choses...

⁂

Enfin le même tribunal militaire a eu à connaître du cas absolument opposé, de Jean-Bernard Moreau, objecteur de conscience. Appelé à faire son service militaire, ce conscrit déclina l'invite par une lettre circonstanciée à M. Ramadier :

« *J'ai l'honneur de vous faire savoir,* y écrivait-il, *que je refuse d'accomplir mon service militaire. Je ne revêtirai pas mon uniforme, symbole du climat de division entre les hommes.*

« *Je vous prie de me considérer comme citoyen du monde et de m'embaucher comme volontaire civil dans un chantier de reconstruction des ruines accumulées par la guerre.* »

Ici, le ton change. Le président se fait faussement paternel et l'inculpé est introduit par les gardes goguenards. Qui, dans un tel milieu, est capable de comprendre les scrupules de Jean-Bernard Moreau ? On tournera en dérision son offre de se dévouer dans un service civil. Et finalement on le renverra avec un an de prison ferme.

Dans *l'Aurore,* où j'emprunte encore la relation des débats, le reporter, M. Pierre Bourget cette fois, ne s'interdit ni la sévérité, ni l'ironie. Il présente Moreau comme un jeune homme « au *curriculum vitæ* peu reluisant. Fruit sec du bachot, vagues études de journalisme... ».

Assurément, échouer au bachot, au regard du préjugé commun, est un cas pendable. Pour nous, nous avons connu trop de sujets brillants, de polytechniciens étincelants qui, pour n'être pas des fruits secs, se sont surtout illustrés par des œuvres néfastes à leur patrie et à l'humanité tout entière, pour que le grief nous paraisse décisif.

Quant aux « vagues études de journalisme », elles ne nous semblent pas davantage rédhibitoires. Rien de surprenant à ce que J.-B. Moreau ait échoué dans cette voie, avec son encombrante conscience. M. Bourget, certes, a dû mieux profiter de ses cours. Suffisamment en tout cas pour comprendre en temps utile que le plus souvent, dans cette carrière, ladite conscience est un excédent de bagages qu'il faut réduire au minimum.

D'où son inaptitude à analyser sympathiquement les scrupules qui assaillent le réfractaire.

Qu'un individu hésite à tuer son prochain de sang-froid, parce que c'est un ordre (voir abbé Bauer cité plus haut), qu'il répugne à écraser une ville sous un tapis de bombes ou à enduire toute une population de phosphore comme le font nos combattants modernes, il y a là peut-être de quoi surprendre M. Pierre Bour-

get qui en accepte, lui, la fatalité, à condition sans doute de se trouver à ce moment-là dans l'avion et non dans la ville.

Mais le refus, que le motif en soit religieux ou athée, honore assez celui qui l'oppose pour que lui soit épargné du moins le déboire supplémentaire de se voir moqué par des gardes analphabètes et d'obscurs chroniqueurs.

On attendrait en contrepartie des rires épais de la maréchaussée et des piètres banderilles de journalistes ayant satisfait à leurs examens que l'opinion s'émeuve et que Garry Davis et son état-major prennent position dans le débat.

Dans la page qu'édite *Combat* et qui est réservée aux citoyens du monde, on ne trouve pas une ligne qui soit consacrée à J.-B. Moreau. Que penser de cette réserve ?

Avant la réunion d'un gouvernement mondial, la reconnaissance par tous les Etats dits civilisés de l'objection de conscience serait une des premières réalisations à laquelle devrait s'attacher le jeune mouvement, sous peine de tomber dans le pacifisme officiel et inopérant.

On nous annonce aujourd'hui que l'Allemagne occidentale a constitué son premier gouvernement. Après d'autres pays européens, celui-ci reconnaît dans sa Constitution l'objection de conscience.

Là encore et tout en protestant de sa générosité, de son libéralisme et de son amour de la paix, la France reste à l'arrière-garde. En prônant la liberté d'opinion, en se proclamant au premier plan des nations antiguerrières, elle entend néanmoins qu'aucun de ses citoyens ne se dérobe à la servitude des casernes.

La prétention du militarisme à exiger que chaque individu passe par son moule est exorbitante. Et l'accusation de lâcheté qu'on sent affleurer aux lèvres de MM. les militaires à l'endroit des objecteurs de conscience est singulièrement déplacée.

Car enfin, M. J.-B. Derosne, que je citais tout à l'heure, peut bien nous parler avec tout le respect qu'il veut y mettre des « officiers chargés de gloire et de rubans » qui composent le tribunal. Outre qu'on rencontre assez rarement un professionnel de notre vaillante armée dont la poitrine ne soit pas surchargée, il faut bien croire que toutes ces médailles sont frappées en alliage léger. Leur poids n'a pas ralenti ces valeureux, il y a quelque dix ans, dans leur course pyrénéenne.

Et le commissaire du gouvernement dans l'aréopage qui jugeait Jean-Bernard Moreau, a bien pu, en requérant deux ans de prison, s'essayer à l'humour féroce en déclarant :

« *L'armée française possède maintenant de remarquables sections psychopathiques, où l'on voit, après quelques mois, des objecteurs de conscience se ruer sur les effets militaires qu'ils abhorraient.* »

Nous lui rétorquons que ces instituts psychopathiques devaient bien exister en 1940 quoique leur traitement ait agi en sens inverse.

Il suffit de se rappeler la précipitation avec laquelle des officiers se déchargeaient de « leur gloire et de leurs rubans » pour troquer, dans des fermes secourables, leurs prestigieux uniformes contre des frusques de chemineau.

Maurice DOUTREAU.

VITE RENOUVELEZ VOTRE ABONNEMENT

Il est grand temps.

Pourquoi nous contraindre à vous rappeler à l'ordre, camarades négligents ?

Vous n'avez pas refusé au facteur le numéro 7 et vous accepterez ce numéro 8, avouant ainsi que vous désirez toujours recevoir « Défense de l'Homme ». En ce cas, adressez-nous donc au plus tôt le montant de votre réabonnement.

Et, faites comme la plupart, réabonnez-vous pour une année. Vous serez tranquilles plus longtemps.

Lutte de classes et Conscience humaine

Nous n'avons jamais donné à la lutte de classes une valeur absolue. Cela ne signifie pas que nous mettions la classe ouvrière sur le même plan que les classes bourgeoise ou capitaliste, les exploités au même rang que les exploiteurs. Mais il y a, au fond des idées libertaires, un humanisme qui déborde la question des catégories sociales. Nous savons que le progrès de l'humanité a été, autant et peut-être plus que le résultat de la lutte de classes, le fruit des efforts des hommes qui, au long des siècles, ont apporté le plus possible de culture, de lumière, et qui ont combattu pour la liberté.

Or, dans l'immense majorité des cas, ces hommes n'appartenaient pas aux classes pauvres, ou ils n'ont pas été inspirés par des mobiles de classe. Les penseurs, les poètes, les chercheurs et les artistes grecs, moins deux ou trois exceptions, dont celle d'Homère est discutable, appartenaient aux classes privilégiées, ou en sortaient. La Renaissance et la lutte contre le fanatisme, l'obscurantisme religieux et l'oppression de l'Eglise, la Réforme n'ont pas et ne pouvaient pas être l'œuvre du peuple. La Révolution française qui, malgré ses limitations inévitables à cette époque, fut un événement formidable, dont les bienfaits répercutent encore dans une bonne partie du monde, a été l'œuvre presque exclusive de la bourgeoisie. Et, au cours du XIXe siècle, la bourgeoisie révolutionnaire, progressiste et sincèrement démocratique, fut une réalité telle que Proudhon dédiait « aux bourgeois », qui avaient su se battre pour le progrès de l'humanité, un de ses livres les plus profonds.

Ni Marx, issu d'une famille petite bourgeoise, ni Engels, capitaliste fabricant de drap n'étaient des prolétaires, et il est piquant de voir les partisans apparemment acharnés de la lutte de classes faire remonter à ces deux hommes tout le socialisme, et par conséquent tout le contenu de cette lutte de classes. Bakounine et Kropotkine n'étaient pas non plus des prolétaires : le premier appartenait à la noblesse, le deuxième descendait — c'est pourquoi il était prince — de la dynastie des Rurik, fondateurs du trône moscovite. Et les hommes qui, appartenant à la classe prolétarienne, s'élevèrent à la hauteur de phares, guidant ou s'efforçant de guider les peuples — Fourier, Proudhon, Elisée-Reclus lui-même, fils d'un pasteur aux modestes ressources — quoiqu'ils luttaient avant tout pour les classes pauvres et opprimées, étaient poussés par un sentiment humain, beaucoup plus que par un sentiment de classe.

L'expérience a prouvé que la lutte de classes est insuffisante pour assurer le progrès social. D'abord, elle n'a pas eu, dans l'histoire, l'importance qu'on veut trop souvent lui donner. Les révoltes d'esclaves des civilisations antiques ont été peu fréquentes et très limitées, et encore ignorons-nous dans quelle mesure elles n'ont pas été inspirées, ou guidées par des individualités supérieures, issues ou non des classes privilégiées. Les révoltes des serfs du moyen âge, particulièrement celles d'Allemagne et d'Angleterre, ont découlé des prédications de l'aile gauche des réformateurs religieux — Wicleff, Thomas Munzer et Jean Huss, par exemple — et conduites par des hommes qui, pour la plupart, n'étaient pas d'extraction populaire.

Mais ces luttes, auxquelles nous nous

sentons rattachés et dont nous sommes les continuateurs, ont-elles eu plus d'influence, pour le progrès social, que l'œuvre de Darwin, dégageant l'esprit humain de sa gangue religieuse, lui ouvrant de nouveaux horizons, et contribuant à déterminer dans la vie pratique un nouveau comportement des hommes ; que l'œuvre de Roger Bacon qui, en fondant, en plein moyen âge, la science expérimentale, lui avait montré magnifiquement le chemin ? Ou que celle de Galilée, de Copernic, de Kepler, de Newton, qui, en dépeuplant les cieux de Dieux, d'anges et d'archanges, ont ouvert l'infini à la pensée humaine ? Et, en allant au fond des choses, l'œuvre des encyclopédistes, le combat opiniâtre d'un Voltaire quand tant de gens du peuple s'amusaient encore à voir rouer les hérétiques, n'ont-ils pas contribué à réveiller la conscience populaire, comme l'a fait plus tard l'œuvre du bourgeois Karl Marx, qui appliquait au problème social la méthode que le bourgeois Darwin avait appliquée à la biologie ?

La liste serait interminable des savants et des penseurs, des lutteurs — Louis Blanc, Blanqui, Barbès, Lassalle, Garibaldi, toute cette admirable jeunesse aristocratique russe qui « allait au peuple » pour le réveiller et l'éduquer — des écrivains : Victor Hugo, Eugène Sue, Zola, Anatole France, Gorki, Tolstoï, Dostoïewsky, Blasco Ibanez, et tant d'autres, la liste serait interminable, dis-je, de tous ces hommes d'élite qui ont éveillé et guidé la conscience humaine ; de tous ces penseurs religieux ou non — un Lamennais, un Edgard Quinet — qui ont apporté un effort utile à l'évolution heurtée, complexe de l'humanité.

D'autre part, si nous examinons les modifications de la structure sociale de la société, nous constatons que, dans les nations les plus modernement organisées, le problème des classes est loin de présenter le tableau net, la démarcation rectiligne et l'évolution stricte que Marx et ses continuateurs socialistes ou syndicalistes, ont affirmé.

Il y a bien longtemps que, s'opposant à l'étroitesse doctrinaire des marxistes qui nous accusaient d'être des métaphysiciens parce que nous tenions compte de la complexité des faits alors qu'ils avaient tout résolu d'une façon simpliste, les anarchistes ont annoncé ce qu'enfin on a dû reconnaître explicitement ou implicitement : c'est que le nombre des véritables travailleurs, des véritables exploités diminue, et que celui des parasites et des exploiteurs augmente. Kropotkine écrivait dans *La Conquête du Pain,* publiée en 1885 :

« Aujourd'hui, à mesure que se développe la capacité de produire, le nombre des oisifs et des intermédiaires augmente d'une façon effroyable. Tout au rebours de ce qui se disait autrefois entre socialistes, que le capital arriverait à se concentrer en un si petit nombre de mains qu'il n'y aurait qu'à exproprier quelques millionnaires pour rentrer en possession des richesses communes, le nombre de ceux qui vivent aux dépens du travail d'autrui est toujours plus considérable. »

Et il donnait, pour la France et l'Angleterre, des chiffres que Tcherkesof ne tardait pas à confirmer dans sa brochure fondamentale *Pages d'Histoire socialiste.*

Elisée Reclus lui-même, qui, s'il n'était pas économiste, étudiait largement et complètement la vie sociale, signalait le même fait dans *l'Homme et la Terre.* Il concluait qu'en fin de compte, le problème social devrait se résoudre, non pas du point de vue des classes, mais de celui de la conscience humaine.

Il n'y a donc pas, dans cette attitude, une seule position socialiste, ou éthique. C'est la réalité même des faits qui s'impose. Et, dans les faits sociaux, où les classifications économiques, culturelles, éthiques s'enchevêtrent, se chevauchent, et agissent dans toutes les classes, cette réalité déborde la stricte limitation classiste.

Soit inintelligence, soit ignorance qui restreignent les élans créateurs et limitent l'audace, soit sentiments, tempérament grégaires et stagnants, il est cer-

tain que de nombreuses fractions de la classe ouvrière ne tendent pas à la révolution. Et non seulement le sous-prolétariat, le millénaire fellah d'Egypte, le malheureux journalier ou paysan du sud de l'Italie, mais ce qui est plus grave, le travailleur bien rétribué de la société capitaliste.

L'Institut Gallup fit, aux Etats-Unis, il y a quelque temps, une enquête auprès des travailleurs de la ville et des champs. Soixante-dix pour cent espéraient pouvoir élever leur condition dans le régime « de la libre entreprise » capitaliste. On a pu voir, dans les années 1929-1932, où la crise avait causé aux chômeurs une situation terrible, qu'ils se morfondaient, mendiaient du travail et du pain, mouraient comme des mouches, mais ne songeaient nullement à renverser le capitalisme. Et leurs syndicats n'eurent pas même le courage de proposer les palliatifs qu'apporta Roosevelt.

Et c'est que, contrairement à ce qu'affirmait le pédantesque « scientifisme » marxiste, non seulement il n'y a pas prolétarisation de la bourgeoisie, mais au contraire, embourgeoisement du prolétariat. Embourgeoisement matériel et moral. La dernière guerre peut avoir interrompu, par les désastres qu'elle a causés, cette évolution, surtout au point de vue matériel. Le sens général n'en est pas moins un fait qui se poursuivra.

Aux pays de capitalisme privé prédominant, l'actionnarisme est un fait qui s'étend de plus en plus. Dans son livre *Loocking Forward,* Roosevelt signalait qu'il y avait, aux Etats-Unis, vingt-deux millions d'actionnaires des compagnies de chemin de fer. D'autres industries accusaient aussi des chiffres imposants. Ce qu'on appelle l'épargne, et qui se manifeste par des achats d'actions, d'obligations, de bons du Trésor, etc., est un fait qui tend de plus en plus à se développer dans les pays de grand capitalisme. Et cela, d'une part, lie et confond matériellement, quoique à des degrés relatifs, mais véritables, les exploiteurs et les exploités, mais surtout détruit chez ces derniers la volonté de changer un régime auquel ils se lient de cette façon.

Ensuite, et quoique puisse en dire une propagande démagogique qui, en fin de compte, s'avère stérile et ne fait que tromper ceux qui s'en servent, il est certain que, dans l'ensemble, la situation matérielle des exploités s'améliore. Les travailleurs européens vivent moins bien maintenant qu'en 1939, mais ils vivent beaucoup mieux qu'en 1848. De plus, ils travaillent moins d'heures, et, souvent, moins intensément. Les allocations familiales, les secours de chômage, toute la législation sociale ont contribué à améliorer leur sort. Et, car cela coïncide avec les intérêts de l'Etat, cette tendance ne fait que se développer.

C'est une des principales raisons, la plus importante peut-être, pour lesquelles on assiste au fléchissement de la volonté et de l'initiative révolutionnaires des travailleurs. Mais en même temps on peut constater que la nécessité de changer la structure sociale du monde et les rapports de la société s'impose de plus en plus à des hommes faisant partie des couches sociales non prolétariennes, et généralement non paupérisées.

Dans leur majorité, ces hommes souffrent moins que de nombreux travailleurs manuels. Mais l'observation des monstruosités engendrées par la société actuelle — crise de 1929-1939, fascisme, guerre mondiale, misère d'après guerre, crise actuelle renaissante quand toutes les énergies disponibles devraient être insuffisantes pour reconstruire le monde — les fait conclure qu'une telle société est absurde, criminelle, et doit être transformée. C'est une conclusion d'intelligence et de conscience. Et si nous pouvions établir un pourcentage, nous verrions que la proportion de ces hommes non prolétariens ni prolétarisés suit aujourd'hui, par rapport à celle des véritables prolétaires, une courbe croissante.

Il va sans dire que, entre l'ouvrier qui croit au capitalisme, et le technicien appartenant aux classes moyennes qui veut le supprimer, nous sommes avec l'homme des classes moyennes ; qu'entre le pay-

san traditionnaliste, attaché aux vieux préjugés et croyant à la nécessité des maîtres, et l'intellectuel libre qui s'efforce de trouver les normes d'une société meilleure, nous sommes avec l'intellectuel.

Mais, plus encore, nous avons toujours placé la conception et le sens de l'humain au-dessus de la conception et du sens des classes, parce que nous connaissons bien l'humanité. Nous savons qu'en général, intrinsèquement, un homme en vaut un autre. Nous savons que les circonstances, plus que leurs conditions personnelles, déterminent l'attitude des hommes ; que presque toujours l'ouvrier antibourgeois se conduirait comme le bourgeois s'il était né dans la classe qui l'exploite ; et que le privilégié combattrait le privilège s'il en était victime. Et comme les partisans du régime qui les favorise sont si nombreux qu'il est insensé de vouloir les faire disparaître ; qu'après une révolution il faudrait bien vivre avec eux en les arrachant à leurs privilèges comme on arracherait les prolétaires arriérés à leur misère, ce qui est sensé, ce qui est humain, c'est de comprendre dans la mesure du possible, et d'agir en conséquence.

Nous voulons supprimer les classes, et pour cela nous nous adressons d'abord à la classe qui nous semble avoir le plus d'intérêt à atteindre ce but. Mais il est des esclaves qui s'habituent à leurs chaînes. Et il est des non-esclaves qui veulent les en libérer. Au-dessus des classes, et pour tous les hommes, nous marchons avec ceux qui poursuivent la justice sociale, non pas au nom d'une classe, mais au nom supérieur de la conscience humaine.

Gaston LEVAL.

IL N'Y A PLUS D'ÉTOILE ROUGE

Salut à vous les utopies
Salut le rêve et l'idéal
Aucune science consacrée
par la révolte à contre-mal
n'a dépassé votre évidence !

Quand nous voyons l'ignominie
les mains salies, les doigts rougis,
(bourreaucratie et hiérarchie)
les gueules vertes de mépris
des ex-camarades d'une ancienne espérance,
les champions déclassés d'un monde inhabitable,
d'une cité pour l'injustice...
nous ricanons à notre tour
mais nous tournons les yeux ailleurs.

Assez de crimes qui libèrent
et de mensonges vers la lumière.
Vous n'avez plus place au concert
des seuls damnés de notre terre,
des vrais proscrits de la misère.
Sous votre voix se décomposent
les plus beaux cris de l'homme libre.
L'esprit de mort passe en vos cœurs
quand vous jetez les mots de vie,
le feu s'éteint, tombent les roses.
Et le bonheur du matin clair
qui glisse un jour à la surface
s'il est mon rêve
n'est plus le vôtre.

Adorateurs de la violence
vous n'aurez pas la terre un jour !

Pierre BOUJUT.

La délinquance juvénile

Ses causes

Bien que répugnant aux classifications, toujours arbitraires, nous rappellerons qu'il y a plusieurs types de délinquants. Il importe même de ne pas les confondre.

D'abord, les malades, qu'il faut avant tout, soigner physiquement.

Ensuite, les anormaux de l'intelligence, débiles plus ou moins marqués, ou du caractère, perversité variable, qui relèvent essentiellement d'un traitement psychiatrique.

Enfin, les délinquants par inadaptation à la société — de beaucoup les plus nombreux — et pour qui le psychologue-éducateur convient mieux que le médecin.

Et ceci nous conduit tout naturellement à rechercher les causes profondes ou passagères qui motivent, expliquent, justifient même cette délinquance.

Le problème est d'une extrême complexité. Les chevauchements, les imbrications sont nombreux.

Nous allons tenter d'être clairs, précis, sans avoir l'espoir d'y parvenir totalement.

a) CAUSES SOCIALES

Ce sont les causes les plus déterminantes et, n'était cette tendance de l'esprit à « cataloguer », on oserait dire que ce sont les *seules* causes.

Il n'est pas niable que le milieu social exerce, dès le plus jeune âge, une influence décisive sur l'enfant, plus particulièrement, dans ce conglomérat social, la famille elle-même.

Nous ferons donc ressortir en premier lieu, les conditions familiales défectueuses.

Indifférence ou adoration des parents envers leurs enfants;

Disciplines familiales insuffisantes ou, inversement, trop rigoureuses;

Surveillance relâchée de parents travaillant tous deux au dehors;

Mésentente conjugale permanente;

Parents orgueilleux ou déçus par la vie, se livrant à des jugements amers, déterminant la révolte de l'enfant contre la société;

Parents âpres au gain et contrariant, par des placements avantageux, la vocation professionnelle de l'enfant; ce sont là, brièvement notés, autant d'éléments déterminant le comportement des adolescents.

Signalons, ici, que parmi les garçons traduits devant les tribunaux, plus de 80 % accusent une déficience professionnelle quasi-totale. Nous entendons par là qu'il s'agit de garçons occupés à des tâches sans avenir : groom, garçon de course, aide-magasinier, ne requérant ni connaissance, ni apprentissage particuliers. Or, nous estimons qu'un métier *noble* constitue, par ses disciplines, ses rigueurs, l'orgueil légitime qu'il engendre, une incomparable sauvegarde.

Signalons encore l'extrême pauvreté parmi les conditions défectueuses. Souvenons-nous que l'enfant est moins sensible au manque de nourriture ou de vêtements qu'à la privation de simples petits plaisirs permis à d'autres. La tentation de voler n'a pas le plus souvent d'autre cause.

La fréquentation scolaire insuffisante

(36 % d'illettrés totaux parmi la masse des délinquants en 1943) est un élément qu'on doit également retenir.

En deuxième lieu, faisons ressortir, parmi les causes familiales, les foyers immoraux.

Unions variables;

Disputes fréquentes entre les époux;

Ivresse ou mauvaise conduite de ceux-ci;

Immoralité sexuelle des parents;

Attentat à la pudeur, particulièrement sur les filles, perpétré par le père ou le frère aîné;

Introduction de mauvais camarades au foyer, par veulerie ou aveuglement des parents.

Ce sont là autant de facteurs complémentaires qui poussent à la délinquance.

Parmi les conditions sociales insuffisantes, notons ensuite :

Le décès du père ou de la mère, ou des deux;

Les époux divorcés qui se disputent l'appréciation ou l'attachement des enfants, à grand renfort de faiblesses consenties volontairement;

Enfants confiés à des « vieux » sans autorité et datant d'un autre âge, si j'ose cette irrévérence;

Enfants gênant des parents remariés;

L'absence prolongée — en nourrice, en pension, en séjour à la campagne — du milieu familial où l'enfant, au retour, finit par se sentir étranger.

Et nous en finirons là avec les causes sociales de la délinquance juvénile.

b) CAUSES SECONDAIRES ET FORTUITES

Parmi ces dernières, citons le « délit d'occasion » : objet, argent qui traînent et dont on s'empare, sans préméditation, dans une sorte de déclenchement brutal et inconscient. Nous avons connu de ces cas lamentables. Ce sont les moins graves. La cure est rapide, toujours décisive.

Le désaxement dû à la guerre (exemple pourrisseur du marché noir) n'a pas été sans avoir de profondes répercussions sur le comportement des adolescents. Nous l'avons déjà noté.

On pourrait aussi souligner, tout particulièrement fréquent entre 13 et 16 ans, ce déséquilibre soudain de l'esprit qui porte à toutes les extrémités, comme si un ressort se brisait dans cette délicate et complexe mécanique humaine.

Fournissons, en passant, quelques chiffres qui résumeront ou compléteront l'énumération ci-dessus :

Environ 60 % de délinquants proviennent de familles pauvres ou misérables.

Et là, le problème du taudis, avec ses pernicieuses promiscuités, joue un rôle déterminant.

Il conviendrait aussi de citer les lieux ou quartiers surpeuplés au nombre des causes aggravant la criminalité juvénile. Il est notoire que ces immenses casernes, connues sous l'appellation d'H.B.M., fournissent un important contingent de délinquants. Les arrondissements parisiens qui tiennent la tête du classement dans les statistiques sont précisément ceux qui contiennent ces lieux de contamination morale.

Par ailleurs, 20 % des cas sont fournis par les familles nombreuses de plus de quatre enfants. Ce chiffre est révélateur. Dans cette course à la quantité qu'encouragent, par trop de moyens irrésistibles, les pouvoirs publics, on n'oublie qu'une chose : l'impossibilité pour la plupart des parents, d'assumer une trop lourde charge éducative. La mère de famille nombreuse, débordée et recrue de fatigue, le père obligé à des travaux sub-professionnels pour accroître les ressources familiales, ne sont plus à même de conduire ou d'animer une éducation digne de ce nom. Cette affirmation comporte peu d'exception.

Encore des chiffres : 10 % des cas sont déterminés par la disparité du comportement des parents, sévérité et faiblesse de l'un ou de l'autre se contrariant dangereusement.

Enfin, 80 % de la délinquance féminine est due aux foyers immoraux. Cette proportion, énorme, se passe de tout commentaire.

c) CAUSES PATHOLOGIQUES

Nous rappelions, au début de cet article, les malades qu'il faut soigner. Bien des désordres physiques sont en effet à la source des erreurs juvéniles. Signalons, par exemple, qu'on a constaté des vols plus fréquents chez les filles au moment critique du mois, période d'excitation naturelle. De même, avant et après les époques. Chez les instables, l'instabilité atteint son plus haut degré; alors, les accès de colère ne sont pas rares et peuvent aller jusqu'à l'homicide et le suicide.

Pour autant que ces désordres proviennent de causes physiques ou physiologiques, c'est dans cette direction qu'il faudra rechercher le remède. Sports, sagement mesurés et choisis, marche, hydrothérapie s'indiquent d'eux-mêmes.

Parmi les causes pathologiques, les excès ou les insuffisances glandulaires jouent un rôle déterminant dans la régularisation de la croissance.

Les glandes à secrétion interne (glandes thymus, thyroïde, surrénale, etc.), peuvent, suivant les cas d'insuffisance ou d'excès, retarder ou accélérer dangereusement le développement général de l'individu. Il suffit, parfois, d'un simple dérangement dans leur fragile équilibre. Elles ont une influence spécifique sur l'évolution pubérale et, partant, sur le développement de l'esprit et le comportement caractériel. Extraits ou ablations glandulaires donnent des résultats probants, bien que cette thérapeutique soit lente et, partiellement encore, assez mystérieuse.

Il reste à noter l'anormalité de l'intelligence et du caractère. Les types pourraient être classés ainsi :

a) Type marquant une insuffisance de jugement (débilité mentale) ne lui permettant d'apprécier qu'imparfaitement les conséquences de ses actes.
Ces jeunes ne peuvent être que rééduqués en internat spécialisé;

b) Type à tempérament avide, demandant de nombreuses satisfactions d'ordre divers, poussé à la délinquance par un instinct dont il n'est pas maître;

c) Caractère instable déterminant de constants changements d'idées ou d'intérêt, et créant une incapacité à s'appliquer longtemps à la même chose ou à demeurer au même lieu (fugueur) ;

d) Anormaux, enfin, allant jusqu'au pervers congénital — chez qui les chances de redressement sont pratiquement nulles — en passant par le paranoïaque caractérisé par l'hypertrophie du moi poussé jusqu'à l'absurdité.

Cas limites, douloureux, qui laissent l'esprit sans pensée et le cœur sans espérance !

On peut ajouter, d'ailleurs, qu'il existe un type physique particulier de ce délinquant. C'est le type de la « *petite brute* », stature et poids au-dessus de la normale chez les garçons, sub-normalité chez les filles, conduisant dans 90 cas sur 100 à la prostitution.

Nous nous excusons de tant de longueur et d'aridité.

Nous eûssions mieux aimé laissé parler notre cœur. La raison, une fois encore, par habitude d'instruire ou de démontrer, l'a emporté.

Qu'on ne s'y trompe pas, cependant ! Depuis des années que nous nous penchons sur cette jeunesse traquée, misérable, souvent irresponsable, trébuchant sur des obstacles que les fautes de leurs parents ou les désordres de notre société ont accumulés devant eux, nous donnons, en nous-mêmes, plus que des noms; nous donnons des visages familiers à cette adolescence douloureuse, des visages que nous avons souvent scrutés pour tenter d'y découvrir, sous la cendre, quelque étincelle; mieux, des visages que nous avons aimés, parce que nous mettions en eux beaucoup de cette espérance en l'homme, à laquelle, malgré les échecs, les désillusions, les vicissitudes, nous ne pouvons renoncer.

Robert JOSPIN.

Si une seule nation est opprimée, il n'y a pas de socialisme sur la terre. — Karl MARX.

CEUX D'HIER

Benoît BROUTCHOUX

La ville où vint, vers l'année 1902, l'homme dont je vais rappeler le souvenir était encore à cette époque une vieille bourgade portant les traces de l'administration et des paroisses du vieux pays d'Artois.

Mais déjà la bourgade s'enveloppait de corons et de vastes cités qui gonflaient sa population et lui donnaient son caractère de capitale du pays noir. Autour de la ville, les chevalets des fosses, les terrils noirs et la gare charbonnière donnaient la note industrielle.

Deux rues conduisaient à l'avenue de la Gare en partant de la Grand'Place ; l'une était la rue de Paris, l'autre la rue Gambetta. Au milieu de la rue de Paris se trouvait le bal et le café tenus par Ferdinand Durieux, un ancien mineur dont on vantait les exploits professionnels et qui s'opposait à Emile Basly, à qui il reprochait sa tiédeur. Dans le bas de la rue Gambetta, vers la place, on rencontrait un petit cabaret dont le tenancier portait une longue barbe soigneusement peignée qui avait l'air dépaysé parmi les chopes de bière et les verres de genièvre. L'homme qui portait cette barbe était un besogneux du guesdisme que l'apôtre avait envoyé dans le noir pays pour convertir les gueules noires et tenter de les soustraire à l'influence de Basly. Le barbu s'appelait Pierre Norange. Il avait l'esprit parisien et l'âme bourguignonne. La clientèle buvait peu et payait mal. Il était piètre bistrot et excellent propagandiste. Il échoua commercialement et politiquement avant de regagner la capitale.

C'est en haut de cette même rue Gambetta, vers la gare, que le syndicat des mineurs avait son siège où le secrétaire, Florent Evrard, et le trésorier Casimir Beugnet accomplissaient une tâche ardue pour maintenir l'organisation ouvrière parmi les tempêtes sociales de l'époque.

En effet, le monde minier était en effervescence ; les idées germaient et se heurtaient. Des grèves d'inspiration guesdiste avaient éclaté l'année précédente pour faire écho aux révoltes de Montceau-les-Mines et de Chalon-sur-Saône, où le sang ouvrier avait coulé. Des Montcelliens étaient venus dans le Pas-de-Calais et y avaient laissé des traces de rébellion contre le vieux syndicat des mineurs.

Nous étions guesdistes et adhérents du Parti ouvrier français (P.O.F.), qui avait dans le secteur sa fédération et ses sections locales. La Compagnie de Blanzy s'était débarrassée de ses éléments révolutionnaires en les envoyant à Auchel.

Nous allions chez Norange pour admirer sa barbe et nous enthousiasmer pour les solutions simplistes du collectivisme. C'est là qu'un soir nous vîmes à une table un petit homme noir comme un corbeau, dont les yeux pétillaient de malice. Il était trapu, large de poitrine et ses mains étaient fines. Son costume de velours aussi noir que ses cheveux, sa lavallière de même nuance lui donnaient l'air artiste et vaguement intellectuel des jeunes qui, au passage, ont respiré l'air parisien. Ses pommettes saillantes, ses lèvres fermement dessinées, le bas du visage massif et aigu indiquaient beaucoup de volonté derrière le front bombé à l'ombre d'une toison d'ébène. Le petit gars était brave, amusant, caustique, constamment armé de sarcasmes et d'ironie.

Chaque soir, le débat s'engageait entre le petit homme noir et Norange le barbu, entre le libertaire et le collectiviste. Norange catéchisait, l'autre plaisantait. Le libertaire enfermait le poilu dans la caserne dogmatique du P.O.F. en sertissant des perles brillantes que les rires accompagnaient.

Nous sûmes que le petit homme noir s'appelait Benoît Delorme et qu'un certain mystère entourait son nom et sa personne.

En réalité, il avait accompagné les pros-

crits de Montceau qui avaient été dirigés sur Auchel. C'est à Auchel que le vrai Benoît Delorme lui avait prêté son livret militaire pour qu'il puisse venir se fixer à Lens. Le petit homme noir s'appelait Benoît Broutchoux. Il n'aimait pas les gendarmes ; les gendarmes ne l'aimaient pas. Il avait giflé le commissaire central aux obsèques des fusillés, à Chalon. Poursuivi, il se cachait et il avait pris candidement le nom de son copain.

Le mystère s'évanouit dès la première arrestation dont Broutchoux fut l'objet. Les juges de Béthune le condamnèrent pour usurpation d'état civil et inaugurèrent pour lui la longue suite des arrestations, des condamnations et des emprisonnements qui s'acharna contre lui pendant quinze ans.

La série continue avec la grande grève de 1902, pendant laquelle il a combattu dans la rue et sur les tribunes publiques. Le petit journal qu'il fait paraître attaque les puissants du jour, cingle les politiciens, dénonce les abus, fustige les compagnies minières, expose et défend les revendications ouvrières. Et Benoît est en prison, souvent en prison. On l'arrête parce qu'il refuse de circuler, parce qu'il est en tête d'un cortège, parce qu'il a prononcé un discours, parce qu'il s'est défendu contre les flics; parce qu'il a dit « Merde ! » au commissaire.

De 1902 à 1906 il passe la moitié de son temps en prison. Et le plus curieux dans ce calvaire d'un homme, c'est que jamais il ne pousse une plainte. Quand il sort du cachot, il est seulement un peu pâle, plus maigre mais toujours animé de la même fièvre de révolte. Il est pauvre et pourtant il a une femme et deux enfants. Il est toujours sans le sou, mais il sait avoir faim et se complaît mieux dans la misère que dans l'opulence. L'opulence ! Il ne la connaîtra jamais.

Il y eut, peut-on dire, une poussée de broutchoutisme qui s'exerça sur ces régions noires du Nord. Cette poussée vint de la prison, de l'abus de l'emprisonnement, de la persécution exercée contre un seul homme. Le persécuté fait éclore la mystique qui couve dans les entrailles d'une masse d'hommes enfouis dans le ventre noir de la terre.

La mystique explose, flambe, rougeoie le ciel et porte sur la terre du Nord les courants de l'espérance et les grands désirs de conquête sociale.

Le broutchoutisme a eu cette signification ; il a été un moment de la mystique ouvrière.

Quand le persécuté est à nouveau dans son étroite cellule, la flamme s'éteint. Les hommes de compromis règlent l'affaire et la mystique va vers les cendres d'un foyer qui couvera jusqu'aux révoltes nouvelles.

Cette explication du phénomène humain fera mieux apparaître la personnalité de Broutchoux pendant la grève de 1906, qui suivit l'épouvantable catastrophe de Courrières.

Broutchoux a épuré son anarchisme, il a compris la valeur du syndicalisme ouvrier. Il veut que le syndicat rejoigne la C.G.T. en dehors de laquelle il est demeuré. Se heurtant à l'hostilité de Basly et de ses amis, il constituera un nouveau syndicat qui représentera la C.G.T. chez les mineurs.

Auparavant il faut livrer bataille. La grève est là, avec ses 160.000 poitrines gonflées de rancune. Les 1.200 morts sont dans les cimetières. Les veuves et les orphelins en larmes sont dans les cortèges. Broutchoux incarne à la fois la rancune et la douleur. Un cri surgira de ce deuil en révolte : « Huit heures ! Huit francs ! » Et ce cri sera la revendication idéalisée, l'étendard du broutchoutisme et du jeune syndicat.

Clemenceau vient. Il dit :

— Où sont les grévistes ?

— Ils sont au bal Durieux et Broutchoux leur parle.

Clemenceau va au bal Durieux et parle aussi aux grévistes.

Puis l'affaire suit son cours. Bagarres et cortèges, des morts et des blessés, un lieutenant de dragons est tué.

Broutchoux et Pierre Monatte vont en prison, inculpés d'un complot pitoyablement inventé par le Pouvoir.

Et l'affaire se termine par le compromis prévu par les spécialistes des derniers combats.

Les années qui suivirent cette période trouble auraient pu être fécondes en renforçant les organisations syndicales. Elles ne le furent pas. Les deux syndicats rivaux s'épuisaient en querelles. Toutefois, le sentiment qu'il fallait appartenir à la C.G.T. avait grandi chez les mineurs.

C'était un avantage purement moral.

Pour son compte, Broutchoux n'avait pas épuisé sa jeunesse; il luttait toujours, il allait toujours en prison. Il imprimait lui-même son *Réveil syndical* à l'aide d'un modeste matériel d'imprimerie acheté par le moyen d'une souscription.

Il était désormais un militant national ayant accès dans les congrès nationaux, où il signait et défendait les motions antimilitaristes et antiguerrières. On l'aimait bien. Les amis savaient qu'il avait engagé des combats inégaux contre des forces puissantes et des milieux hostiles et on ne lui reprochait pas de ne pas avoir triomphé. On l'aimait pour son éloquence particulière qui n'engendrait pas la mélancolie et les ouvriers aimaient l'entendre parce qu'il exprimait leurs sentiments.

Bien sûr. le gars était un peu bohème, ennemi des cols empesés et des cravates à épingle. Il ne plaisait pas à tout le monde.

Quand vint la guerre de 1914, et comme il était naturellement inscrit au Carnet B et que les ordres de Malvy n'arrivèrent pas à temps dans le Pas-de-Calais, notre pauvre Benoît fut embarqué dans une équipe d'espions et emprisonné. Une fois libre, il rejoignit son régiment en haute Alsace. Evidemment, on lui chercha querelle. Après lui avoir délivré la carte du combattant, on la lui retira pour de bas motifs.

Pour finir il eut d'autres malheurs : il perdit sa fille, qu'il chérissait ; son fils qu'il aimait beaucoup a été tué par des gendarmes pris de panique. Cet homme avait les sentiments d'un père.

Et il est allé mourir, à la fin de cette dernière guerre, dans un coin du Lot où séjournait la famille de sa femme.

Il est mort dans le silence, dans l'oubli, sans connaître heureusement, en raison de son état de santé, l'atroce angoisse qui pesait sur le monde.

Moins oublieux que les parvenus du mouvement syndical, j'ai pensé que le souvenir de ce petit homme noir qui a été un moment émouvant dans notre vie valait la peine d'être rappelé.

Georges DUMOULIN.

LE POETE D'ETAT

Les poètes doivent écrire des œuvres correspondant aux tâches qui incombent à la littérature dans la lutte du peuple soviétique pour l'exécution avant terme du plan quinquennal. — RADIO-MOSCOU.

Notre Père Staline
qui êtes au Kremline
Notre Père Stalin
qui êtes au Kremlin
qui mîtes le koulak au kolkhoze
Père des Peuples qui dispose
de toute chose
Outre Rideau de Fer
Grand Petit Père
Généralissime et Maréchal
pour un Plan Quinquennal
avant terme
d'une voix ferme
poètes ouvriers paysans et soldats
répondent da da

Aux vipères lubriques
du pactatlantique

aux rats visqueux
du bloc belliqueux
à la perfidie hitlérotrotzkiste
à la contre-révolution titiste
que le knout
mettra knock out
le Poète dit tout net
niet niet
Joseph Djougachvili Staline
génial Staline
Staline prestigieux
Chef des Sans Dieu
et Restaurateur de la Foi
la Muse du Poète c'est toi
du Poète d'Etat
du Poète qu'on doit
lire
Sa lyre
c'est le Plan Quinquennal
das kapital
est son dictionnaire de rimes
et son Pégase sublime
c'est ton dada
da da

Le Poète d'Etat
ne mélange pas
les drapeaux avec les Soviets
niet niet
(un drapeau rouge
n'est pas bleu-blanc-rouge)
Le Poète d'Etat
ne confond pas
les officiers de la glorieuse
et victorieuse
Armée Rouge
avec les traîneurs de sabres occidentaux
(nos premières balles pour nos propres généraux)
Il ne confond pas
l'exaltation stakhanoviste
et l'exploitation capitaliste
la religion d'Etat
et l'opium du peuple
le N.K.V.D. et l'Okrana
Buchenwald et la Sibérie
ni la suppression du droit de grève en Russie
avec la liberté syndicale
ni les décorations de Soviétie
et la bourgeoise ferblanterie...

— Poète, poète, tais-toi !
Voilà que tu te mets à penser...
Poète, arrête-toi !
si tu ne veux pas être arrêté...
UN POETE D'ETAT
NE PENSE PAS.

Léo CAMPION

Le faux dilemme

L'actualité nous retient, même lorsque nous voudrions voir les choses d'un point de vue plus élevé où les passions s'apaisent. Et pour être sorti du royaume des mythes où je me promenais tranquillement, sans même savoir si mes réflexions intéressaient qui que ce soit, je suis aujourd'hui assailli de représentations amicales qui m'obligent à préciser ma pensée.

De quoi s'agit-il, et quelles sont les objections de mes contradicteurs ?

Dans mes deux derniers articles, j'ai fait entre les régimes russe et américain un parallèle qui m'a amené à certaines conclusions dont l'évidence s'imposait. Et celles-ci ont été généralisées, car elles impliquaient, paraît-il, de prendre éventuellement le fusil aux côtés des Américains.

Je tiens à dire d'abord qu'il m'est impossible de discuter avec des camarades qui ont un don de prophétie que je ne possède malheureusement pas. Par exemple, l'un d'eux me déclara : « Le régime américain évoluera vers un totalitarisme aussi odieux que celui de l'U.R.S.S. » Un autre : « Je souhaite, au contraire de toi, l'occupation russe, car il se passera ceci et cela qui fera avancer la révolution. » Pour ma part, je me contente de raisonner sur ce qui est. Je me trouve en face de phénomènes précis, concrets, j'en tire des conclusions. Et si je ne refuse pas d'engager un débat sur l'évolution probable de la technocratie aux U.S.A., par exemple, c'est dans un cadre différent que j'accepterai de le faire, en fonction de prévisions fort hasardeuses et non de problèmes immédiats qui sont à résoudre par l'analyse des choses actuellement existantes.

C'est dans le même esprit que je répondrai à un ami qui me cita la parabole persane : « Un homme fut mis en présence du choix suivant : boire du vin, violer sa sœur ou tuer sa mère. Il choisit de boire et ensuite, dans son ivresse, viola sa sœur et tua sa mère. » Je répondrai donc qu'à tout prendre, j'aurais fait comme le héros de l'histoire. Car tous les ivrognes n'assassinent pas leur mère après avoir violé leur sœur, il s'en faut de beaucoup, alors que jamais on n'a pu ressusciter une morte ni rendre son pucelage à une fille violée.

Je me sens donc uniquement obligé de répondre à ceux qui me disent : « Si nous acceptons que le régime américain est sensiblement moins mauvais que le russe, qu'il sauvegarde un minimum de liberté, cela nous entraîne à une position belliciste en cas de guerre. » Je reconnais là cette rigueur logicienne qui est bien française. Mais pourquoi l'appliquer précisément à ce problème avec un acharnement tout de même inhabituel ? Pourquoi ne pourrait-on dire : « La démocratie vaut que je la défende jusque-là, mais pas plus loin. Au delà de la guerre froide, le jeu n'en vaut pas la chandelle. » Ou encore : « Il est prévisible (et ceci n'est pas une prophétie, mais une conclusion inspirée par l'expérience) qu'une guerre fera évoluer les démocraties vers le totalitarisme. Donc, dès le premier jour de la guerre, il n'y a plus rien à défendre. » Avant d'aller plus loin, je tiens donc à dire que je ne considère pas comme appartenant à une vraie logique le rapport de cause à effet que mes contradicteurs ont voulu voir entre la conscience de ce qu'est l'Amérique par rapport à l'U.R.S.S., et la nécessité de lutter avec elle en cas de conflit.

Ceci dit, je ne veux pas me borner à cette argumentation par laquelle j'ai seulement voulu signaler qu'un excès de logique nous plaçait une fois de plus dans ces catégories de l'absolu où règne une rigidité de principes qui n'a pas grand'chose à voir avec la réalité. Et c'est en recourant à une méthode plus « dialectique » qu'il importe sans doute d'examiner celle-ci pour en tirer des conclusions.

Que représentent actuellement les forces en présence. Voilà une question qu'il faut se poser en toute objectivité, ce qu'éviteront de faire ceux qui, ne pouvant justifier autrement leur refus de la guerre, ont *besoin* de mettre les U.S.A. et l'U.R.S.S. sur le même plan. D'où l'obligation d'être malhonnêtes et, comme ils

le savent bien, leur conscience est malheureuse.

On connaît la démonstration désormais classique de Burnham prouvant que les régimes américain et russe représentent finalement un même phénomène, l'accession au pouvoir d'une nouvelle caste ou classe, celle des technocrates. Mais les disciples français de Burnham omettent par trop de tenir compte des nuances de sa pensée, ils ont été éblouis par son côté systématique. Malgré l'universalité du phénomène technocratique, il était prévisible qu'il ne se développerait pas, dans chaque pays, d'une façon analogue. Le fascisme, que Burnham considère d'ailleurs comme une des formes politiques de l'ère technocratique, nous montre bien que la signification même d'une idéologie est infléchie par les facteurs ethniques et par conséquent que ses applications varient. Psychologiquement, Franco est un tyran au moins autant que l'était Hitler, mais son régime est loin d'être aussi pesant que le nazisme. C'est que la même idéologie autoritaire correspondait, dans chaque pays, à un état d'évolution différent. Hitler était en quelque sorte préfiguré par les Hohenzollern, et il n'est jusqu'à la social démocratie qui n'ait toujours présenté des caractères affirmés de prussianisme.

C'est en obéissant à cette loi que le phénomène technocratique s'est développé en Russie. Staline prolonge les tzars, on l'a assez souvent remarqué. La terre russe avec son immensité, la dissémination des bourgades et l'absence de moyens de communications, le peuple russe arriéré et n'ayant pas vécu sa révolution libérale, se prêtaient à l'emprise du stalinisme, certains diront même qu'ils l'exigeaient. Je sais que je choquerai bien des camarades en parlant ainsi du peuple russe, mais la vérité m'est plus chère que les tabous gauchistes. J'ai eu l'occasion de discuter, grâce à des circonstances particulières, avec beaucoup d'hommes ayant vécu au milieu de paysans russes. En les écoutant, je croyais relire Gogol. C'étaient les mêmes primitifs que le romancier dépeignait, il y a plus d'un siècle dans *Les Ames mortes*. Et sans justifier pour autant le Politburo, quand on combine la psychologie de ce peuple au mysticisme qu'a laissé dans l'âme russe la religion orthodoxe, on comprend fort bien pourquoi la révolution russe a pu évoluer vers une technocratie tyrannique, doublée d'un appareil mythique.

A l'inverse, les territoires qui formèrent les Etats-Unis ont été peuplés peu à peu par des aventuriers européens, têtes brûlées et non-conformistes, soucieux avant tout de faire fortune. De tels hommes portaient en eux, et transmettaient aux nouvelles générations, un ferment indestructible d'esprit libertaire. D'où l'impossibilité, pour l'évolution technocratique, d'aboutir aux U.S.A. à un totalitarisme. Aussi de donner naissance à cette adoration de dieux terrestres à laquelle on convie les Russes. L'Américain, dans la mesure où il a l'esprit religieux, peut encore se prêter aux cérémonies des cultes traditionnels, mais il éclaterait de rire s'il lisait dans son Reader's une apologie cosmique de Truman.

Nous sommes donc en face de deux aspects du développement technocratique ayant des caractères communs, mais finalement fort différents. Le premier représente une techno-théocratie fort semblable aux grandes tyrannies de l'antiquité, par exemple à celle des pharaons où les architectes bâtisseurs des Pyramides faisaient marcher le peuple à coup de fouet et adoraient le fils du soleil en obéissant fidèlement à la caste sacerdotale. Le second comporte une forte dose de libéralisme, et trouvera toujours des limites à sa volonté d'expansion dans la psychologie même de l'homme américain car, là encore, il n'est pas besoin de jouer au prophète pour affirmer que certains caractères sont irréductibles. C'est sans doute pour cette raison que la technocratie américaine se trouve gênée par les organisations syndicales aussi bien que par le capitalisme.

Malgré ces différences, le nex-déalisme pas plus que le stalinisme ne peut être considéré comme une révolution si l'on accorde à ce mot un contenu que les révolutionnaires lui ont toujours reconnu. Certains considèrent pourtant que le changement de structure opéré par la technocratie est une étape vers la révolution, et se prononcent le plus souvent, suivant leurs inclinaisons, pour donner cette signification à l'un des deux régimes au détriment de l'autre. C'est se placer ainsi dans le domaine hasardeux des

prévisions prophétiques. En fait, dans leur état actuel, les deux systèmes représentent l'accession au pouvoir d'une nouvelle couche d'exploiteurs.

Entre la technocratie relativement libérale des démocraties et celle des staliniens, une troisième force existe. Mais, dans sa grande majorité, elle est volontairement prisonnière de l'un des systèmes. Chez les communistes occidentaux, un trouble évident se manifeste; la nécessité d'une seconde révolution après l'effondrement prévu par eux du système américain se fait déjà sentir. Un militant communiste de valeur me disait récemment: « Les anarchistes ont tort d'avoir raison trop tôt. Détruisons d'abord le capitalisme... » On sent bien tout ce qu'un tel propos comporte de restrictions à l'égard du stalinisme. Mais, pour des marxistes, l'essentiel est accompli en U.R.S.S., la révolution économique ayant été effectuée, le reste viendra par surcroît. A l'inverse, beaucoup de révolutionnaires qui ont fait la critique du marxisme estiment qu'il importe de sauvegarder les libertés démocratiques pour pouvoir continuer la lutte, et en arrivent à coller étroitement au bloc américain. Une toute petite minorité seulement refuse de mettre le doigt dans l'engrenage. Elle est composée pour une part de pacifistes, qui ont horreur de la guerre, et pour le reste de révolutionnaires. Je suis bien obligé de constater que les premiers sont prisonniers de contradictions puisqu'ils se croient happés par le bellicisme s'ils font la distinction entre les deux blocs, et se sentent mal à l'aise lorsqu'ils n'y consentent pas. Quand aux seconds, *c'est sur un plan tactique qu'ils posent le problème*. Evidemment, leur position est loin d'être facile, il n'est pas aisé de danser sur la corde raide au lieu de se fondre dans la masse partisane, il y faut de cet esprit de finesse dont les partisans n'ont pas besoin. Car il convient alors de réexaminer constamment les rapports de force, et d'adapter les positions aux lieux et aux circonstances. Mais c'est sans doute l'unique solution pour pouvoir juger objectivement les deux systèmes afin d'utiliser leur antagonisme dans la mesure du possible sans se laisser entraîner dans leur déterminisme néfaste.

Prenons un exemple. Le régime stalinien a commencé la guerre froide en estimant, d'après les thèses traditionnelles du marxisme, que l'Amérique allait s'effondrer dans une crise économique qu'il importait de précipiter. Les analyses plus correctes du phénomène étatique, et probablement de la technocratie, faites par Varga et son école, ont été considérées comme hérétiques alors que leurs conclusions auraient peut-être évité aux Russes une erreur fatale. Avant le déclenchement de l'offensive, les Américains vivaient dans un état d'esprit rooseveltien, croyance au caractère démocratique de l'U.R.S.S. et autres bateaux. Car si les Américains ne sont pas plus bêtes que nous, leur isolationnisme les avait marqués, politiquement ils ne pensaient pas à l'échelle du monde. A ce moment, que pouvait désirer un révolutionnaire, sinon que les Etats-Unis prennent conscience de ce qu'était vraiment l'U.R.S.S. ? Il ne faudrait tout de même pas oublier que si la remarquable faculté d'adaptation des Yankee ne s'était pas manifestée avec une rapidité qui stupéfia tout le monde, les Russes seraient aujourd'hui à Brest et nous n'aurions pas l'occasion de discuter librement.

Imaginons maintenant qu'emportés par leur élan, et l'adversaire paraissant mal en point, les Américains, influencés par le clan militaire, paraissent disposés à pousser un peu trop loin leur avantage. Le révolutionnaire étant d'accord avec l'humaniste, en ce sens qu'il considère qu'une guerre ne résoudra rien, se lancera dans l'action pacifiste. Je connais des militants qui se sont tenus jusqu'ici sur la réserve parce qu'ils estimaient que toute action pacifiste servait actuellement la politique d'expansion stalinienne. Peut-être la situation a-t-elle suffisamment évolué pour qu'il soit nécessaire de poser à nouveau le problème en examinant ses nouvelles données. Mais il semble en tout cas indispensable que tout mouvement pacifiste, tant qu'il lui sera impossible de s'exprimer en U.R.S.S., soit indiscutablement antistalinien, mieux, qu'il constitue une menace en cas d'occupation russe. A ce titre seulement il ne sera pas suspect de servir par la bande l'impérialisme soviétique, donc finalement la guerre. C'est dans le même esprit que j'ai écrit qu'un refoulement des staliniens internationaux en U.R.S.S. serait un facteur de paix. Leur

présence fausse tout, place le mouvement pacifiste en porte-à-faux, le plonge dans un demi-jour équivoque. En outre, elle justifie partout les agents ou les alliés des bellicistes américains, nous en avons la preuve par l'existence du R.P.F. Pour ceux que ne contentent pas la propagande stalinienne, il est évident que ce parti représente, en France, le clan de la guerre sur l'échiquier de la politique américaine, alors que la coalition dite Troisième Force aspire à la paix. De Gaulle a joué la carte de la guerre, l'envahissement, le 18 juin, la Résistance, le débarquement, tout cela en fonction de sa première expérience avec les Allemands. Et il a pu le faire, en mobilisant tous ceux qu'inquiétaient la montée, en France, non pas tellement du communisme en tant que facteur social, mais comme injection massive de stalinisme.

Je ne prétends pas convaincre ceux qui refusent obstinément de faire les distinctions nécessaires. Peste d'un côté, choléra de l'autre, on peut accepter cette définition, encore qu'il s'agisse sans doute de deux maux inégalement dangereux. Mais comme tout problème humain se pose, non dans l'absolu, mais en fonction de nombreux facteurs, il n'est pas interdit d'essayer de comprendre ceux-ci, et de prendre ensuite une position tactique. Et qu'on n'évoque pas notre faiblesse actuelle pour qualifier d'inutiles ces laborieux efforts. Nul ne sait ce que représentera finalement cette minorité aujourd'hui infime si elle apprend à s'insérer dans l'action au lieu de se réfugier dans l'isolement. Mais qu'elle ne s'attende pas à devenir un élément avec lequel il faudra compter un jour, si elle se contente de se placer entre le marteau et l'enclume, statiquement, au lieu de prononcer des jugements lucides et de neutraliser le choléra par la peste, et vice-versa, suivant la conjoncture.

Je ne vois pas pourquoi, si cette tactique échoue pour n'avoir pas mis en mouvement une force suffisante, nous serions obligés de prendre parti, en cas de conflit, pour l'un des deux blocs, alors que nous aurons simplement et honnêtement indiqué leur aspect différent tout en les dénonçant l'un et l'autre comme représentant des systèmes d'exploitation. J'ai parlé de rigueur logicienne ; en fait, il n'y a pas de logique du tout en l'occurrence. Ce qui serait logique, alors, ce serait de dénoncer le caractère finalement impérialiste des deux forces en présence, et d'annoncer le désarroi futur, dans le clan victorieux, des révolutionnaires qui auront cru lutter pour la liberté contre la tyrannie, ou pour le socialisme contre le capital.

Si certains m'ont attribué des arrière-pensées, ou tout au moins une indécision qui pouvait mener loin, je tiens à préciser qu'en aucun cas, je ne serai de ceux qui justifieront la guerre. A chacun sa vocation. Aujourd'hui, beaucoup d'hommes sincèrement révolutionnaires se croient obligés de choisir le moindre mal à titre provisoire. L'histoire dira s'il y avait là une fatalité inhérente à notre époque. Quoi qu'il en soit, si la transformation sociale pour laquelle nous avons combattu n'est pas une utopie, l'avenir justifiera ceux qui, dans des circonstances précaires, auront refusé d'entrer dans le cycle infernal. Car ils auront sauvegardé ainsi la force qui polarisera les énergies lorsque les deux systèmes technocratiques auront épuisé leurs capacités d'imposture. Mais, encore une fois, cette perspective ne doit pas nous empêcher de voir les choses telles qu'elles sont, et de nous servir le plus habilement possible des rapports de force entre les opposants pour essayer de neutraliser les efforts de l'un d'eux chaque fois qu'ils nous apparaissent comme néfastes. Et, pour conclure, à ceux qui me diront qu'une telle prétention est risible, je répondrai qu'il serait bien inutile de créer une revue comme celle où nous écrivons, si nous n'avions, au moins, une toute petite chance de réussir. Fais ce que dois...

Alain SERGENT.

ENCORE DES ADRESSES S.V.P.

Connaissez-vous, dans votre entourage ou, au loin, des personnes susceptibles de s'intéresser à DEFENSE DE L'HOMME et de s'y abonner ? En ce cas, n'hésitez pas à nous faire parvenir au plus tôt leur nom et leur adresse pour que nous puissions leur faire le service à l'essai, et gratuitement, d'un numéro ou deux. Ce qui ne doit pas vous empêcher de recruter vous-mêmes, directement, le plus possible d'abonnés.

Le gouvernement mondial

Garry Davis est aujourd'hui le symbole du citoyen du monde. Et certes il est bon qu'il existe des symboles, surtout lorsqu'ils se présentent sous un aspect sympathique. Mais il faut aussi que le symbole réponde à des conceptions précises, et le nom de Garry Davis paraît presque toujours associé à des idées vagues. Il existe pourtant un ouvrage capital qui semblerait devoir être le bréviaire des « citoyens du monde » et dont on ne parle guère : *Anatomie de la Paix* d'Emery Reves. On trouve dans ce livre une des analyses les plus lucides que l'on ait jamais faites des conditions de la guerre et des conditions de la paix. Voici l'essentiel de cette analyse qui peut seule fournir une base solide à l'action entreprise par Garry Davis.

« Rien ne peut déformer davantage le véritable tableau des événements de ce monde que de considérer son propre pays comme le centre de l'univers et de ne juger de toutes choses qu'en fonction de ce point fixe. » Telle est la première constatation de Reves. Vérité banale, mais qu'il est utile de repenser, car cette perceptive « natiocentrique », comme dit Reves, est une des causes essentielles de l'incompréhension dont les peuples font preuve les uns à l'égard des autres. L'idée est illustrée, dans *Anatomie de la Paix*, par une série de courtes études sur l'histoire des événements internationaux de 1919 à 1939 telle qu'elle apparaît aux Etats-Unis, à la Grande-Bretagne, à la France, à l'Allemagne, et à la Russie. On ne peut manquer d'être frappé par le rapprochement de ces divers points de vue nationaux sur des « faits », qui devraient être les mêmes pour tous (c'est le propre des faits) et que l'on a quelque peine à reconnaître à travers les différentes descriptions qu'en donnent les différents pays. Cette première remarque est essentielle : pour comprendre la politique des U.S.A. ou de l'U.R.S.S. ou de l'Allemagne, il n'est nullement besoin de supposer chez les Américains, les Russes ou les Allemands mauvaise foi et volonté de guerre ; il suffit de voir les événements avec l'œil d'un Américain, d'un Russe ou d'un Allemand. On comprend aussitôt que personne ne voulait la guerre et que la guerre était pourtant inévitable. Pour que les peuples puissent s'entendre, il faut d'abord qu'ils parlent un même langage, qu'ils reconnaissent une même réalité. Tant que nos conceptions du monde seront à l'échelle nationale, l'incompréhension régnera entre les peuples et nulle paix ne sera possible. Par suite du prodigieux développement de l'industrialisme depuis un siècle, tous les problèmes se posent aujourd'hui sur un plan mondial ; prétendre élaborer à ces problèmes mondiaux des solutions nationales, c'est se condamner à ne jamais les résoudre. Nous vivons, dit Reves, dans un monde copernicien (dont le soleil est le centre) avec des idées ptolémaïques (faisant de la terre le centre). Il ne peut y avoir de progrès que par la substitution d'un point de vue mondial aux points de vue nationaux, telle est l'idée générale d'*Anatomie de la Paix*.

Trois chapitres sont ensuite consacrés à montrer que le capitalisme, le socialisme et le christianisme sont incapables de résoudre le problème. Le libéralisme économique, sur lequel s'appuie le capitalisme, ne peut assurer ni la paix ni la liberté politique ; il conduit à la guerre commerciale et à la guerre économique, préludes de la guerre militaire. Le socialisme, fondé sur la théorie de la lutte des classes, n'apporte pas non plus de solution véritable à la crise du monde moderne : le mal dont nous souffrons a son origine non dans les oppositions d'intérêts entre bourgeois et prolétaires, mais dans les oppositions idéologiques entre les différents peuples ; c'est l'organisation politique du monde qui est en cause, et non tel ou tel régime économique. Quant à la religion, son impuissance en face des derniers massacres de millions d'innocents n'est que trop évidente. Ni le Capitalisme, ni le Socialisme, ni la Reli-

gion ne peuvent empêcher les Etats modernes d'évoluer vers le fascisme, qui signifie esclavage et guerre. Cette évolution est en effet la conséquence du conflit fondamental entre l'industrialisme et le nationalisme, et le libéralisme économique, le marxisme ou le christianisme ne peuvent résoudre ce conflit.

Tout le mal, selon Reves, vient de ce que le monde est découpé en une centaine d'Etats-Nations souverains. (En disant Etat-Nation, Reves veut insister sur le lien entre les sentiments nationaux et une organisation politique et juridique.) Au lieu de chercher une solution mondiale aux problèmes mondiaux, chaque pays cherche à résoudre chaque problème au mieux de ses intérêts, et au détriment des intérêts du voisin. Pour atteindre ce résultat, un pouvoir fort est nécessaire, et ainsi s'explique l'évolution vers le totalitarisme qui caractérise la politique intérieure de tous les pays du monde moderne. Ainsi s'expliquent aussi les guerres. Reves énonce cette loi, qui paraît difficilement contestable : « La guerre a lieu quand et là où des unités sociales d'égale souveraineté entrent en contact » (p. 134). En effet, la condition dernière de la paix et de la liberté dans un groupe d'hommes donné, c'est la reconnaissance d'une loi commune. Rousseau déjà avait bien vu que la liberté politique ne peut être assurée que par la loi. Reves ajoute que la paix, elle aussi, ne peut être assurée que par la loi. Toutes les fois que des unités sociales entrent en lutte, observe-t-il, il n'y a de solution possible que par l'établissement d'une souveraineté plus haute, au-dessus des unités sociales en lutte. Par exemple, les seigneurs féodaux, en France, se firent la guerre jusqu'à ce qu'ils reconnussent tous une même souveraineté, celle du roi de France.

Or il ne s'agit pas du tout, dans la pensée de Reves, d'assurer la paix au moyen d'une organisation inter-nationale, telle que la S.D.N. ou l'O.N.U. Au contraire, il considère qu'une telle organisation est par essence incapable d'établir la paix : une organisation inter-nationale, en effet, est un groupement d'Etats-Nations souverains et l'on voit que l'O.N.U., comme la S.D.N., n'est guère autre chose qu'une occasion pour chaque Etat d'exposer son propre point de vue et de l'opposer aux points de vue des autres. On dit souvent qu'à l'Assemblée des Nations Unies on a le sentiment d'assister à un dialogue de sourds ; l'image est très exacte : les Russes et les Américains parlent leur langue respective et aucune traduction ne peut faire que les Russes ne pensent pas russe et les Américains américain. Ce n'est pas de cette lutte en champ clos des nationalismes que peut sortir la paix. Celle-ci ne peut être fondée que sur une organisation non pas inter-nationale, mais supra-nationale. Des nations-souveraines peuvent signer des traités, répondant à leur intérêt du moment et destinés à être respectés aussi longtemps qu'ils serviront ces intérêts, mais il ne saurait y avoir de paix véritable entre des nations souveraines. Il n'y aura de paix que lorsque les Etats reconnaîtront une souveraineté supérieure, il n'y aura de paix que par un gouvernement mondial.

« Le gouvernement mondial est le premier pas », écrit Emery Reves (p. 297), voulant signifier par là qu'il n'y a pas de milieu entre l'acceptation de la guerre et une volonté de paix véritable. Ceux qui prétendent que le gouvernement mondial n'est qu'un but lointain vers lequel il faut progresser pas à pas, ceux-là n'ont pas compris comment se pose le problème de la guerre et de la paix. Ils n'ont pas compris que de toutes façons nous arriverons rapidement au gouvernement mondial et que la seule question est de savoir si nous y arriverons par la Conquête ou par la Loi. La fédération mondiale sera réalisée par la force si les peuples sont incapables de la fonder en droit. Mais il faut que chaque citoyen se sente responsable pour sa modeste part. « Le problème se pose ainsi, conclut Reves : Voulons-nous combattre pour la diffusion dans les écoles, les églises, les meetings, la presse, le cinéma et la radio, d'une foi nouvelle, d'une nouvelle conception politique qui ne peut prendre forme que s'il y a assez de personnes pour la comprendre, pour croire en elle et pour la vouloir ? »

Georges PASCAL.

LES FILMS "Allemagne, année zéro"

Berlin. Un décor de ruines et de consternation. La vie improvisée dans des cimetières. Le visage amaigri, hagard et balbutiant d'une condition humaine parvenue à sa plus lamentable expression. Vision hébétée d'un monde qui fut assez grossier pour confondre les parades de Nuremberg avec le Crépuscule des Dieux de Bayreuth.

Monde cassé. Odeurs de mort et de fuites de gaz à travers les pans de murs et le tracé des rues ennuyées d'une ville détruite. Quelque chose de solaire se projette sur ces façades décharnées et cet amas de décombres, qui rend crue la stupeur. Insolite de la mort produite par les hommes. Voyez ce que nous avons inventé !... Fantomatique, n'est-ce pas ?

Tout rôde. On se sent écrasé par ce qui vous arrive. Et le national-socialisme qui n'avait pas prévu cela !... La faim, la soif, l'insomnie, la maladie, les ventres qui hurlent, soit pour alimenter la vie, soit pour commettre le crime d'en « délivrer » une nouvelle des entrailles inconscientes ; car, on naît, quand même encore au pays de la mort lente multiforme. *On ne comprendra jamais.* Pleurez, hommes seuls, et vous, vieillards musiciens, et vous aussi, petits ramoneurs, et même vous, imbéciles échappés du désert russe, qui vous êtes retrouvés dans un autre désert. C'est horrible et bête, n'est-ce pas ? Saurez-vous un jour que jamais il ne faut toucher aux doctrines ? Evadez-vous, si vous pouvez, lisez Gœthe, Henri Heine, si vous n'avez pas trop mal. A Berlin année zéro, il n'y a pas de musique ; rien que des boîtes de nuit et de blondes prostituées qui ont vite appris leur métier et qu'il ne faut pas mépriser. Ça sent l'agonie, après l'hystérie...

Voyez cet enfant qui essaye de travailler, qui joue, qui cherche de quoi manger ; il voit ; il découvre des choses, des jeux nouveaux ; il rencontre des influences ; il tue aussi, par logique ; il est seul ; tout est silence. « Etre seul »... vous ne savez pas ce que cela veut dire... et pour savoir, il faut payer si cher, si cher.

La condamnation plane.

Comme tout est navrant !

L'enfant regarde les ruines; il est monté dans la carcasse squelettique de ce qui était « avant » une maison ; il ferme ses yeux, il saute. En bas, dans la rue, une passante laisse échapper une plainte devant ce corps inerte d'un enfant de Berlin qui en avait assez de vivre.

Il paraît que ce film a déçu les critiques et le public. Cela n'a vraiment aucune importance : les uns et l'autre rivalisent par le manque de talent. Dans un tel film, la psychologie s'exprime par le document, L'IMAGE. C'est le milieu qui engendre l'action et crée le drame. L'importance psychologique réside dans la valeur humaine du paysage et non dans l'anecdote. Rosselini « braque » sa caméra sur un monde et montre la tragique ambiance de l'Allemagne année zéro. Sa faiblesse tient naturellement dans la construction ; et ici on reconnaît le flâneur. Ses scènes ne valent pas ses images. (Les personnages troubles et les relents de pédérastie nous indiquent, de façon peut-être arbitraire, je l'avoue, un érotisme typiquement allemand.) Ici, le vérisme du cinéaste de « Rome ville ouverte » et de « Païsa », ne crie pas, ne palpite pas, n'affirme plus ; il prend le visage de tout ce qui est silence, il dépasse de très loin ce qu'il pourrait dire et ce que, tout de même, il nous dit. Que conclure de ce film ? Il n'y a rien à conclure. Pourquoi conclure ? L'Allemagne continue, parce que les hommes continuent et que la vie poursuit son jeu atroce avec la mort. Je sais que le suicide de l'enfant gêne nos professeurs de relèvement des peuples. L'homme a peur du Désespoir : il a peur de lui-même. « La vie et l'avenir ont besoin d'hommes forts », déclarent ces « colleurs d'affiches ». Himmler ne disait pas mieux. « Des mots... des mots », dit Hamlet, làbas, de l'autre côté...

Il n'est pas de crime plus odieux que celui de « *désoler une conscience* ».

Tous les peuples aiment le « *Rationnel* »; c'est pourquoi ils manquent d'âme. Je n'ai pas encore vu un soldat avoir honte de marcher au pas cadencé. Que l'on ne mette pas ensemble Nietzsche et les camps de concentration. Nietsche n'a tué personne, si ce n'est lui-même, et en s'immortalisant.

R. T.

REVUE DES LIVRES par Serge

Lin YUTANG : *L'Importance de vivre* (Corréa. 420 fr.).

Le docteur Lin Yutang, fondateur et rédacteur de trois revues littéraires chinoises, auteur de douze ouvrages, essais et romans, dont certains ont été traduits en quatorze langues, expose dans *L'Importance de vivre* une philosophie de l'existence empreinte de cette sagesse chinoise qui inspira le non-conformisme du joyeux Yüan Chunglang, du somptueux Li Chowu, de l'épicurien Li Li-weng et de tant d'autres Orientaux, à peu près inconnus aux hommes d'Occident, qui pratiquèrent un art de vivre prenant ses sources dans la simplicité.

Lin Yutang déclare qu'il n'a pas lu les « philosophes orthodoxes », qu'il ne s'inquiète pas de leurs théories mais de la vie toute chaude...

Pour lui, l'homme est une créature curieuse, rêveuse, humoristique et fantaisiste qui ne peut se réduire à des lois mécaniques.

Sa foi dans la dignité humaine plonge ses racines dans la croyance que l'homme sur cette terre est avant tout un vagabond et non un soldat obéissant, discipliné, enrégimenté. Le vagabond, dit Lin Yutang, est probablement le type humain le plus glorieux comme le soldat en est le plus bas. A une époque pleine de menaces pour la démocratie et la liberté individuelle, il est probable que seul « l'esprit du vagabond » nous évitera de devenir des unités numérotées dans les masses de manœuvres...

Cet ouvrage, excellemment traduit de l'anglais par J. Biadi, apporte en somme une réponse plutôt optimiste à maintes questions qui créent actuellement le désarroi dans les meilleurs cerveaux d'Occident. Puisse cette philosophie souriante, ironique et sage, contribuer à émouvoir les esprits dont beaucoup ont perdu le sentiment intime de la vie au contact des prestigieux phraseurs qui placent l'homme dans leurs systèmes comme un écureuil dans une cage à roue...

Dr Pierre VACHET : *Connaissance de la Vie Sexuelle* (Ed. Vivre d'abord. 470 fr.).

Vice-Président de la « Ligue mondiale pour la réforme sexuelle », l'auteur traite, avec une science consommée et hardie, de toutes les questions qui se rapportent à la sexualité. Cet ouvrage, admirablement rédigé, nous présente donc un point de vue des plus autorisés sur l'hygiène, la prophylaxie, le nudisme, le rajeunissement, les anomalies sexuelles, etc...

H. de MONFREID : *Du Harrar au Kenya* (Ed. du Triolet. 240 fr.).

L'auteur conte fort agréablement son odyssée vécue pendant le dernier conflit. Nous en tirons cette simple constatation, qu'il est aussi, parmi ces Abyssins réputés sauvages, beaucoup d'êtres sociables qui s'accommoderaient parfaitement d'une vie libre et paisible.

L. CHARLES ROYER : *La fermière nue* (Subervie-Rodez).

Les souvenirs de jeunesse engendrent généralement une certaine mélancolie. La muse gaillarde de L. Ch. Royer sait leur donner d'autres accents par une évocation de vivants tableaux où la malice épicurienne est cependant fort éloignée du trivial.

« *Crapouillot* » (Magazine non conformiste. 300 fr.) : *Histoire de la guerre* 1939-1945 - *Tome IV*.

Dans ce tome, J. Galtier-Boissière et Ch. Alexandre continuent à faire défiler, comme un étrange « jeu de massacre », les figures qui ont joué leur rôle bouffon ou tragique dans les épisodes qui vont du double-jeu de Vichy à l'entrée en guerre de l'Amérique et du débarquement en Afrique du Nord au duel Giraud-De Gaulle et à la chute de Mussolini...

Cette histoire de la guerre constituera vraiment un document unique pour ceux qui ne sauraient se contenter des pauvres lambeaux de vérités échappés au maquillage des versions partisanes ou officielles.

Nadia de CHÉDID : *Au fil de l'heure* (poèmes). Préface de Joé Holzner (Ed. Les Reflets Littéraires).

Histoires vécues du jour et de la nuit

On ne fait pas une découverte bouleversante en constatant que la police et le « milieu », qui sont entre eux comme la cour et le jardin, l'arbre et l'écorce, l'adjudant et sa monture, le théorème et le corollaire, vivent depuis déjà quelque temps sous le signe de la confusion, du quiproquo et du brouillard artificiel. Les acteurs eux-mêmes ne se démêlent plus dans un labyrinthe où les faux policiers côtoient les vrais sans que leur comportement respectif présente de différence appréciable. On apprend sans surprise à la Tour Pointue que tel commissaire attablé hier encore au bar du Palais vient d'être emballé au Dépôt par son partenaire du zanzi. Et on conçoit la perplexité du petit inspecteur débutant, soucieux de sa carrière, qui se demande avant d'interpeller l'authentique chef de bande, s'il ne serait pas mieux avisé de le taper d'un coup de piston au tableau d'avancement plutôt que de lui passer les bracelets.

L'habit même ne fait plus le moine et l'homme de la Secrète à chaussures à clous, complet Belle Jardinière et parapluie d'identification, s'il assure encore la matérielle de caricaturistes attardés, est aussi anachronique que la première de Dion Bouton. L'art du grimage et du travesti a fait de prodigieux progrès et je défie l'observateur le plus sagace de reconnaître un contribuable vulgaire d'avec un flic assermenté.

Grâce à cet anonymat, nos policiers d'aujourd'hui peuvent vaquer à leurs fonctions aussi complexes qu'antagonistes sans que le banal citoyen s'en émeuve. Pour le bon motif, la Préfecture excelle à tromper le monde et son père (lequel a bien du mal à y retrouver les siens) et nous devons avouer que la réussite dans cette technique de la dissimulation s'élève à des sommets troublants. L'apogée fut atteint, on l'a su depuis, sous l'occupation où, contre tant d'apparences contradictoires, la Grande Maison a pu, durant quatre ans, tenir la tête de la Résistance sans que personne s'en soit aperçu.

Tout de même, ces jours-ci, une certaine malchance qui s'abat sur le Quai des Orfèvres fait glisser le crédit de ces Messieurs sur la rampe dangereuse de la dévaluation.

Cette fois-ci, on le tient...

Nous disaient régulièrement tous les quatre jours les limiers qui détectaient périodiquement la trace de Pierrot le Fou dans un secteur nouveau du territoire. On apprécie tout à la fois leur flair et leur tranquille aplomb quand on apprend que l'âme de l'insaisissable, repliée dans l'au-delà, les tenait depuis deux ans sous sa surveillance narquoise. Le plus déconfit est l'inspecteur Ricordeau, adversaire personnel du bandit. On mesure son amertume sur les photos que publie la presse et qui le représentent contemplant la boîte crânienne de son ennemi, non comme le triomphateur en passe d'y déguster l'hydromel de la victoire, mais avec l'angoissante perplexité d'un Hamlet du Grand Théâtre de Brioude, brusquement en panne au quatrième vers du monologue.

Et prenant ses collègues à témoin, il semble leur dire :

Avouez que...

— Ah ! non, répliquent-ils à l'unisson en touchant précipitamment leur bâton blanc, pas ce mot-là en ce moment.

En effet, comble de l'infortune, depuis quelque temps la police rate complètement sa sortie dans la scène des aveux. Par suite d'une inexplicable contagion qui tourne à la cabale, tous les inculpés qui se mettent à table dans les commissariats renient devant les juges les déclarations qu'ils ont faites.

Mieux, ils révèlent à la face du tribunal le rôle déterminant dans la confession du réflecteur aveuglant, du chantage au sandwich et de l'uppercut persuasif.

— De telles méthodes sont inconcevables, s'est écrié le Président au procès de Simone Wadier.

Paroles justicières et qui tend à prouver avant toute chose que cet honnête magistrat nous est parvenu à son fauteuil présidentiel par les voies les plus directes de la dernière giboulée.

Mais il est dit que les malheurs détestent

la solitude, et voici encore la police sur la sellette avec

L'agent-satyre

On se souvient qu'un certain jardinier nommé André Félix, interrogé selon les normes avait, en toute indépendance d'esprit, pris à son compte les nombreux attentats galants de la région de Rueil.

Certaines de ses « victimes », confrontées avec lui, avaient été jusqu'à le reconnaître formellement. Affirmation audacieuse, si l'on tient, que pour l'identifier, elles se référaient à son visage, lequel était bien la dernière partie de son anatomie que le séducteur ait eu à cœur de leur faire apprécier.

Bref, les jurés, non convaincus, acquittèrent ce prévenu au bénéfice du doute. A la grande fureur du commissaire du gouvernement, un qui ne s'en laisse pas conter, et qui sur-le-champ, interjetta appel à minima.

Le voilà bien empêtré dans son scepticisme. On vient d'arrêter le satyre, le vrai. C'est un gardien de la paix attaché à la Préfecture, qui meublait les loisirs de son état en accostant les passantes attardées pour les affranchir, sous un auvent, de leur pudeur et de leur sac à main. A cette façon si personnelle de lier conversation, il risque fort de voir compromise son admission à la brigade « mondaine ».

A qui donc se fier, grands Dieux, et on se demande si la police a bien été faite pour protéger les gens.

Il y avait déjà les commissaires chefs de gang, les inspecteurs marrons et les préposés à la circulation, tireurs émérites et diplômés, qui se montraient imbattables pour vous descendre à trente pas le premier boutiquier venu ou le promeneur éméché.

Voilà maintenant que le simple, l'obscur petit flicaillon, celui qui, d'ordinaire, ne vous adresse la parole qu'à coups de sifflet, se met à pratiquer le vol à la tire aux heures creuses et vous viole sa midinette entre deux avertissements taxés.

Je pense à ces femmes craintives qui tremblent le soir en rentrant du cinéma.

— Quelle peur ! Traverser seule ce quartier désert ! Et naturellement, à ces heures-là, pas un agent...

Cela vaut peut-être mieux, Madame.

Ténèbres sur la clandestinité

On a démasqué à Nice un ancien collaborateur qui avait fondé l' « Association des anciens francs-tireurs libres de la Résistance ». Société homologuée par le gouvernement et dont l'utilité publique, hautement reconnue, consistait à décerner des croix de guerre, légion d'honneur et autres distinctions à ceux qui ne peuvent se les procurer qu'en les payant le prix. Naturellement, elle s'est aussi employée à fournir des certificats de résistance aux quelques rares isolés qui, par pure distraction, ne furent jamais affiliés à aucun réseau.

Il ne manquait plus que cela pour jeter la suspicion sur les titres les plus fondés et l'honnête - patriote - qui - n'a - jamais - capitulé - devant - la - force en est troublé au plus intime de sa conscience. Ce monsieur que nous saluons tous les jours fut-il un vrai clandestin ?

Et le certificat de résistance que nous conservons pieusement, vous et moi, pour le transmettre à nos enfants et donner plus de poids à nos arguments dans les discussions avec la concierge est-il bien authentique ? Ont-ils résisté, a-t-il résisté, ai-je résisté ? Cas de conscience qui mériterait de retenir l'attention de M. Gillois.

La Justice elle-même y perd son latin dans cet imbroglio. On juge en ce moment la Gestapo de je ne sais quelle avenue. (Toutes les rues de Paris, sauf la rue des Saussaies, ont eu leur Gestapo.) Après trois heures de débat, impossible de s'y reconnaître et on ne sait pas si, à la fin de l'audience, les inculpés ne vont pas renverser la situation, sortir triomphalement du box en brandissant une attestation de double jeu, tabasser les gardes mobiles et faire boucler le Président pour intelligence avec Vichy.

Avant d'en arriver là, on fait appel au témoignage de Joinovici, puis, pour éclairer la controverse, on envoie chercher dans quelque cellule, un authentique Allemand du service secret.

Comme tous ces procès de résistance se déroulent selon le même rituel, que des maquisards hier proposés à notre admiration sont accusés d'avoir « donné » leur réseau, puis acquittés avec circonstances atténuantes, qu'on appelle régulièrement Otto Abetz pour lui demander de certifier que tel ancien ministre de Pétain l'a bien couillonné, tout le monde patauge à qui mieux mieux au milieu des vrais résistants et des faux gestapistes et l'opinion publique court grand risque de se noyer sans recours dans la baignoire de Masuy.

Il serait temps que la situation soit clarifiée une fois pour toutes et puisqu'en der-

nier ressort c'est toujours des Allemands d'origine qu'on invite poliment à trancher le débat, il suffirait de prendre un décret ainsi conçu :

ARTICLE I. — A la date de ce jour, tout certificat de résistance non validé par les autorités allemandes sera considéré comme nul et non avenu.

Baissons nos prix

Nous avons connu, il y a peu, des ministres qui, sous la Terreur, auraient mérité de passer à l'histoire. Ainsi M. Farge qui voulait frapper de mort les spéculateurs de l'escalope, et M. Coudé du Foresto qui jurait de mettre au pas les seigneurs du bœuf saignant.

L'un de ceux-ci, commissionnaire en veaux à la Villette, avait écoppé, le 18 décembre dernier, deux ans de prison, 500.000 francs d'amende et cinq ans d'interdiction d'exercer la profession.

Il vient d'être acquitté par la Huitième Cour d'Appel.

Le seul acte qui était reproché au prévenu était l'envoi, le 15 *juillet dernier, à ses fournisseurs de province, d'un télégramme portant la mention : « Menace baisse autoritaire* 20 *fr. lundi. » La Cour a estimé que le texte de ce télégramme ne se différenciait en rien de ceux adressés habituellement par le prévenu et ne constituait ni un acte anormal ni une invitation à raréfier les expéditions de bestiaux.*

Les magistrats, et c'est fort bien raisonné, ont estimé tout naturel qu'un monsieur dont la fonction sociale est d'assurer l'approvisionnement des consommateurs, considère la baisse comme une « menace » et par voie de conséquence la hausse comme un « espoir ».

Je cherche un mot drôle pour égayer un peu cette nouvelle sans importance. L'accusé me le fournit. Ce sympathique chevillard s'appelle M. Potdevin.

Les clients sérieux

La France est, on le sait, le pays où, depuis toujours, la critique s'exerce avec esprit. Ainsi avons-nous eu dans notre histoire Molière et Baumarchais.

Comme la France est éternelle, elle continue, cela va de soi. Et nous avons aujourd'hui M. Max Régnier.

Le peuple le plus spirituel de la terre saute sur son poste de radio pour ne rien perdre de ses finesses. C'est un symbole.

Dernièrement, notre Juvenal s'en est pris aux douaniers qui, par manifestation revendicative ont contraint des touristes étrangers à sortir du lit pour assister à l'inspection de leurs valises.

Ma sympathie pour la corporation des gabelous est en rapport direct avec la haute utilité de leur fonction sociale. Mais le paradoxe en vertu duquel ils peuvent tenir l'Administration en échec en appliquant son règlement me paraît d'un comique hautement courtelinesque.

D'autre part, si je ne vois pas la nécessité de faire pâtir les voyageurs d'outre-frontière des stupidités de nos lois, je trouve assez choquant pour eux qu'on nous invite à son de trompe à leur faire bassement risette sous le prétexte qu'ils nous arrivent les poches pleines.

On croirait entendre les recommandations de la mère maquerelle à ses pensionnaires quand un client fortuné pousse la porte du grand salon.

INTERIM.

DIPLOMATES

DANS un de ses si intéressants *Propos d'économique*, Alain relate l'histoire de ces incapables ou de ces paresseux qui, au lieu de s'occuper eux-mêmes de leurs affaires, en confient le soin à des gérants. Les gérants se graissent, servent bien leur famille et quand ils ont ruiné les paresseux, leur déclarent : « Voilà, vous n'avez plus grand-chose, nous voulons bien encore travailler pour vous, mais la vie ayant augmenté de tant de fois, vous nous paierez tant de fois davantage. »

Il y a déjà des années que le très regretté Stephan Zweig, qui n'a pu supporter la vilenie contemporaine, a écrit, dans sa *Vie de Fouché :* « On n'a pas encore fait l'étude biologiste du diplomate, « race d'esprit la plus redoutable de notre univers. » Quel chercheur s'y essaiera ? Il rendrait grand service aux peuples et au budget des nations. Il y

aurait à chiffrer et à totaliser les heures utiles que passent ces honnêtes fonctionnaires à travailler pour leurs gouvernements et les comparer à toutes celles qu'ils passent en papotages de salons, de clubs et de cafés. Combien de temps perdu par ces joueurs professionnels qui s'agitent dans les coulisses à combiner ce que Julien Benda a justement qualifié, un jour, « l'acrobatie diplomatique ».

Giraudoux, examinant le travail qu'ils ont fourni sous la troisième République, concluait à un aboutissement à la « plus grande faillite ». Elle est générale et elle est ancienne. Générale, Léon Werth le constate dans son journal de guerre. Le 30 novembre 1940, il y écrit (*déposition*) : « Jadis, en ces pays (à Buda-Pesth), le prestige de la France était grand, de la France classique et terre de liberté. Légende ou non, c'est ainsi qu'on imaginait la France, *malgré ses diplomates, malgré le Quai d'Orsay.* » Ancienne, en voici un exemple : sous le premier Empire, l'inintelligence, l'absence de bon sens, en même temps que la suffisance de beaucoup de diplomates, était patentes.

Le baron Bignon, ambassadeur de France à Varsovie, en fournit naïvement la preuve lui-même en ses *Mémoires*. Napoléon passe par sa ville, en route pour la Russie, et interroge son représentant sur les disponibilités en fourrage du grand-duché ; l'ambassadeur n'en sait rien, mais il trouve grotesque qu'on ait fait de lui un ambassadeur pour lui parler fourrage. Le grotesque n'était pas Napoléon songeant au ravitaillement de sa cavalerie, mais l'ignorant et suffisant diplomate.

Ce que coûtent ces inutiles est fabuleux. Actuellement, un simple consul en Extrême-Orient peut vivre uniquement sur ses « fonds d'abonnement ». On sait que c'est ainsi que l'on appelle maintenant les anciens fonds secrets qui persistent toujours si le nom a disparu. Il peut donc capitaliser sa solde qui, versée en dollars U.S.A., transformée en piastres, puis en francs, représentait il y a quelques mois un total de un million et cent quatre-vingt-dix mille francs.

Ce n'est pas que, pour ce prix, la France s'offre des compétences. J'en pourrais citer un dont la carrière militaire s'achevait dans une île du Pacifique, qui eut le flair de reconnaître le gouvernement provisoire du général de Gaulle, qui, par la suite, l'en récompensa comme je viens de l'écrire.

Et souvent quelle paresse et quelle incurie ! Il y a une cinquantaine d'années, un coiffeur de l'avenue du Maine nourrissait difficilement sa famille ; il connaissait un peu l'automobile, était actif et courageux et prit d'un de ses clients, artiste égyptien, l'idée d'aller installer un garage au Caire. Il écrivit donc au consul français de cette ville pour se fournir en renseignements ; il n'obtint jamais de réponse, on va savoir pourquoi. Malgré l'absence de renseignements officiels, il partit et réalisa son projet ; installé depuis plusieurs mois, il dut se rendre au consulat du Caire pour une formalité. La formalité remplie, le fonctionnaire qui l'avait reçu lui dit : « Tiens, puisque vous êtes Français et garagiste, vous pourriez peut-être répondre à des questions qu'on nous pose de Paris. » Le fonctionnaire lui tendit sa lettre.

Si leurs soldes sont copieuses, les diplomates ne s'en contentent pas toujours. La *Weltwoche* du 19 novembre 1948 a révélé que, pendant l'occupation de leurs pays en Allemagne, les missions militaires yougoslave, polonaise et tchèque allaient, sous le couvert de l'immunité diplomatique, récolter de grosses quantités de marchandises américaines dans la zone voisine, pour les revendre avec bénéfice. Les diplomates sont les mêmes en tous pays.

On aurait pu les compter récemment à Paris, quand ils sont venus palabrer à Chaillot pour un résultat nul. Rien que pour les Etats de l'Amérique du Sud — vingt Etats y figuraient — il y avait vingt-quatre représentants et conseillers et vingt et un secrétaires ou attachés, sans compter la nuée de dactylos, de traducteurs, etc. Personne n'a voulu en donner le compte.

Les gouvernements eux-mêmes fournissent la preuve de la totale inutilité de ces onéreux fonctionnaires, puisque lorsqu'ils ont à négocier une affaire importante ils en chargent, non pas les diplomates, mais un homme politique, Blum ou un autre.

Que d'écuries à nettoyer !

A. MIGNON.

Causes et conditions du progrès

QUELS que soient les faits ou les idées qu'on entende quand on parle du Progrès, il apparaît bien que celui-ci est un phénomène très général auquel l'ensemble de l'espèce humaine ne saurait échapper.

« Le Progrès, disait Proudhon, à un degré quelconque, s'impose à tous avec une force invincible; le plus fou est encore celui qui, en croyant s'en débarrasser, a la prétention de n'être pas fou. »

Ce phénomène universel (1) a-t-il des causes ? Est-il favorisé par des conditions particulières ? Défavorisé, limité par d'autres ? Répondre à ces questions ne va pas sans difficultés, étant donné leur ampleur, d'une part, et le fait, d'autre part, que sans doute, il n'y a point de cause unique, de « cause première » en ce domaine, ni de conditions se présentant toujours rigoureusement avec les mêmes caractères suivant les divers ordres de faits considérés. Il semble toutefois que l'on peut dire en gros que les *causes* du Progrès tiennent, d'un côté, à la *nature humaine*, et, d'un autre côté, à certaines formes du *hasard;* que ses *conditions* peuvent se ramener, pour le progrès vertical au *moment,* pour le progrès horizontal au *terrain,* pour le progrès voluménal au *milieu;* que ses *limites,* enfin, peuvent être relatives tant à ses causes qu'à ses conditions mêmes.

⁂

Vraisemblablement, toutes les passions humaines, les meilleures comme les pires, peuvent s'enorgueillir d'avoir contribué au progrès, sous toutes ses formes. Il serait facile de le montrer en ce qui concerne les passions généralement exaltées par les manuels et les professeurs de morale — quel que soit le but de la morale proposée et de ceux qui la proposent; quel que soit encore le degré de conviction qui anime ceux-ci et même également si ces passions sont comme aimées, incontrôlables par ceux qui en sont le siège : le courage, le dévouement, la persévérance, l'ardeur au travail, voire la sobriété (fût-elle due à une maladie du foie), la tempérance (même causée par des troubles gastriques ou rénaux), la continence (qu'elle soit provoquée par des préjugés ou par une insuffisance glandulaire), peuvent être à l'origine de bien des acquisitions du patrimoine universel de l'humanité.

Mais la paresse elle-même peut être une des causes déterminantes du progrès. Qu'est-ce, au fond, que la recherche du rendement, dans quelque domaine qu'on la considère, sinon l'exaltation de la loi du moindre effort ? Travailler peu, obtenir beaucoup, telle est la devise des paresseux et des industriels avisés. Telle est la devise de tous ceux dont le but est de libérer l'homme de l'effort, et particulièrement de l'effort physique, du travail fastidieux et abrutissant parce que mécanique et chaque jour, chaque heure, chaque minute répété toujours identiquement. Mettre en œuvre des moyens toujours plus réduits pour des effets toujours plus importants est, quelles que puissent être les apparences, un effet d'une certaine paresse. On connaît l'his-

(1) Voir les précédents articles pour les nuances que cette expression comporte.

toire de cette maîtresse de maison expliquant à sa petite-fille qu'elle avait renvoyé la femme de chambre parce que celle-ci n'était pas assez paresseuse : « Elle est incapable de faire son travail en temps voulu; elle en oublie la moitié. Pour faire la moindre chose, elle se dérange trois fois pour une. Sache être paresseuse, mon enfant, concluait la grand'mère. Prends pour règle de ne jamais bouger pied ni patte sans en tirer le maximum. Réfléchis jusqu'à ce que tu trouves quelque moyen d'abréger le temps nécessaire à une tâche. De la sorte, il te restera assez de temps pour les distractions et le loisir. » (2). L'anecdote, on le voit, en peu de mots, va très loin.

Mais il en est de même de l'âpreté au gain et de l'avarice, de l'appétit sexuel, de la soif de jouissance et de l'égoïsme, du manque de courage et de la peur qui peuvent, certes, causer beaucoup de mal et de souffrances, mais peuvent être à l'origine, en certaines circonstances, d'événements et de phénomènes dont, par la suite, l'humanité entière bénéficie. Est-ce à dire que vertus et vices doivent être prônés au même titre. Certes pas. Mais il faut comprendre après coup, que vertus et vices, au même titre, ont pu être, ont été effectivement des facteurs du progrès. Qu'on relise à ce égard, par exemple, les pages qu'Anatole France consacre, dans « le Jardin d'Epicure », aux causes du développement du commerce phénicien dans tout le bassin de la Méditerranée. Que l'on réfléchisse, d'après « le Lys rouge » à ce brassage de passions plus ou moins avouables dont est fait une révolution...

Analysant « les fonctions sociales et leurs progrès », F. Sartiaux, dans sa pénétrante étude sur « la civilisation » (3), distingue, à côté des fonctions techniques et des fonctions intellectuelles, les fonctions d'organisation et de coordination et les *fonctions de jeu*. Il définit ces dernières comme des conduites sociales *dépourvues de but*, et cependant des plus fécondes. « Des civilisations leur doivent leurs physionomies les plus séduisantes et les plus originales. »

« Le jeu ne se réduit pas aux amusements des enfants. Les adultes jouent constamment à des sports, à des jeux de société et d'esprit, à la vie mondaine, aux conversations, aux cérémonies, fêtes et spectacles... Tous les arts : danse, musique, dessin, peinture... sont... une façon de jouer avec les *formes*, les mathématiques des jeux d'*abstraction*; le maniement des idées, sans croyances, un jeu de *symboles*.

« Les inventeurs, les créateurs sont essentiellement des joueurs. La découverte et l'invention dépendent, dans une société, de l'importance qu'y occupe l'activité de jeu. L'esprit des sociétés s'exprime par la manière dont elles jouent : jeux olympiques et concours de poésie des Grecs, combats du cirque des Romains, tournois et jeux de cour au moyen âge, courses de taureaux espagnoles, sports anglais, conversations des salons français... Un vaste groupe de civilisations (méditerranéennes, occidentales) s'est distingué par la fécondité et la richesse de ses inventions plastiques, alors que d'autres (israélite, anglo-saxonne), plus attirées par la pratique et l'action, n'ont produit que très peu d'œuvres plastiques originales » (4).

Ainsi, l'activité de jeu, que d'aucuns estiment condamnable, a-t-elle sa part, comme toute autre activité humaine, dans l'évolution progressive du monde.

Mais le hasard aussi est, à la source de toute invention, de toute découverte, voire même de toute activité humaine. Cela ne veut pas dire pourtant qu'une invention, une découverte se produise par hasard, c'est-à-dire d'une manière totalement inattendue. Le jour où sont apparus, pour la première fois, le phonographe, la lampe à incandescence, le moteur à explosion, l'avion, la surprise a pu être considérable pour les *spectateurs*; elle a été infiniment moindre pour les *témoins*, pour tous ceux qui, peu ou prou, étaient au courant des recherches ou de l'avancement des travaux scientifiques dans le domaine considéré. « Le hasard n'est pas « ce qui ne peut pas être prévu », mais simplement *ce qui n'a pas été prévu* » (5). Or les témoins, et parfois

---

(2) *Sélection du Reader's Digest*, mars 1947, p. 42.

(3) A. Colin, Paris, 1938.

(4) *Id.*, p. 29-30.

(5) Marcel Boll : *Les Certitudes du hasard* (P.U.F., collection « Que sais-je ? », n° 3, 1941, p. 26). Le même auteur ajoute (*L'Exploitation du hasard*, collection « Que sais-je ? », n° 57, 1942, p. 37) : « ...au moment où l'on suppose que cette prévision aurait dû être faite. »

l'inventeur lui-même (6) n'avaient pas prévu où mèneraient les recherches entreprises : à plus forte raison le grand public.

Deux idées sont nécessaires pour préciser la notion de hasard, et ce qu'il faut entendre par cette expression : le hasard cause du Progrès.

Si l'on considère deux séries d'événements fortuits, il peut se présenter deux cas : 1° ou bien, aux variations chronologiques d'une série correspondent dans l'autre des variations *de même sens*, et il y a alors CORRÉLATION entre les deux séries ; 2° ou bien les deux séries, variant indépendamment l'une de l'autre, présentent, à un moment donné, un point de rencontre, et il y a INTERFÉRENCE entre les deux séries.

Dans les deux cas, l'étude de ces séries, dans leur marche quasi parallèle ou dans leur marche à la rencontre l'une de l'autre, est soumise à deux impératifs jumeaux : la loi des grands nombres, et la probabilité. Tout ce qu'on peut déduire de la confrontation du plus grand nombre possible de faits de chaque série dans le cas de la corrélation, et après établissement des courbes rapportées à des axes communs, c'est la probabilité de voir ces deux courbes se développer avec la même allure, donc d'assister à des événements nouveaux en corrélation avec les événements anciens du même ordre. Mais ce n'est pas, et ce ne peut être une prophétie d'allure individuelle concernant *un seul* événement à venir.

De même en ce qui concerne l'interférence de deux séries. Le fait que, dans telles conditions données, il y a eu *une* interférence peut permettre d'augurer les chances, ou bien qu'il n'y en ait plus à l'avenir, ou bien qu'il y en ait encore seulement si l'on s'appuie sur un très grand nombre d'observations portant sur un grand nombre de séries dont le comportement est déjà en corrélation avec celui des séries étudiées.

Toutes les inventions et découvertes sont ainsi soumises au hasard, et même, pourrait-on dire (bien que cette expression n'ait par elle-même, si l'on veut y réfléchir, pas de sens) à un double hasard : celui qui tient à la nature humaine comme il a été dit plus haut, celui qui tient à l'orientation des recherches, aux possibilités d'aboutir des recherches entreprises, aux ressources nouvelles offertes par les résultats obtenus à mesure qu'on avance (7).

⁂

« Toutes les variations qui se produisent dans une société, comme dans un corps inorganique ou vivant, dérivent d'une multitude de facteurs coopérants. Aucune ne peut être rattachée à une cause efficiente ; chacune est située au croisement d'un nombre considérable de *conditions* déterminantes ou adjuvantes, empêchantes ou antagonistes, qui interfèrent et combinent leur influence » (8).

C'est pour essayer de voir clair parmi ces conditions, et compte tenu par conséquent de leur imbrication permanente, qu'on peut les classer par rapport au temps, au terrain et au milieu dans lequel elles s'exercent.

C'est dans l'ordre du progrès vertical que les conditions du *moment* présentent le maximum d'importance. Pour qu'une invention, une découverte, une œuvre « qui fait date » apparaissent, il faut en effet un « concours de circonstances », une rencontre, *dans le temps*, de recherches, de travaux, de trouvailles qui font du moment de la découverte quelque chose d'unique. Depuis les plus humbles inventions techniques jusqu'aux plus extraordinaires créations de la pensée, il y a un instant — un éclair, pourrait-on dire — qui marque cette convergence et cette naissance. Tout se passe comme dans ces réactions chimiques (depuis les plus simples jusqu'aux plus complexes) où un certain nombre de corps mis en présence

---

(6) Juridiquement, le mot « inventeur » s'applique à celui qui découvre un objet dont la présence, à l'endroit où il a été trouvé, était insoupçonnée (le trésor dans le mur...) et plus généralement à toute personne qui trouve quelque chose.

(7) « Il y a seulement cinquante ans, on pouvait conserver l'impression que quelques événements étaient soumis au hasard, mais que le monde vivait sous le règne de la causalité. Cette thèse est aujourd'hui insoutenable : le monde de nos perceptions, de nos émotions et de nos pensées s'explique non pas par hasard, mais par *le* hasard... C'est *par le hasard* que le pont entre la pensée scientifique et la conduite pratique doit être jeté. C'est également en évaluant la probabilité statistique de longues suites de constatations que nous réussissons à reconstituer le passé et à énoncer des anticipations valables. » (M. Boll, *L'Exploitation du hasard* pp. 62-63.)

(8) Sartiaux, ouvrage cité, p. 37.

forment un corps absolument nouveau par ses caractères et ses propriétés, au moment précis où tous les facteurs favorables à cette transformation sont réunis : concentration, température, pression, vitesse, etc.

Le propre des réactions de laboratoire c'est justement que les facteurs favorables à une création nouvelle sont connus *avant* ou *après* l'expérience décisive, et qu'elles peuvent ensuite être répétées, passer dans le domaine pratique. Mais, dans tout autre domaine, ces facteurs ne sont d'ordinaire jamais complètement connus, même après coup : c'est ce qui fait appliquer des termes différents à des processus comparables. Par exemple, les biologistes parlent de « mutations » chaque fois qu'il s'agit de l'apparition d'une manifestation de la vie inconnue jusque-là — et imprévue sous l'aspect où elle se présente. C'est par une théorie analogue, la théorie de l'*émergence*, que le biologiste Caullery essaie d'expliquer l'origine de la vie, et les sociologues celle de l'origine de la « conscience collective » des groupes humains. « De la vie sociale d'un groupement quel qu'il soit naît, disons « émerge » un produit nouveau, irréductible à chacune des consciences individuelles de ceux qui composent le groupe » (9). De même, en physique, pour qu'il y ait force résultante, faut-il qu'il y ait application des forces composantes au même point et *au même moment*.

Une découverte étant faite, nous avons vu qu'il y a progrès quand elle vient à la connaissance ou entre dans l'usage d'un nombre croissant d'êtres humains. Pour que s'effectue ce mouvement, le temps certes entre encore en ligne de compte, mais ici la condition majeure paraît bien être le *terrain*. Il ne s'agit pas du sol proprement dit, malgré l'exemple — à retenir toutefois — de la Hollande, pays qui compte la plus forte proportion d'usagers de la bicyclette en raison de son sol plat. Il s'agit surtout de l'ensemble des facilités ou des difficultés que l'invention nouvelle, le nouveau jeu, l'idée neuve, rencontrent dans leur extension. L'activité de jeu, par exemple, dont parle F. Sartiaux, refoulée pendant une guerre chez la majorité des individus, se répand et s'exalte dès la fin des hostilités avec une rapidité extraordinaire. Puis vient la satiété et la régression partielle. Mais, dans tous les ordres de l'activité humaine, c'est un fait que les idées, les découvertes, les arts nouveaux se répandent d'abord parmi les gens intéressés à ces différents ordres d'activité. Une découverte mathématique ne pénétrera pas parmi les gens de théâtre, le nom d'un théologien sera connu d'abord de ceux qui s'intéressent à la théologie.

L'importance d'une technique récente, d'une idée neuve, d'une œuvre d'art nouvelle se reconnaît justement à la diversité des terrains qui lui sont perméables, au nombre des *milieux* où elles peuvent se répandre. Il est à remarquer que la *vitesse* d'extension horizontale ou d'expansion voluménale, qui est fonction du terrain d'une part, du milieu de l'autre, l'est aussi du temps. De nos jours, une invention appelée à un certain retentissement se répand beaucoup plus vite qu'il y a seulement un demi-siècle, non seulement parce que les moyens de diffusion eux-mêmes ont pris un extraordinaire développement et parce que l'attention des gens directement intéressés est tout de suite appelée à grand fracas sur l'invention nouveau-née, mais aussi parce que le nombre des usagers *possibles* s'est lui-même considérablement accru. La cadence avec laquelle les postes de télévision se répandent est beaucoup plus rapide, en dépit de leur prix, que celle avec laquelle se répandirent les premiers postes de T.S.F. Il est permis de penser que bientôt, sauf découverte d'un principe nouveau de transmission et de réception des images en mouvement, les postes de télévision seront aussi nombreux que pouvaient l'être les postes de T.S.F. vers 1938, parce qu'ils répondent à un besoin de plus en plus impérieux chez un nombre de plus en plus grand d'êtres humains. Ils ne remplaceront certes pas les voyages, la vision directe des choses ; ils ne remplaceront pas non plus le livre et le journal, mais on ne peut dire quelles seront les conséquences de leur emploi sur les générations à venir...

Il serait utile d'illustrer toutes ces remarques par des exemples nombreux : il y faudrait plusieurs volumes. Citons seulement, tant pour son style que pour son intérêt, l'exemple rapporté par Mar-

---

(9) *Réflexions et Propositions pour l'après-guerre* (inédit), première partie.

cel Boll d'après C.-C. Furnas (10), et qui montre bien à quels obstacles peut se heurter une idée :

« A Washington, il y a quelques années, un secrétaire d'Etat à l'Economie nationale eut vent des statistiques relatives aux régimes alimentaires et fit faire des conférences sur les dangers d'une nourriture exagérément carnée. Il avait cent fois raison : cet homme était payé pour dépister certaines erreurs et les rectifier par une judicieuse propagande. Or il advint que les gens des abattoirs tombèrent par hasard sur cette littérature « malfaisante » : ils éclatèrent comme des saucisses de Francfort trop cuites et s'en furent aussitôt trouver Qui De Droit. Songeant aux taxes élevées que paie la boucherie, ainsi qu'à sa grande influence politique, les maîtres de l'heure décrétèrent que personne ne devait nuire au commerce et le secrétaire d'Etat fut enjoint de ne pas se mêler de ce qui ne le regardait pas. »

Le hasard et la bonne volonté tendaient à une œuvre utile, le terrain était favorable — jusqu'au jour où le hasard et la mauvaise volonté l'empêchèrent. Ainsi en va-t-il le plus souvent de toutes les initiatives heureuses, de toutes les entreprises guidées par le bon sens...

LAUMIÈRE.

(10) M. Boll, *L'Exploitation du hasard* pp. 94-95 ; C.-C. Furnas, *Le Siècle à venir* (Gallimard, 1938).

Les langues et la compréhension du monde

LA MODE qui consiste à apprendre les langues étrangères, dépend de différents facteurs et notamment de la conjoncture politique internationale.

Tour à tour, l'italien, l'allemand, l'anglais, ont obtenu, en France, les faveurs de la société évoluée.

Pendant l'occupation, les cours d'allemand refusaient des élèves. Aujourd'hui l'anglais est en vedette et le russe en lente progression. En revanche, on note une décroissance régulière du latin et du grec. Quand aux langues du Proche-Orient : hébreu, araméen, etc., elles ne font partie que d'études spécialisées.

Si l'on observe les courants qui ont formé notre civilisation, nous devrions donner la priorité au latin et au grec, à l'hébreu et à l'araméen, et ne viendraient ensuite, par ordre chronologique, que l'allemand ancien et l'italien. On notera que l'anglais est exclu de cette liste, étant donné qu'il n'a en rien participé à l'histoire de la civilisation française, mais que c'est l'inverse qui s'est produit.

Toutefois, les exigences de la vie moderne entraînent beaucoup plus à étudier des langues « utilisables » qu'à « perdre » son temps à se pencher sur les langues anciennes. Notre éducation participe du rythme des temps modernes ; elle est empreinte d'un utilitarisme que seule une aristocratie de la pensée — et souvent de la fortune — peut se permettre de rejeter au second plan de ses préoccupations.

C'est que la linguistique n'a pas seulement pour objet de fournir un instrument de travail, mais aussi et surtout, de doter ses adeptes d'un moyen de compréhension.

En effet, une langue est l'expression, l'âme d'un groupement humain, par quoi s'expriment les sentiments des hommes, les tendances d'une époque, la structure mentale d'une société, la civilisation tout entière.

La langue est sacrée, quelle qu'elle soit. Elle mérite d'être pieusement conservée (nous avons d'ailleurs un musée de la parole à Paris), autant, sinon mieux que les monuments. En étudiant une langue — et il est même indispensable d'en étudier plusieurs, — l'individu se pénètre d'un mode de pensée ancien ou actuel, qui

agrandit nécessairement sa compréhension.

Les langues mortes lui rendent plus vivante, plus accessible sa propre langue, qu'il connaît parfois si mal ! Elles valorisent des mots, des tournures, assouplissent l'expression de la pensée, accroissent le vocabulaire et l'approprient à sa fonction. Les langues mortes ressemblent à tous les morts. Elles ressuscitent dans les vivants, dans chaque être vivant ; elles portent en elle le germe immortel prêt à s'épanouir. On saisit pourquoi elles méritent mieux que le mépris d'une génération d'affairistes !

Quant aux langues vivantes, leur étude équivaut à la compréhension des sociétés contemporaines, si étroitement interdépendantes aujourd'hui. Elles exigent d'être sues à fond, sous peine de ne rendre qu'une caricature du réel.

Outre que c'est un élément de la politesse que de s'exprimer correctement dans la langue que l'on emploie, c'est un élément sans lequel nul échange ne saurait atteindre sa plénitude. Aussi longtemps que les vibrations d'une langue ne produisent pas chez un étranger les mêmes sensations qu'elles provoquent chez les nationaux, aussi longtemps subsiste la barrière spirituelle entre les interlocuteurs.

Ainsi l'accent joue un rôle de premier plan dans les échanges. Plus l'accent se rapprochera du standard du groupe linguistique, plus l'usager sera généralement compris, intellectuellement et sensiblement.

J'ai entendu, par exemple, un Chinois qui parlait le français avec l'accent du Midi. Cela choquait un peu. On eût préféré qu'il s'exprimât avec un accent plus neutre. Toute prononciation dialectale localise l'interlocuteur, le classe, au lieu de l'amplifier.

Il est néanmoins exact qu'une langue, même imparfaitement sue, rend d'appréciables services. Tous ceux qui sont allés, à des titres divers, en Allemagne au cours de la récente guerre, ont appris combien il était avantageux de pouvoir s'exprimer. Certains, grâce à la perfection de leurs connaissances linguistiques, ont réussi à accomplir un séjour pas trop désagréable, là où les autres se heurtaient à l'incompréhension et à l'hostilité, renforçant les préjugés naturels ou inculqués.

Mais, cette évocation d'une Allemagne rendue cosmopolite par les circonstances, carrefour ethnique d'une Europe où les populations brassées se rencontraient, surprises et désaxées, me suggère de dire un mot de l'esperanto.

Dans un pays qui jouait le rôle de creuset, la cohabitation d'éléments latins, germaniques, slaves, groupant sous les mêmes baraques six ou sept langues différentes, sans parfois une seule langue commune, rendait singulièrement précaires les relations des étrangers entre eux. Or, au cours des treize mois que j'ai eu le privilège de passer dans une Allemagne en proie à tous les courants, *il ne m'a pas été donné une seule fois d'entendre parler esperanto !* Ceci prouve combien peu populaire la diffusion de cette langue auxiliaire a été. Son emploi aurait eu des avantages pratiques et moraux incontestables.

L'esperanto, comme l'ido, l'occidental, etc., ne saurait évidemment générer cette compréhension personnelle, cette vue de l' « intérieur », que l'étude des langues étrangères procure. En revanche, il lui aurait été possible de permettre des contacts grâce auxquels une compréhension pratique, utilitaire, éminemment souhaitable, eût été réalisée.

L'avenir enseignera peut-être qu'il ne saurait y avoir de concurrence entre les langues mortes et les langues vivantes, non plus qu'entre ces dernières et une langue auxiliaire.

L'essentiel est qu'il n'entre aucune confusion dans l'esprit du public et qu'il se persuade, une fois pour toutes, du rôle particulier de chaque groupe de langues.

Croire que l'esperanto ou toute autre langue auxiliaire est une panacée, est aussi absurde que de préconiser l'emploi du latin comme moyen moderne de cohésion des peuples. *La vraie compréhension*, toujours essentielle et toujours actuelle, ne peut venir que d'études sérieuses, poussées, en liaison avec des disciplines telles que l'histoire, la sociologie, la psychologie, etc.

Reste, pour ceux qui n'ont pas le temps d'aller aussi loin, le truchement d'une langue auxiliaire qui leur évite l'inconvénient de demeurer en marge d'un monde en perpétuel devenir.

Edouard ELIET.

La justice par le fer et par le feu

Le Révérend Père Brückberger, dont les écrits ont déjà causé quelque sensation dans les milieux qui se proclament « spirituels », a publié voici quelque temps un livre intitulé : « Nous n'irons plus au bois », qui était, paraît-il, un émouvant plaidoyer en faveur des miliciens fusillés et qui suscita des polémiques encore alimentées par l'apparition du livre d'Ambroise Colin : « Le Sacrifice de Bassompierre ».

Nous n'avons lu ni l'un ni l'autre de ces deux ouvrages ; aussi bien notre intention n'est point d'en discuter les arguments. D'autres l'ont fait en se prononçant pour la sévérité ou le pardon, suivant la couleur d' « engagements » qui enlèvent bien quelque indépendance à ces jugements « præsente cadavere ».

Nous avons lu seulement un article de Brückberger qui prétend mettre un point final aux discussions qui se sont élevées autour de ces deux livres en approfondissant encore le problème dans ses termes les plus universels.

Cet article apporte une condamnation du présent que nous trouvons bien souvent sous la plume ou dans la bouche de gens qui entendent prouver les thèses les plus opposées.

« Dans une Europe aussi déchirée qu'elle l'est, dit Brückberger, dans un pays aussi profondément divisé qu'il l'est, c'est encore l'honneur de la conscience de se demander si elle accepte ou refuse la guerre civile totale, c'est-à-dire l'extermination de l'adversaire sans circonstance atténuante dans le droit et sans limite dans l'espace ni dans le temps... »

Et le Révérend Père affirme que notre justice politique est une justice de damnation qui nous fait regretter l'inquisition et que notre époque qui ne croit ni au ciel ni à l'enfer ne connaît pas la pitié, ne pratique pas le pardon et condamne la fidélité comme un principe abominable.

LA DÉFENSE DES TABOUS

En réalité, n'en déplaise à Brückberger, les « lois » d'aujourd'hui, lois de la jungle ou lois de la guerre, ne sont que la conséquence logique des lois d'hier. C'est parce qu'il y eut toujours des tabous, des sectarismes et des intérêts à défendre que des ruisseaux de sang ont coulé et menacent de couler encore. C'est parce que les Etats, les idées ou les Sectes ont été assimilés à des individus ayant chair et âme qu'il paraît normal, et conforme aux morales de tous les temps et de tous les peuples, d'en assumer la défense par la violence et par l'extermination totale de leurs adversaires...

Comment des idées de pitié, de miséricorde, de générosité, viendraient-elles s'insinuer dans la défense de ces institutions qui puisent toutes leurs forces dans l'épanouissement intégral du fanatisme et de la sottise. Depuis que notre pauvre monde existe dans ses formes dites civilisées, les mêmes causes ont produit généralement les mêmes effets, et l'exercice de la pitié a été fort peu pratiqué envers les faibles et les vaincus, bien qu'on en ait fait un argument d'introduction au paradis.

Fiat coronat opus ! Une fois bien admise la nécessité de défendre certains tabous tels que religion, Etat, Patrie, par exemple, tout s'enchaîne admirablement et certains actes, qui apparaîtraient dans toute leur cruauté si on les dépouillait du « prétexte idéologique », prennent dans ce sens les apparences rigoureuses d'opérations de salut public...

Les époques de foi n'en ont point jugé

autrement et, dans tous les temps, des hommes normaux, intelligents, instruits, ont approuvé les plus impitoyables forfaits quand ils étaient accomplis sous le masque de la religion ou de la raison d'Etat.

Pour la défense de la religion, le sage Jean Charlier, dit Jean Gerson, qui fut nommé « l'illustre docteur évangélique et très chrétien », n'hésita point à écrire une lettre à l'archevêque de Prague pour qu'il livrât Jean Huss au bras séculier : « Il faut, disait-il, couper court aux disputes qui compromettent la vérité ; il faut, par une « cruauté miséricordieuse », employer le fer et le feu... »

Jean Gerson avait pourtant la réputation d'un homme vertueux et sensible. Son humanité ne pouvait s'exprimer qu'en dehors du tabou religion. Juvénal des Ursins déclare qu'il sut fort bien faire entendre au roi le cri de la misère publique et qu'il ne craignit pas de lui signifier sa réprobation des « excès des Seigneurs dont la dissension était trop nuisable et rechêtait toute sur le pauvre peuple »...

Sous le Roi Soleil, les pires atrocités furent commises par les dragons que la voix publique surnomma « les missionnaires bottés ».

Pour la sauvegarde de la religion et la tranquillité de l'Etat, on mit des hommes à la torture, on outragea les femmes, on enleva les enfants, on envoya aux galères les « convertis » qui refusaient les sacrements. Il y eut peine de mort contre quiconque exerçait une autre religion que la catholique. Dans la seule province du Languedoc on fit périr cent mille hommes dont un dixième mourut par le feu, la corde ou la roue ; il y eut des protestants qui s'enfuirent jusqu'au Cap de Bonne-Espérance... Les Français, dit Voltaire, furent dispersés plus loin que les Juifs...

Ces horribles persécutions étaient approuvées par tous les « bons catholiques » pleinement convaincus de leur nécessité. C'est ainsi que Madame de Sévigné, cette délicieuse pécore précieuse et bavarde, écrivait, le 28 octobre 1685, à son cousin Bussy Rabutin, cette épître empreinte du plus odieux cynisme : « ...Le père Bourdaloue s'en va, par ordre du roi, prêcher à Montpellier, et dans ces provinces où tant de gens se sont convertis sans savoir pourquoi. Le Père Bourdaloue le leur apprendra, et en fera de bons catholiques. Les dragons ont été de très bons missionnaires jusqu'ici. Les prédicateurs qu'on envoie présentement rendront l'ouvrage parfait. Vous aurez vu, sans doute, l'Edit par lequel le roi révoque celui de Nantes. Rien n'est si beau que tout ce qu'il contient et jamais aucun roi n'a fait et ne fera rien de plus mémorable. »

Pourtant Mme de Sévigné est dépeinte sous les plus riantes couleurs par ses panégyristes qui, comme l'abbé de Vauxelles et Corbinelli, n'adressent pas seulement des louanges à son talent, mais à son cœur et à sa bonté. Dans ses écrits, parmi mille puérilités et sottises, elle a donné, par ailleurs, maintes preuves de sensibilité.

En parlant des « Dragonnades », l'historien Ph. Lebas s'étonne que pareilles cruautés aient été approuvées par presque tous les écrivains du « Grand Siècle », y compris Bossuet et Fléchier, et que de telles violences aient été ordonnées par la cour la plus polie et la plus civilisée du monde.

LES JUIFS PERSÉCUTÉS

Un des peuples les plus persécutés de la terre, dans tous les temps, fut indiscutablement le peuple juif. Déjà en 615, un édit de Clotaire leur interdisait d'exercer des fonctions publiques. La loi des Bourguignons portait que si un Juif blessait un chrétien avec une pierre ou un bâton, ou d'un coup de poing, ou s'il le prenait aux cheveux, il aurait la main coupée, à moins qu'il ne la rachetât.

Le premier grand massacre de Juifs eut lieu en France en 1009 à l'occasion de la nouvelle de la destruction du Saint Sépulcre par le calife Hakem accusé de collusion avec les Juifs d'Occident. Alors, dit Raoul Glaber, poursuivis par une haine universelle, les Juifs furent chassés de toutes les villes ; les uns furent égorgés par le glaive, les autres précipités dans les rivières ou mis à mort par toutes sortes de supplices. Plusieurs, pour échapper aux tourments, se tuèrent eux-mêmes, en sorte qu'après cette digne vengeance il n'en demeura qu'un nombre infiniment petit dans tout l'empire...

Le départ des premiers croisés pour la

Terre Sainte en 1096 fut le signal d'un nouveau massacre de Juifs. Pendant toute la durée des croisades ils furent en butte aux persécutions les plus violentes non seulement en France, mais dans toute l'Europe. A Béziers, disent Vic et Vaissette dans leur « Histoire du Languedoc », l'évêque montait en chaire le jour des Rameaux et faisait un discours au peuple, pour l'exhorter à tirer vengeance des Juifs qui avaient crucifié Jésus-Christ. Il donnait ensuite la bénédiction à ses auditeurs, avec la permission d'attaquer ces hommes et d'abattre leurs maisons à coups de pierres, ce que les habitants, animés par les discours du prélat, exécutaient toujours avec tant d'animosité et de fureur qu'il ne manquait jamais d'y avoir du sang répandu. Un acte authentique en date du 2 mai 1160 mit fin à ce sanglant usage...

Sous Philippe-Auguste, les Juifs furent dépouillés, traînés en prison, et les synagogues furent transformées en églises. Des Juifs ayant mis à mort un chrétien qui avait volé et tué un de leurs coreligionnaires dans le château de Bray-sur-Seine, le « Grand Roi » fondateur de l'université se rendit en toute hâte au château de Bray, en fit garder les portes, puis rassemblant tous les Juifs, qui s'y trouvaient au nombre de 80, il les fit, sans jugement, brûler vifs devant lui...

Le concile de Narbonne, en 1227, enjoignit aux Juifs de porter sur la poitrine une rouelle ou cocarde comme marque distinctive. Quelques années plus tard une ordonnance du fameux Saint Louis leur ordonna de porter ostensiblement sur leurs habits deux rouelles de drap jaune de la grandeur de la main, l'une sur le dos et l'autre sur la poitrine. Philippe le Hardi ajouta à la rouelle une coiffure ridicule qui exposait les malheureux qui la portaient aux moqueries et aux insultes de la populace.

En 1332, sous l'absurde prétexte d'une conspiration ébauchée entre eux, les lépreux et le roi de Tunis, les Juifs furent arrêtés. Les uns furent brûlés vifs, les autres chassés. Charles VI, dit « le Bien aimé », les chassa à perpétuité de son royaume par des lettres patentes en date du 17 septembre 1394. Un grand nombre se fixèrent en Allemagne où leur descendance devait prospérer dans un calme relatif jusqu'à l'avènement du chancelier Hitler dont la Jewish Agency prétendit d'ailleurs démontrer la pure ascendance sémitique...

L'ÉTAT JUIF A L'ŒUVRE

Il nous souvient d'avoir lu et relu que les Juifs étaient les citoyens les plus pacifiques du monde, en dépit des provocations et des persécutions subies. C'était peut-être vrai quand ils étaient dispersés et errants de par la terre. Aujourd'hui la naissance de l'Etat d'Israël et la création d'une armée moderne, montre bien que les Juifs n'échappent point à la règle commune à tous les peuples qui trouvent dans l'amour irraisonné d'une patrie le courage de saccager et de détruire la vie et la patrie des autres...

Nous avons sous les yeux une brochure éditée par le bureau de presse des Délégations Arabes à l'O.N.U. Cette brochure qui contient une documentation aussi abondante qu'atroce, accuse les Sionistes d'avoir massacré indistinctement les civils, les vieillards, les femmes et les enfants de tous âges.

Ils ont, dit la brochure, dépecé des enfants sous les yeux de leurs mères qu'ils ont tuées ensuite. Ils ont jeté des enfants dans des citernes pleines d'eau après les avoir arrachés du sein de leurs mères. Ils ont fusillé des infirmières. A Haïfa ils ont tué, mutilé et crucifié des prisonniers et des blessés arabes... Ils ont violé des jeunes filles et des fillettes chrétiennes et musulmanes...

De nombreuses citations illustrent horriblement ce réquisitoire qui réclame, hélas ! combien naïvement, le respect des conventions internationales sur la conduite de la guerre. La même brochure fait état, *peut-être bien imprudemment*, de la conduite magnanime des Arabes qui, eux, ont observé les « lois chevaleresques du monde civilisé » !

Cette singulière mutation des persécutés en persécuteurs ne constitue-t-elle pas ample matière à de fructueuses méditations pour ceux qui, comme le R. P. Brückberger, ne voient le salut que dans le resserrement des liens des « communautés nationales » ? Car voici une « communauté nationale » qui naît dans le sang et qui ne fera pas avancer d'un pas le règne de la « pitié » et de la justice.

S. VERGINE.

Sur le progrès

Propos réactionnaires

Progrès : mouvement dans un sens unique qui, pour une action déterminée, tend vers la perfection. Qu'importe que l'action soit bonne ou qu'elle soit mauvaise, il y a progrès lorsque l'action évolue dans le sens du mieux pour elle. Où cela se complique, c'est lorsque l'on fait intervenir la notion du bien et du mal : le général Mangin, dont l'armée anéantissait les peuples coloniaux pour faire pénétrer chez eux « les bienfaits de la civilisation », prétendait leur apporter le progrès. Et Proudhon disait : « Le progrès, c'est la réalisation de la justice. » On voit par là combien est élastique et même contradictoire la conception du progrès.

Le Français moyen se représente généralement le progrès en comparant, par exemple, la torche de résine à la lampe à pétrole et celle-ci à l'ampoule électrique. Il pense qu'au cours de son histoire, l'humanité a fait des progrès de plus en plus grands, de plus en plus rapides, et son esprit s'embrouille à la pensée des réalisations futures.

En effet, au cours des temps, les hommes se transmettant de génération en génération le fruit de leurs travaux et celui-ci servant de base aux travaux des générations nouvelles, on est arrivé à des réalisations de plus en plus importantes que l'on peut évidemment considérer comme un progrès. Progrès dans les applications des manifestations de l'esprit, soit, mais cela implique-t-il qu'il y ait eu, dans le même temps, une évolution de l'esprit lui-même ?

Il est certain que si l'on admet la théorie du transformisme, de l'antropoïde à l'homme, en passant par l'anthropopithèque de Java, on trouve une évolution certaine, un développement considérable du cerveau, un progrès de l'esprit pour tout dire. Mais descendons-nous du singe ? L'intransmissibilité des qualités acquises, dont Mandel le premier établit la loi, et qui est admise aujourd'hui par les plus illustres biologistes du monde, nous permet d'en douter.

Qu'importe, du reste, en la matière, ce n'est point une chicane sur ce sujet que je cherche, je n'en suis pas assez instruit, et je m'en tiendrai à des considérations moins scientifiques assurément, mais tout aussi probantes, je pense.

Qu'a fait l'esprit humain, depuis vingt-cinq siècles ? Comparons la puissance spirituelle des plus illustres de nos contemporains à celle des penseurs, non seulement des siècles derniers, mais même à ceux de l'antiquité, trouvera-t-on quelque part la marque d'un progrès tangible ?

Quel homme d'aujourd'hui surclasse La Rochefoucault ou Montesquieu ? Et eux-mêmes furent-ils plus grands que Socrate ou que Platon ? Nos physiciens modernes sont-ils plus intelligents que ne le fut Archimède ? Non.

On est donc bien obligé d'admettre, qu'au moins, au cours de cette période de l'histoire de l'homme qui s'étend des Grecs jusqu'à nous, si l'application des manifestations de l'esprit humain a fait des progrès indéniables, l'esprit lui-même n'a fait que marquer le pas. C'est le développement vertigineux de la science qui a donné à l'homme l'illusion qu'il grandissait, alors que depuis au moins deux mille cinq cents ans, il trépigne sur place, pour ne pas dire plus. Les hommes du vingtième siècle ont la même mentalité que les Gaulois ou que les Huns, ils en ont conservé les tares, les vices et les passions. Pendant que les progrès de leur science aurait dû leur permettre d'attein-

dre au plus hautes félicités, ils ont continué à patauger dans le bourbier de sentiments mesquins qui les font s'entre-déchirer. Ils ont laissé s'accomplir entre eux et les réalisations issues de leur propre cerveau, un décalage monstrueux qui s'accentue dans des proportions effrayantes. Voilà le drame : L'homme dominé par lui-même, l'homme qui, comme l'a dit Jean Rostand, « est devenu un Dieu avant d'avoir mérité d'être un homme ».

Où cette situation paradoxale, qui s'aggrave, de nos jours, selon une progression géométrique, va-t-elle nous conduire ? On est en droit de se le demander avec anxiété. Maintenant que nous sommes pris dans le tourbillon infernal du machinisme, où nous arrêterons-nous ?

On a pu croire, au début de ce siècle que la machine serait la grande sauveuse de l'humanité, qu'elle permettrait une production tellement abondante que celle-ci déborderait rapidement le cadre de l'organisation sociale, déverserait sur le monde, même contre la volonté des hommes, son flot bienfaisant, que cette manne nouvelle, enfin, submergerait la terre, procurant irrésistiblement à tous la félicité promise. Mais le miracle tarde à se produire et l'on commence à comprendre que ce nouveau Dieu est un faux messie, un monstre hideux. Nous avons l'automobile, certes, mais aussi les chars d'assaut; si les avions traversent les océans en quelques heures, c'est pour déverser sur nos têtes des tonnes d'explosifs; les plus beaux concerts de la radio ne servent qu'au bourrage de crâne que l'on innocule aux peuples comme avec une seringue de Pravaz; le cinéma fait oublier le budget de la guerre et, en pleine ère du machinisme, enfin, depuis dix ans, des milliers d'humains sont morts de faim.

Cependant, tous les jours, vous entendez des gens superficiels vous dire que : Tout de même... il y a 50 ans, l'ouvrier...

Voyons un peu : depuis moins de cinquante ans, la production s'est accrue, du fait du machinisme, dans des proportions qui varient de 60 % dans les professions les moins favorisées, à plusieurs milliers pour cent dans d'autres. Dans quelle mesure l'ouvrier, dont le standing de vie est exclusivement fonction du salaire, a-t-il profité de ce gain ?

Il ne viendra, je pense, à l'idée de personne de faire état des augmentations dudit salaire, et pour ce qui est des primes au lapinisme, d'autant plus généreusement distribuées qu'elles reviennent pour une très grosse part à l'Etat par le canal des bitros, je ne ferai pas l'offense aux gens sensés de croire qu'il puissent en tenir compte.

Tout au plus, peut-on arguer de la réduction des heures de travail, encore que l'avantage réel de cette réduction soit considérablement atténuée par la différence des conditions de travail.

Et que l'on ne me dise pas que cette situation est momentanée, due à la guerre, par exemple (est-ce que la guerre moderne ne découle pas, elle-même, du machinisme ?) et que le peuple saura, un jour, prendre sa part du profit que nous apportent les progrès de la science ?

De tout temps, l'humanité mineure a été exploitée et asservie par des entités tutélaires, et ce n'est pas le machinisme qui pourra l'aider à se libérer. L'ouvrier d'aujourd'hui n'a plus besoin d'aucune initiative, d'aucune capacité professionnelle, d'aucune habileté manuelle même, qualités qui, autrefois, avaient à s'exercer dans des domaines multiples, ce qui était pour lui une source de jouissances profondes, du reste, et contribuait à entretenir son individualité. Il en est réduit maintenant au geste unique, machinal et abrutissant d'un robot.

L'intellectuel hypertrophié dans sa spécialité est, par ailleurs, complètement désarmé.

Le machinisme mécanise l'homme lui-même. Les méthodes de travail qu'il impose sont despotiques, elles exigent une soumission constante et totale; elles font, peu à peu, perdre à l'homme conscience de sa dignité, de sa personnalité. En entretenant sa paresse d'esprit, elle l'habituent à recevoir toutes ses directives de l'extérieur.

« L'ignorance est la mère de l'industrie, aussi bien que de la superstition. (Ecrit Ferguson, le maître d'Adam Smith.) La réflexion et l'imagination sont sujets à s'égarer; mais l'habitude de mouvoir le pied ou la main ne dépend ni de l'une ni de l'autre. Aussi, pourrait-on dire que la perfection à l'égard des manufactures consiste à pouvoir se passer d'esprit, de

manière que, sans effort de tête, l'atelier puisse être considéré comme une machine dont les parties sont des hommes. » Cité par Georges Sorel, qui poursuit : « La marche de l'ouvrier vers une vie toute stupide semble être l'idéal des chefs de cette coopération forcée; la virtuosité qu'il acquiert assez rapidement peut être comparée avec raison à l'instinct d'un insecte; l'abrutissement d'un peuple est si bien regardé comme le régime normal des temps modernes que le premier traducteur français d'Adam Smith trouvait malheureuse l'idée qu'avait exprimée celui-ci de combattre par l'instruction les inconvénients que présente la division du travail. »

Le machinisme contribue par la loi de l'adaptation, à maintenir la fonction humaine dans un rôle mineur et c'est ainsi que de jour en jour se renforce nécessairement la puissance du tuteur Etat qui, du reste, ne fera jamais rien pour l'émancipation de son pupille, au contraire, puisque c'est précisément l'indigence d'esprit de celui-ci qui assure la pérénité de sa fonction.

Vous ne pourrez au moins pas nier, m'objectera-t-on encore, que la machine dispense l'homme des plus durs travaux et lui évite ainsi de pénibles fatigues ? Ce devrait être ainsi, en effet, si l'homme avait su asservir la machine, mais je crois avoir assez clairement démontré qu'il n'en est rien. En tout cas, si l'on donne à l'ouvrier la possibilité de produire moins péniblement un objet déterminé, on exige de lui, dans le même temps, une production accrue; chaque jour, il doit produire plus vite et davantage. On sait, aujourd'hui, mieux qu'autrefois, lui faire rendre le maximum de sa puissance. En outre, la tension nerveuse que crée en lui cette « civilisation industrielle » est beaucoup plus préjudiciable à son organisme que ne l'étaient les plus durs travaux manuels. En voulezvous une preuve ?

« Dans l'Etat de New-York, une personne sur vingt-deux, à un moment quelconque de sa vie, doit entrer, d'après C.W. Beers, dans un hospice d'aliénés. Dans l'ensemble des Etats-Unis, il y a près de huit fois plus de gens enfermés pour faiblesse d'esprit ou pour folie que de tuberculeux soignés dans les hôpitaux. Chaque année, environ 68.000 nouveaux cas sont admis dans les institutions où l'on soigne les fous. Si les admissions continuent à cette vitesse, près d'un million des enfants et des jeunes gens qui se trouvent aujourd'hui dans les écoles et dans les collèges seront, à un moment donné, placés dans un hôpital pour maladies mentales. En 1932, les hôpitaux dépendants des Etats contenaient 340.000 fous. On comptait également 81.289 idiots et épileptiques hospitalisés et 10.951 en liberté. Cette statistique ne comprend pas les fous soignés dans les hôpitaux privés. Dans l'ensemble du pays, il y a 500.000 faibles d'esprit. En outre, les inspections faites par les soins du Comité National d'Hygiène Mentale ont montré qu'au moins 400.000 enfants, élevés dans les écoles publiques, sont trop peu intelligents pour suivre utilement les classes. En réalité, le nombre des gens présentant des troubles mentaux dépasse beaucoup ce chiffre. On estime que plusieurs centaines de milles d'individus non hospitalisés sont atteints de psychoneurose. Ces chiffres montrent combien grande est la fragilité de la conscience des hommes civilisés et quelle importance possède, pour la société moderne, le problème de cette fragilité grandissante. Les maladies de l'esprit deviennent menaçantes. Elles sont plus dangereuses que la tuberculose, le cancer, les affections du cœur et des reins, et même que le typhus, la peste et le choléra. » Docteur Alexis Carrel : *L'Homme, cet inconnu.* Et, après quelques commentaires sévères, cet auteur termine sur la question (avec, à mon sens, quelque naïveté) : « On dirait qu'au milieu des merveilles de la civilisation moderne, la personnalité humaine a tendance à se dissoudre. »

Voilà dans quelle situation l'humanité se trouve au seuil de l'an 2.000, à une époque où la science se développe à pas de géant. Veut-on établir, en toute bonne foi, le bilan des jouissances et des peines que nous ont apporté ce développement : nous avons le cinéma. Toujours plus de bistros. Le système Taylor. De vastes asiles d'aliénés. Des allocations lapiniales. L'aviation civile... et militaire. La radio. Le tank. La surproduction. La carte d'alimention. La femme à l'usine. Le chômage. Les allocations du même. Des automobiles américaines longues comme ça. L'impôt sur les salaires. Les autres. Des

prisons trop petites. La crise du logement. Les congés payés. La bombe atomique. Le téléphone. La guerre permanente, et j'en passe. On n'a qu'à se baisser et en prendre. Mais, dites-moi si la chimie, la physique, l'astronomie, etc., nous ont donné plus de justice, plus de conscience, un meilleur équilibre physique et moral, un peu de tranquillité d'esprit, de sécurité matérielle ? Et à quel vrai bonheur nous pouvons aspirer sans cela ?

J'entends bien que tout le mal vient de la mauvaise organisation sociale, et que, si l'on voulait... Mais comment se fait-il qu'au cours de cette ère, si fertile pourtant en bouleversements sociaux et en expériences, l'humanité ne soit pas parvenue à un meilleur équilibre ? Ce n'est pas qu'elle manqua d'intelligence, au contraire, le développement de la science lui-même le prouve, mais l'organisation sociale est le fait des hommes, et cet être bizarre dont l'intelligence créa tant de merveilles, est aussi la bête humaine, la vile, la féroce, la désespérante et sinistre bête humaine qui ne put jamais dominer les passions qui sont en elle, dont elle ne chercha jamais à se débarrasser et dont une seule l'entraîne chaque jour aux actions les plus perfides et les plus néfastes pour toute l'espèce. La bête orgueilleuse dont l'ultime bonheur est de dominer son semblable.

Et le grand malheur, c'est que cette passion, ce vice majeur, n'est pas l'apanage des classes dites élevées, mais qu'il existe chez tous les hommes, qu'il fait partie de leur physiologie et qu'il domine jusqu'à leurs besoins ou leurs aspirations matérielles. Que leur importe de s'élever eux-même si d'autres s'élèvent en même temps, mais ils seront heureux dans leur fange si leur voisins, leurs amis, leurs frères sont restés plus bas encore.

On pourra lutter contre l'ordre établi, on pourra culbuter les gouvernements, faire des révolutions, modifier les régimes. On aura moulu du vent tant que l'homme ne se sera pas révolté contre lui-même, qu'il n'aura pas vaincu ses propres passions, jugulé ses vices et, avant tout, qu'il ne se sera pas élevé au-dessus de son orgueil.

Aurait-on pu construire les cathédrales avec des matériaux pourris ?... Les sociétés humaines ne seront jamais que ce que sont les hommes.

Est-ce à dire qu'il n'y ait rien à faire ? Que les penseurs qui, de tout temps, se sont penchés sur le sort des peuples, doivent lâcher les pédales et laisser l'humanité s'enliser dans un abrutissement auquel, hélas, paradoxe du temps, le développement du machinisme contribue chaque jour plus puissamment ?

Loin de là ma pensée, car, si elle était telle, pourquoi aurais-je pris la peine de noircir tant de papier ? Et, du reste, qui pourrait affirmer que la science ne sera jamais susceptible de contribuer au bien-être de l'humanité ? Mais nos savants et nos techniciens, en imprimant au machinisme une aussi gigantesque propulsion, ont fait fausse route. Ils ont mis la charrue devant les bœufs. En dépit des principes les plus élémentaires de la puériculture, ils administrent chaque jour à cette pauvre humanité au biberon, des portions d'haricots au lard qu'elle ne peut digérer.

Cependant, si nous pouvons admettre la théorie de l'intransmissibilité des qualités acquises, nous connaissons aussi les immenses facultés d'adaptation de l'homme; nous savons, qu'au cours de sa vie, il est éminemment transformable et qu'il peut considérablement se perfectionner, s'améliorer. Et s'il ne lui est pas permis de transmettre à sa descendance, par voie génétique, le fruit de son évolution, du moins a-t-il la possibilité, le devoir de faire bénéficier de cet acquit, par voie éducative, non seulement ses fils, mais aussi ses frères.

Mais, n'oublions pas qu'il nous reste un travail de géant à accomplir pour amener l'humanité à un stade d'évolution qui lui permette de profiter, comme elle en a le droit, des bienfaits de la science. Aussi, devons-nous nous atteler d'arrache-pied à cette tâche primordiale que les savants négligent complètement, que les gouvernants boycottent par tous les moyen : FAIRE DES HOMMES.

Emile BACHELET.

Le Génie de la Liberté

La liberté doit être conquise. Et sur quoi ? Sur toute la partie vaine de l'espèce, sur les monstres de l'habitude, sur les bestiales ténèbres, sur les taudis du temps.

André SUARÈS.

L'HOMME EST INCONCEVABLE SANS LA LIBERTE ET LA CONSCIENCE QU'IL EN A. Ici réside le grand secret. Sur cette hauteur de l'âme humaine plane l'*idée* des idées, rayonne le génie de la vie et de l'art, le génie de la LIBERTE. Supérieure vision du monde. Seule, la musique est libre. Il faut que l'homme soit musique pour qu'il se réinvente dans la liberté. Atteindre les étoiles inaccessibles ; avoir les dieux en soi ; les accents tristes de Charlot ; « l'Amour Fou » d'André Breton ; Beethoven, sa joie et ses larmes, ses thèmes, ses gouffres et ses moulins à vent ; les modulations du diable de Jean-Sébastien ; la solitude d'André Suarès ; la désespérance d'Hamlet, et tout ce que le langage n'a pas encore dit, ne dira peut-être jamais... O LIBERTE !

⁂

Tel que je le vois, le mot liberté contient tous les autres. Il est le plus grand poète de l'éternité humaine. Il peut tout. C'est le prince du devenir perpétuel. Il a la force et le charme, la rigueur et la grâce. Il éveille des mondes. Son silence musicien traverse les siècles. Eluard a écrit ce nom magique sur tous les objets, sur toutes les choses, « sur l'écho de son enfance », dans la maison enchantée de ses rêves. Mot terrible et merveilleux, il tue parfois mais ne trahit pas. Il compose tous les orchestres. Il est la source de tout poème que le génie et la conscience engendrent. Son rythme est le battement du cœur. Il a l'émotion de l'intelligence et le regard de l'amour. On ne peut vraiment l'écrire qu'en tremblant. Visage ardent du génie. « La musique creuse le ciel », a dit Baudelaire. La liberté creuse le ciel des âmes, pourrions-nous dire, également. Grande idée sensible de la vie, elle est la beauté d'être de l'homme ; et le souffle respiratoire de Stendhal, cet écrivain de la Révolution.

Si le dernier homme libre disparaissait, il resterait quelque chose de son passage ; de sorte que l'idée de liberté est impérissable. Tout libertaire est créateur ; il fait, même s'il démolit durant sa vie entière. En prison, il est plus libre que son gardien ; et il le SAIT. S'il lui arrive de tuer, pas une goutte de sang ne jaillit sur sa personne. Il a tous les droits, car il a toutes les responsabilités. Et nul ne respecte mieux que lui tout ce qui vit. Il ne s'accepte pas autrement que digne en toute circonstance. Cet homme a un visage d'anarchiste et d'enfant terrible ; ses yeux sont impressionnants et sans fin comme l'océan ; ses gestes sont lents ou brusques mais toujours sobres ; il a le regard de l'artiste ; il crée lui-même chaque objet ; et comme il est forcément insolite, la multitude le nomme : original.

L'homme libre cultive la gravité ; il est bon sans le vouloir, mais non sans le savoir ; il ne faut pas le lui dire, car il a la vanité en horreur. Orgueilleux, il l'est assurément, mais avec tant d'humilité au fond, que c'est là un trait fondamental de noblesse, une attitude nécessaire. Il s'exprime avec les suprêmes raffinements de l'élégance et donne toujours l'impression de traverser le monde comme une fête où il n'a pas été invité. D'ailleurs, sa l a n g u e essentiellement

shakespearienne s'accommode mal du dialecte commercial de la sinistre comédie humaine. Il n'aime pas s'expliquer, ne cherche pas à se faire comprendre par le mécanisme du raisonnement. Il a le génie de l'émotion et l'intelligence de la solitude. On le dit asocial, commettant ainsi la faute de ne pas le deviner. « Ceux qui savent me devinent ; et pour ceux qui ne peuvent, ou ne veulent me comprendre, j'amoncellerais sans fruit les explications » a écrit Baudelaire dans une préface des *Fleurs du Mal*. L'homme libre est inutilisable ; toute milice lui donne la nausée ; il préfère se priver de sa liberté matérielle plutôt que de nuire à celle des autres ; là commence son socialisme. Il affectionne la tristesse : elle le préserve des gaietées médiocres. Il ne croit à rien, et parce qu'il rêve, il n'est pas dupe. Ne lui demandez pas ce qu'est, par définition, la liberté ; il ne répond pas à de telles questions ; sa bouche se durcit, ses traits se contractent ; il souffre ; mais, tout cela a son prix : son cœur est un trésor inépuisable ; « *il est très âme soignée* » dirait Brassens, et si loin !

Les hommes libres sont une race : la race du génie, la race humaine par excellence, la seule qui SAIT et sait ne pas être basse. Ce sont de tels hommes qui se taisent le plus souvent pour ne pas se répéter, alors que seuls, ils disposent de la faculté de créer et de « donner à voir ». Les autres ne s'arrêtent pas de parler ; ils sont le nombre, ils n'ont pas de « vie intérieure ».

Tout libertaire est singulier ; mais où l'évidence cesse d'être mathématique, c'est dans le miracle qui fait que « les » singuliers ne composent absolument pas le pluriel ; « ils » se distinguent tous les uns des autres ; leur diversité les rend plus singuliers encore. Ce sont des hommes secrets. « Je vais vous raconter des merveilles, mais ne me demandez pas ce que c'est ! » dit Shakespeare. Le poète qui me citait celà dans le métro, l'an dernier, reprenait la phrase avec une délectation dont je comprenais l'essence intime. La liberté ne se symbolise pas par une statue à l'entrée d'une vaste cité ; elle ne se taille pas dans la pierre ; elle ne se brait pas dans le journal quotidien ; elle a mieux à faire ! ; elle est lumière dans l'homme ; elle circule dans son sang ; elle est dans tout son être ; elle grandit l'homme, pulvérise le temps, met de l'idéal partout ; elle est prodigieusement linéaire dans le flou, verticale dans l'émotion ; elle pénètre les choses et va au delà des choses ; elle est terriblement intelligente, et sensuelle comme l'amour ; elle est très belle ; mais sa séduction irrésistible réserve beaucoup de souffrances et de larmes ; *elle exige comme on aime ;* elle est très difficile quant à la qualité du « métal » ; l'homme résistera-t-il au vacarme extérieur ? *Sa conscience sera-t-elle meilleure que lui-même ?*

⁂

La liberté procède par illumination. Là est son génie. Et par la conscience de la vie, surgit la PENSEE, cet éclair dans l'impondérable, cette courbe de feu et de musique. Mouvements de l'âme. Méditations dans l'intense, le sage et le fou. Et POESIE, par l'insolite du rêve dans le flottement de l'esprit du cœur.

La pensée est musicienne ou n'est pas.

Qu'il ne soit pas question de raison, ce système métrique inintelligent. L'intelligence ne raisonne pas, elle SENT. Que le malentendu continue chez le pluriel, peu importe. Sous le signe de la liberté, il s'agit, en profondeur, d'une faculté divinatrice en puissance, dont les feux tournants sont animés et parcourus en tous sens par des rayons d'ondes provenant du cérébrisme d'un foyer chargé d'intuitivité modulatrice. *L'esprit, musique de l'âme, se mouvoit indépendamment de tout support ;* le potentiel de lumière, permet à l'esprit l'envolée par laquelle il s'alimente lui-même, produit lentement le fruit solitaire, que le génie a rêvé, et la pensée, qu'il projette à travers la nappe atmosphérique des espaces, des mondes et des temps. La conscience porte l'esprit au désespoir, mais la poésie, cette mystérieuse perception de la grâce, le sauve non du désespoir mais des conséquences trop logiques qui en résulteraient, par l'idée aventureuse de création et d'introspection dans le non-vu, le non-entendu, l'inconnu ; c'est une sorte de *sensibilité géniale* permettant non plus de construire les idées mais de « penser par éclairs ». Et ici, avec tout

ce que je n'ai pas dit — ou que j'ai trop dit — je rejoins Abel Gance, ce prophète de la vision, quand il écrit :

« Tout ce qui se fait, tout ce qui se produit dans le cerveau, n'a pas besoin d'être arrêté dans le moule d'une langue ou dans les notes du musicien. Par cela même que quelque chose est conçu, ce quelque chose existe et ne peut plus mourir. Une intuitivité puissante seule peut me guider car il est difficile d'expliquer comment le cerveau du génie qui meurt peut laisser rayonner après lui ce qu'il n'a pas écrit; et c'est pourtant ce que j'assure avec sévérité. L'énergie peut exister sans substance. Libérée par l'explosion, l'énergie de l'explosif n'agit qu'à partir de la seconde où celui-ci virtuellement n'existe plus. Les ondes psychiques ne peuvent-elles arrondir leur cercle après la mort sans d'autre support que la projection de volonté du défunt dans le temps ? Quelques mots de Novalis, et tout ce qu'il ne m'a pas dit explose dans mon âme et l'illumine. Un silence de Boehme entre deux phrases, et j'ai parcouru tout Aristote.

« Rien ne se perd, rien n'est inutile, la flamme du dehors et la flamme du dedans. Un grand penseur pourra rester la bouche clouée durant sa vie ; l'impression et la grandeur de son passage ne disparaîtront plus. On n'en parlera pas, mais il aura aidé ceux qui parlent. Maeterlinck, dans son chapitre sur le silence, me paraît avoir le mieux senti ce que les grands mystiques avaient si bien compris. Ces fruits dorés du silence que le temps cueille pour les hommes sans que ceux-ci s'en aperçoivent.

« En confirmation de ce que j'ai écrit, je trouve beaucoup plus tard chez Baudelaire : « Toute idée est par elle-même douée d'une vie immortelle, car la forme est indépendante de la matière et ce ne sont pas les molécules qui constituent la forme. » Cette idée m'est chère. La tête de la Victoire de Samothrace et les mains de la Vénus de Milo agissent sur moi autant que ce qui reste de ces statues. Je suis à peu près certain que lorsqu'un artiste a fait son œuvre, même si celle-ci est détruite avant de venir aux yeux ou à l'oreille des hommes, elle n'en conservera pas moins son incontestable puissance occulte, invisible, mystérieuse. C'est ce qui fait que certaines grandes idées sont « dans l'air », comme on dit à certaines époques. Personne encore ne les a extériorisées, elles vivent en dedans des créateurs, et elles agissent déjà sourdement. »

Gance voit au delà du visible. Par phénomène divinatoire, ses antennes, branchées sur le cœur de l'esprit, accord musical de l'âme, perçoivent et captent des longueurs d'onde lointaines qui ne parviendront peut-être à la sensibilité terrestre que dans plusieurs siècles. C'est une invention d'étoiles et de rêves pour ce chantre de la liberté. Il dit encore :

« Tous les corps affranchis de ce qu'on appelle matière, et dans la limite physique, physiologique ou chimique de leur affranchissement, son attirés au-dessus d'eux-mêmes vers la lumière en proportion inverse de la loi d'attraction universelle, qui n'agit plus que sur leur masse. »

Bouleversantes plongées de visionnaire. Courbes d'une musique sans âge et divine. Coups de foudre. Emotions supraterrestres. Lumière de l'âme. Le verbe qui ne contient pas, pour la libérer, une charge d'électricité, n'a aucune valeur. Le génie s'oppose à la raison de par son essence même. Et la liberté commence là où la raison finit. Il ne faut pas réduire l'homme ; et la géométrie réduit tout. Une intelligence mathématicienne n'est véritablement intelligente que si elle ne trouve plus la clé et se voit dans l'impossibilité de solutionner le problème. Tout ce qui est exact est faux. Mon effrayante lucidité me le dit. Pascal, le plus beau penseur que le monde ait connu, plane et inspire, émeut par ce qu'il dit et par « tout ce qu'il ne dit pas ». Oui, les Pensées se passent d'un support. Pascal en est la plus vivante et la plus sublime des preuves : on l'aime avant de le connaître, avant de le lire ; déjà enfant, on se sent attiré vers ce génie, on devine son visage pur et tragiquement sérieux, et le jour où l'image de ce front, de ces traits saisissants, parviennent à nos yeux, on se dit : je savais qu'il était ainsi, car tel je l'ai vu en moi, avec le meilleur de ce que je me suis créé en songeant à lui, en pénétrant le cœur de sa pensée. L'âme de Pascal est l'une des plus vivantes.

Sentir et avoir conscience ; tout est là. « Je pense, donc je suis », considérait Descartes. Pour cette déclaration — ce que le Maître de la Méthode a de meilleur — je laisse tout le reste du Discours à Valéry. Qu'ils progressent ensemble ! Le grand mathématicien méditatif du XVIIe siècle ne peut se trouver en plus digne compagnie que celle du rêveur rigoureux du *Cimetière Marin.* Laissons-les expérimenter leur merveilleuse intelligence, le dos tourné au génie. (Mais visitons-les régulièrement, ne serait-ce que pour puiser dans leur prose de magistrales leçons d' «Ecriture ».)

Oui, décidément, « je pense, donc je suis ». Il ne peut en être autrement. L'authenticité de l'existence ne se prouve pas seulement par la connaissance de la mort — c'est une base des thèses de Sartre —, elle se valorise par la pensée. La souffrance ou le bonheur ne peuvent prouver l'être que par la vie de l'amour, et, dès lors, l'une ou l'autre perdent leur signification de sensation au profit du sentiment pur qui élève le débat humain et fait « prendre conscience ». *Pour penser, il faut sortir de soi ; là est la vraie solitude.* La conquête du bonheur ne suffit pas à la vie. Il n'y a que des impressions de bonheur, des « satisfactions de puissance », dirait Nietzsche, des illusions d'optique. L'émotion « fait mal », et pourtant elle provoque la joie par le relai de l'art. Un seul bonheur est réel : la joie libre et pure de l'émotion. Si les hommes savaient sentir ; ils ne poursuivraient pas le bonheur.

« Nous ne cherchons pas les choses, mais la recherche des choses » a dit Pascal. La pensée, c'est-à-dire, la liberté de l'homme, ne tend pas au bonheur ; *elle est trop sage pour croire ; elle se permet d'aimer sans désirer être aimée.* Car, les plus nombreux des hommes aiment pour eux et rarement pour l'être ainsi mal aimé.

Comment la liberté pourrait-elle être musique si la crainte de perdre un bonheur conservateur ordonnait tous ses mouvements et l'empêchait de découvrir des vérités et d'éveiller « le silence éternel des espaces infinis » ? Tout est incroyablement relatif dans l'usage et l'interprétation des signes linguistiques des hommes. Se proclamer heureux indique un arrêt de la recherche de la vie ; on a trouvé un bon coin pour dormir ; on reste là ; à quoi bon aller plus loin ? ; certes, cela est un droit nullement inavouable ; mais il est la « dernière liberté », et, déjà *la vie s'en va...* La vie est dans le regard ; n'est-ce pas Gide ?... « Le voyageur est encore ce qui importe le plus dans un voyage », a écrit Suarès. Mieux vaut risquer l'absurde et le néant — car l'aventure ne cesse pas pour cela — que défendre un bonheur illusoire qui n'est que la croyance en perspective d'une vague béatitude de soi. Une remarque s'impose : les êtres heureux ne sont pas émouvants ; ils n'ont pas ce tremblement que Goethe affectionnait. Par contre, humainement, le malheur n'est pas souhaitable, mais lui survivre indique une force permettant d'envisager la vie sous un angle plus large, plus beau. La souffrance améliore l'homme car elle le fait se dépasser en l'humanisant au nom de la condition.

L'un des propres du génie de la liberté est de créer des bonheurs inédits. Le pluriel agit parce qu'il ne connaît pas la vanité qui anime son action. Toute croyance détermine un acte. A quoi bon réussir une chose nulle? L'engagement implique le goût de donner une importance à son être social plus qu'à son cœur. Le bolchevique qui sacrifie plusieurs milliers « d'unités humaines » au nom du parti, de la cause, du « bonheur futur », de l'avenir humain, ne fait pas œuvre sociale sincère, il « joue son rôle », sans plus. On « s'engage », aujourd'hui, par hystérie, par refoulement, par mauvais lyrisme ou par chaleur « érotocentrique ». Ne peut être valable que l'action solitaire de l'homme. (Sartre a écrit, sur ce sujet, de très intéressantes pages ; le moderne « esthéticien du dégoût » a fort bien compris le simplisme bêtifiant de ces sortes d'engagement.) Traverser un champ de vie dans la poussière du temps n'est pas vivre ; ce passage humain doit créer sa vie non seulement en vue d'un meilleur être de l'homme, mais, avant tout, pour le devenir de son être. « Nous ne sommes pas au monde », disait Rimbaud. Sommes-nous vraiment nés ? Quand allons-nous inventer une nouvelle façon de SENTIR ?

L'usure de nos sens annonce-t-elle une sensibilité supérieure ou préface-t-elle une fin de l'espèce ?

⁂

Tout n'est qu'une question de conscience.

Shakespeare, Pascal et Dante le savaient mieux que personne ; de même que Baudelaire et Dostoïewsky. La conscience se découvre et prend forme à mesure que l'homme s'éveille et se révèle. « Prendre conscience »: c'est se libérer du non-être par la pensée, sentir ce que l'on est dans la vie : œuvre du devenir.

La conscience vient du doute ; elle nie le monde par une solitaire vision de l'inexplicable ; elle est poésie tant que la raison ne la touche pas. Toutes les dimensions de l'entendement humain se trouvent dans la conscience. Lorsque l'action des nécessités naturelles s'arrête et que l'homme se retrouve en lui, qu'il cesse de jouer la farce obligatoire, il se sent las; il a un peu honte ; il se ment à lui-même, s'enlaidit dans le mensonge qui cache les autres mensonges ; il ne sait pas s'aimer ; il veut faire taire sa conscience, étouffer cette voix désagréable qui ose ne pas l'aimer.

Ah ! l'homme peut se dire heureux, que de malheurs au fond de lui ! Que de crimes !

La conscience n'a rien à voir avec la morale.

Toute morale abaisse l'homme car elle enlaidit ses vices. La morale a une mine hypocrite, elle humilie. En vérité, la conscience se situe à l'antithèse de la morale. L'homme moral est un inconscient : il est sot ; l'homme immoral est aussi inconscient que l'autre parce qu'il ne sait pas et ne se doute pas qu'il suit le tracé d'une morale seulement opposée à celle qu'il croit offenser. A un degré supérieur, la morale change de nom et devient « l'éthique d'une sagesse », expression honnête d'une conception de l'homme sous l'angle de la bonne volonté de l'esprit. Rousseau ne savait pas encore que c'est avec les bons sentiments qu'on fait la mauvaise littérature (slogan gidien dont on a beaucoup ri et souvent à tort). Montaigne exprime la conscience bien davantage que la haute morale. L'homme libre n'est ni moral, ni immoral ; il est conscient ; si l'on veut, il est amoral, dans le sens purement esthétique du terme ; il repousse toutes les églises, étant capable de s'inventer toutes les religions qu'il désire; mais la liberté occupe tout son culte du sacré. La morale n'est rien par rapport à l'esthétique ; elle périt par l'enseignement ; elle est impuissante et inhumaine ; car, enfin, c'est au nom « d'une morale » que des êtres furent exterminés scientifiquement dans des camps de la mort lente ! Et le misérable qui a tiré sur Gandhi n'était peut-être pas un tueur professionnel, tout simplement un militant, et en définitif un « être moralisé » ! J'accuse la morale d'être une des causes du malentendu de la raison et de l'intelligence. Elle insulte l'homme en le supprimant de lui-même. Les logiciens peuvent expliquer tout ce qu'ils veulent, ils n'en demeurent pas moins de pauvres automates.

Les sociétés organisées et éduquées ont peur du désordre. Elles sont si tranquilles dans le petit ordre de l'Etat et de la Religion ! Chaque chose en place et classée ! Ainsi parlent les imbéciles. Pourtant, qu'est-ce que le désordre, sinon *l'accomplissement conscient d'un ordre supérieur et libre* ? L'erreur capitale des hommes consiste à estimer régulier le payement de leurs actes et d'intérioriser toute vie extérieure pour une plus profitable extériorisation prochaine, alors qu'ils devraient opérer par l'inverse. La plus grande liberté peut être assurée à tous les hommes s'ils y aspirent. Mais, la liberté se mérite par le tempérament, la culture ou la personnalité. Les « questions sociales » rejettent l'idée de liberté ; elles sont trop absorbées dans la répartition « juste » du bonheur pour respecter l'esthète. Le social ne va ni assez loin, ni assez profond ; il ne sent pas en psychologue. On n'acquiert pas la liberté par le progrès social, la « justice » économique. Rien n'est plus faux. L'ouvrier de 1949 vit matériellement mieux que celui de 1849 mais il n'est pas plus libre.

Les mathématiques logiciennes tueront l'homme si l'homme ne les domine pas.

Je tiens la considération du nombre

pour l'erreur la plus criminelle de la sociologie de ce siècle. *L'Homme a été rayé du débat !* On s'est mis à parler de l'individuel face au collectif. Les dialecticiens ont donné dans la théorie. Le plaisir de ses sens intéresse davantage l'homme de cette époque que le merveilleux de sa liberté gagnée. Les libertaires passent pour des individualistes. On confond trop les mots et l'on brouille les termes. Le socialisme agissant n'existe plus ; il a été abandonné. Quand une idée meurt, c'est que ceux qui l'ont laissée mourir étaient mortels. Pourtant, le cri de Jaurès retentit encore ; et Bakounine était dans le vrai face à Marx qui se trompait. Mais les forces révolutionnaires ne sont plus ; elles sommeillent. Le « communisme » s'est perdu ; il périra ; c'est sûr ; il n'a jamais considéré l'homme ; son machiavélisme atteint les summa du grotesque. Pourquoi les hommes se disent-ils : « Je veux être heureux et posséder » au lieu de : « Je veux mériter une liberté toujours plus grande à l'échelle de ma possibilité intelligente d'en disposer humainement ? » Parce qu'ils manquent d'âme. Les rapports humains et les commerces économiques ne doivent pas occuper la seule place dans la lutte sociale. Voilà un avis, certes, apparemment paradoxal ! Mais les apparences n'ont aucune signification intellectuelle. Un jour quelqu'un m'a dit : « Avant d'essayer d'élever l'homme, il faut apaiser sa faim et sa sensualité. » J'en accepte le bon sens mais je refuse une généralisation trop facile d'un tel point de vue. La flatterie du pauvre est son plus grand ennemi. J'aime les pauvres, comme toutes les victimes, mais il me répugne de leur dire : vous êtes les plus gentils, continuez de crever pendant qu'on s'occupe de vous et qu'on spécule sur votre misère ! Non ! non et non ! Une révolution économique autoritaire ne libérera pas l'homme. Tout au contraire, elle le mécanisera davantage encore. La faiblesse de la majorité des révolutionnaires de 93 a été de s'installer dans la révolution et de la croire presque finie alors qu'elle venait à peine de commencer. Depuis, nous avons vu pire. Ce qui est grave, c'est que l'homme de la rue n'entend plus le LANGAGE ; il suit le mouvement ; il est synchronisé.

La liberté n'admet pas l'engagement de l'homme dans une cause qui ne le concerne pas. L'amour est plus intelligent que la raison.

J'aime cet homme imaginaire à qui on demande : « Pourquoi êtes-vous libertaire ? » et qui répond, le verbe hautain : « parce que la Liberté m'embellit. » Idée haute ! Attitude princière. On songe à tel personnage Stendhalien. De telles phrases font sourire les « expérimentés... » L'amour de l'homme ne les tracasse pas ; ils sont les praticiens réalistes d'un monde abruti. Ils écoutent la musique au concert et se mettent à admirer Picasso dès qu'ils apprennent sa réintégration au grand parti ; leurs femmes adorent les soldats soviétiques. Lamentable !

Le surréalisme, certes, laissera des traces. Il a représenté un moment de la conscience humaine. Ses poètes pessimistes n'ont pas manqué de grandeur. Nous n'oublierons pas Desnos et Crével, Eluard et Breton. Ce mouvement a trop cherché la synthèse de l'homme et de la société ; il fallait couper les ponts, risquer l'esthétique ; il a perdu son temps en se mettant au service de la « révolution » car il n'y a pas eu de révolution. Son apport, sous le signe d'un éblouissement poétique purifié, ira très loin : il a répondu à l'appel d'une nécessité intérieure. Que le surréalisme soit maintenant dépassé, il y a là un goût du jour sur lequel nous n'insisterons pas. On dirait que les camps de la mort lente fournissent aux hommes des raisons de s'enorgueillir ! Que la révolte pure de quelques intellectuels passe pour une mode littéraire de fils de famille aux yeux du plus grand nombre ne m'étonne pas ; il n'est pas donné à tout le monde de vibrer d'une « musique intérieure ».

Le DEVENIR HUMAIN demeure la chose la plus grave sur laquelle nous puissions penser. Je suis persuadé que la LIBERTE n'a pas encore dit son dernier mot. Tant que l'homme pourra déplacer un peu d'air sur son passage, les peuples auront une chance de sentir les clartés de l'aurore. Que l'analyse fasse place à l'imagination créatrice. Quand je flane dans les rues, je dialogue avec les moineaux ; car ils savent tout, les oi-

seaux ! ; et je me dis que toujours je me refuserai à voir le jour où il n'y aura plus d'oiseaux. Presque tout va sombrer. Et le courage ne se vendra pas, hommes de l'offre et de la demande ! Si l'homme retrouve le grenier de son enfance, il est sauvé ; sinon, il périra. Un jour que je m'ennuyais de vivre, j'ai écrit une nouvelle dont les feuillets dactylographiques se sont éparpillés, pour ma plus parfaite indifférence ; il y était question d'un vieil anarchiste irlandais, qui traqué dans les rues de Dublin, se refusait jusqu'à la toute dernière extrémité un suicide qu'il trouvait trop « logique ». Le suicide du monde serait par trop logique ».

Tout reste à faire. La vie a soif de génie. Et l'idée de liberté est indissociable de toute parcelle de ce génie dont manque le siècle que nous subissons. L'Homme devient. « ON EST DAVANTAGE CE QU'ON SERA QUE CE QU'ON EST » a dit Gance. Désormais, ne peut être fructueuse et réelle qu'une « révolution psychologique ». Mais se produira-t-elle, alors que les absurdités capitalistes des deux émisphères s'affrontent avant une guerre « Sainte » tout aussi possible ?

Il n'est plus question de bonheur — en admettant que ce mot ait un sens — mais de SALUT. Se peut-il que le monde de Michel-Ange s'écroule sous un déluge à la Wells ?

***

Le xxe siècle se situe à un carrefour des destins et des civilisations. Toute la question est de savoir ce que va faire ou fera le cœur de l'homme avant le saut final. L'humanité retrouvera l'amour par la liberté. C'est Sartre qui a dit, je crois : « Nous voulons la liberté pour la liberté. » Je suis entièrement d'accord, et je souscris avec joie à cette idée. Croire aux miracles n'est pas aussi facile qu'on imagine. Pourtant, ce n'est plus que dans l'irraisonné que l'homme peut survivre. « Le Monde est plein de crimes ! » s'écriait Bernanos dans ses *grands cimetières sous la lune*. C'est parce que l'ESPRIT ne règne pas sur tous les hommes. « Tout doit finir par l'esprit, a dit Suarès, il est le vœu de toute grandeur humaine. »

De longues, d'interminables files d'aveugles, de sourds et d'infirmes errent sur des routes inutiles qui ne mènent nulle part ; ils cheminent dans les sillons de la terre et, à chaque pas, chaque fois, la terre, ivre de sang et d'horreur, renferme son écorce sur celui qui vient de tomber ou de se coucher pour ne plus dormir que dans le sommeil de la mort, tué, usé, miné, perdu, fourmi humaine, chair misérable, molécule d'un Tout ordonné par l'Absurde. Ce rythme tuera les consciences qui restent, si elles ne fuient pas dans leur solitude. L'heure est venue de déserter ce qui vient du dehors; il y va de l'Homme.

Roger TOUSSENOT.

Nos abonnements gratuits

Ne craignez pas de nous faire connaître des noms et des adresses de camarades âgés ou malades et dans l'impossibilité financière de s'abonner, malgré leur désir de lire cette revue. Grâce à cette souscription qui est régulièrement alimentée nous sommes en mesure de leur envoyer gratuitement « *Défense de l'Homme* » pendant une année et même plus.

Liste des donateurs de ce mois :

Courtois, 100 francs ; René Labrégère, 500 francs ; Antoine André, 100 francs ; Luce Cassinelli, 100 francs ; Aubert Auguste, 100 francs ; Pasceaud, 100 francs ; Marcel Montagut, 50 francs ; Georges Kropf, 50 francs ; Lamy-Deffaugt, 20 francs ; Jean Vita, 100 francs ; Flottes Jean, 100 francs ; Dr. Delmon, 100 francs ; François Laugier, 100 francs ; Adrien Plazanet, 50 francs ; Mme Wullens, 100 francs ; R. Brochon, 100 francs; G. Chevalier, 100 francs ; quelques camarades des Etablissements S. A. D. I. R., versé par Serge Ricci, 500 francs ; Emile Rousset, 1.000 francs ; Eugène Hermant, 110 francs.

La liberté par le bonheur

La liberté est la grande source d'énergie, à condition toutefois que les volontés individuelles se règlent méthodiquement sur une fin commune. — BERGSON.

En publiant mon article sur la *Liberté, déesse illusoire,* je savais bien que je soulèverais des controverses, d'autant que, crainte de trop m'étendre, je n'avais pu traiter à fond le sujet, d'ailleurs tellement vaste et spacieux qu'il est sans doute impossible de le faire. Aussi n'ai-je été nullement surpris de voir André Prunier, dans *Liberté, seule réalité,* chercher à mettre en évidence « mes faiblesses, d'une manière qui me permettre de reconsidérer ma position ». Je ne demande évidemment pas mieux, n'ayant jamais prétendu présenter des arguments indiscutables ni avoir résolu un problème qui est parmi les plus complexes qui soient. Mais, à titre d'échange, je demanderai à André Prunier d'en faire autant, et de reconsidérer, lui aussi, sa position, à la lumière des précisions qui vont suivre.

J'insiste, tout d'abord, sur ce que mon désir n'est nullement d'ouvrir une polémique pour le plaisir de discuter ou de confondre un adversaire, mais bien celui d'éclaircir le plus possible un domaine où règnent les ténèbres de la plus grande confusion. Par conséquent, plutôt que de relever des propos qu'on me fait tenir à tort, ou des faiblesses qu'on me prête peut-être indûment, je préfère attaquer la question au fond, et si je puis dire, dans son cœur même.

Pour cela, il est essentiel de découvrir d'abord où règne le malentendu. Nous le trouvons, en ceci, qu'André Prunier adore la liberté comme la suprême déesse, tandis que je ne la considère tout au plus que comme son archange. Pour lui, elle est « le souverain bien, la vie même », c'est-à-dire le but. Pour moi, elle n'est qu'un des moyens entre autres — mais prestigieux, il est vrai — d'atteindre le but véritable que poursuit l'humanité (d'ailleurs sans le savoir) et qui n'est autre que le bonheur universel. Ce que je voudrais essayer de démontrer.

A cet effet, considérons par exemple le cas symbolique de Crainquebille. Ce dernier vient de purger sa peine et sort d'une prison où il a cruellement souffert de ne pouvoir aller et venir à sa guise, et aussi d'avoir à endurer : privations, inconfort, humiliations, etc... Il s'y trouvait donc fort malheureux et, par conséquent, sa joie est grande d'en sortir ; de sorte qu'il éprouve à le faire un sentiment exaltant de délivrance. Mais le lendemain il s'aperçoit que s'il a bien retrouvé sa liberté, il a par contre, perdu sa clientèle. Chose aggravante, les ménagères qui composaient celle-ci l'abreuvent de brocards insultants faisant allusion à son infâmante condamnation. Ainsi se trouve-t-il tout d'un coup l'objet de la haine ambiante, et d'autre part, privé de moyens de subsistance. Sa joie ne tarde pas alors à le quitter pour faire place au désespoir, et finalement il en vient à regretter sa prison (C'était à une époque où on nourrissait les prisonniers). D'où sa pitoyable décision d'aller injurier le premier agent venu pour se faire réincarcérer.

Supposons maintenant que cet agent se soit montré moins magnanime que celui imaginé par Anatole France, et qu'il ait renvoyé Crainquebille dans sa prison. Nous avons alors en mains les données du problème et pouvons étudier valable-

ment le cas de ce clochard. Qu'est-ce qui le caractérise, en somme ? Ceci, c'est que l'instinct de conservation a été plus fort que celui de liberté. Crainquebille n'est pas allé vers la plus grande liberté, mais vers le moindre malheur — puisqu'on ne peut vraiment pas parler ici de plus grand bonheur.

Donc « l'aspiration à la liberté » n'est pas « la finalité suprême », comme le prétend André Prunier, c'est plutôt l'aspiration au bonheur, laquelle procède de la vocation majeure de l'homme, qui est d'être heureux. C'est pourquoi il ne suffit pas de dire : « Le choix de l'homme est fait. Par delà tous les nihilismes subsiste sa volonté de vivre en homme. » Il faut ajouter : en homme heureux. Car vivre dans le malheur, c'est proprement vivre dans l'esclavage.

Mais ne voyez-vous pas, s'écrie mon contradicteur, que le bonheur de certains s'oppose à celui des autres, témoin le bonheur des S.S. qui consistait à torturer et massacrer ! Il est vrai. Mais c'est là une considération qui nous fait glisser du domaine individuel dans le domaine social où doit obligatoirement se situer, aujourd'hui, aussi bien le problème du bonheur que celui de la liberté. Car nous ne pouvons plus, désormais, espérer être heureux les uns sans les autres. Sartre lui-même l'a reconnu en dépit de son cynisme habituel lorsqu'il dit : « Rien ne peut être bon pour nous sans l'être pour tous. » De sorte que « je ne puis prendre ma liberté pour but que si je prends également celle des autres pour but ».

De ceci on peut déduire qu'une nécessité s'impose, celle d'édifier un système social nouveau où le sentiment de liberté soit aussi grand et généralisé que possible, de manière à créer une euphorie aussi grande et généralisée que possible. D'où il résulte que la liberté doit être mise au service du bien commun, au même titre que ces autres bienfaits que sont la paix, la sécurité, le bien-être, etc.

C'est là une certitude généralement méconnue, hélas ! Témoin cette déclaration signée à Yalta de Churchill, Roosevelt et Staline, disant : « Nous sommes résolus à construire, avec l'aide des autres nations pacifiques, un ordre mondial reposant sur la légalité, et ayant pour but la paix, la sécurité, la liberté et le bonheur de l'humanité ».

Il saute aux yeux que le mot « bonheur » suffisait à lui seul à désigner le but, puisque nous ne pouvons espérer être heureux sans la paix, la sécurité et la liberté. Mais cela, les signataires de ce texte ne l'ont pas discerné, ce qui aurait cependant fort heureusement circonscrit le problème et sans doute permis de le résoudre.

Car s'étant fixé un but précis, ils se seraient — eux et leurs conseillers — écervelés à trouver les meilleures conditions, ce qui les aurait conduits à découvrir les lois du bonheur collectif et ses meilleures règles d'application. Or, on ne saurait le mettre en doute, ces lois existent certainement, de même qu'existaient celles de la vapeur et de l'électricité, avant qu'on ne les ait découvertes. C'est pourquoi, il est grand temps de se porter à leur recherche, et de les formuler, au lieu d'affirmer gratuitement, comme le fait André Prunier : « Rechercher le bonheur est vain. Tout ce que nous pouvons en connaître, c'est le sentiment de la liberté. »

Que faut-il donc faire pour parvenir à rendre les hommes heureux collectivement ? Il faut s'efforcer de satisfaire du mieux possible leurs besoins : tous leurs besoins. Je ne puis évidemment m'attarder ici à décrire ces derniers ; tout au plus m'est-il possible de les énumérer. Nous trouvons d'abord le besoin vital, qui entraîne la nécessité de manger, boire, dormir, se vêtir, s'abriter, procréer ; puis ceux de sécurité, de bien-être, de confort, de culture physique, intellectuelle et artistique, d'amour, et enfin d'idéal. Que l'on arrive, par l'effet d'une civilisation perfectionnée, à satis-

faire tous ces besoins, et les hommes incontinent se déclareront heureux, cela ne fait aucun doute. Et alors « la liberté leur sera donnée par surcroît », comme l'insinue André Prunier en manière de dérision. En fait, il ne croit pas si bien dire puisque — j'y insiste — qui est heureux est libre.

Pratiquement, ce qui rend extrêmement confus le problème de la liberté, c'est qu'il présente plusieurs aspects, et que nombreux sont ceux qui ont cherché à différencier ceux-ci à plaisir, chacun se spécialisant dans l'étude de l'un d'eux. Ce sont, en gros, les aspects politique, philosophique, psychologique et social, c'est-à-dire « pratique », comme dit André Prunier.

Sur le plan politique, tout le monde est fixé : les antagonistes les plus opposés se recommandent tous de la très fameuse liberté. Seulement, ce n'est évidemment jamais la même dont ils parlent, qu'ils se nomment Hitler, Staline, Attlee, Truman ou tout autre. Chacun, d'ailleurs, s'applique à en faire un mythe imprécis qui apparaît aux masses d'autant plus exaltant qu'il est plus approximatif. De sorte que l'on voit les peuples finir par accepter en son nom les pires esclavages, comme par exemple celui de la mobilisation militaire et de la guerre.

Quant à l'aspect philosophique, il a inspiré un nombre incalculable de commentateurs assoiffés de spéculations abstraites dont le propre est de perdre tout contact avec le réel. Il en est résulté une interminable mayonnaise dialectique concernant plus particulièrement le libre arbitre, que chacun tourne et retourne à plaisir, sans pour cela faire avancer le problème de façon appréciable. Loin de moi l'intention de calomnier les philosophes ; mais de certains je serais tout de même tenté de dire avec Erasme qu' « ils jettent les ténèbres sur les choses les plus claires et les rendent incompréhensibles aux ignorants qui les écoutent ». Quoi qu'il en soit, nous ne nous attarderons pas à l'étude de leurs spéculations.

Pour ce qui est de l'aspect psychologique, c'est aux moralistes qu'il revenait de l'étudier et ils l'ont fait avec plus ou moins de réussite. Dans l'ensemble, ils recommandent la recherche de la liberté dans la sagesse : « Soyez l'esclave de la sagesse, si vous voulez être vraiment libre », a dit Epicure. Et Montaigne de renchérir : « La liberté, c'est de pouvoir toute chose sur soi. » Ce que confirme H.G. Wells, disant : « Il n'y a pas de liberté en dehors de la sagesse et du contrôle de soi-même. La liberté est en nous, non au dehors. » D'où la nécessité des disciplines intérieures, empruntant sur nos intuitions et domestiquant notre volonté. Mais, souligne Claparède : « Il n'est pas nécessaire pour se sentir libre que l'enfant fasse tout ce qu'il veut, mais à coup sûr, il faut qu'il veuille tout ce qu'il fait. » D'où la nécessité du *choix* sans l'exercice duquel il n'y aurait en effet, point de liberté.

Mais ici nous rejoignons le social, de même lorsque nous entendons Gustave Thibon proclamer que « l'homme n'est pas libre dans la mesure où il dépend de ce qu'il aime, et il est captif dans l'exacte mesure où il ne dépend de rien ni de personne : il est libre dans l'exacte mesure où il dépend de ce qu'il ne peut pas aimer. Ainsi le problème de la liberté ne se pose pas en termes d'indépendance, il se pose en termes d'amour. Notre puissance d'attachement détermine notre capacité de liberté ». Et certes, l'amour, en engendrant le bonheur, engendre de surcroît la liberté. D'autres voient la liberté dans le perfectionnement, comme par exemple Charles Maurras, ce qui est assez inattendu : « On est plus libre à proportion qu'on est meilleur, dit-il. Il faut le devenir. » Par là il rejoint Aristote disant : « Plus tu seras parfait, plus tu seras heureux »... et donc libre. Quant aux chrétiens, ils voient la liberté dans l'affranchissement des vanités de ce monde, et la pratique de la vertu, lesquels leur vaudront les félicités

éternelles, au lieu de la captivité infernale dont ils sont menacés.

Nous n'en finirions pas, bien entendu, de citer tous les moralistes qui, dans l'ensemble, prêchèrent l'affranchissement vis-à-vis des instincts, et cela, par l'effet de la discipline, du détachement et de l'intelligence. Ainsi Socrate, buvant de plein gré la ciguë, nous est représenté comme plus libre que ses juges et ses gardiens, prisonniers de leurs préjugés, de leurs erreurs et de leurs lois absurdes. Mais le fâcheux, c'est que les doctrinaires n'aient généralement pas su discerner que la morale individuelle est insuffisante et même impuissante, à partir du moment où les hommes vivent en société.

Or cela fait longtemps que ceux-ci montrent le goût et le désir de se rassembler dans des cités, en raison des commodités qui résultent de l'organisation urbaine. Seulement la chose n'a pu se faire qu'au prix de disciplines auxquelles la majorité des citadins acceptent volontiers de se plier, parce qu'elle les reconnait nécessaires, tandis que la police se charge de les faire respecter par les dissidents. Ces disciplines ne sont pas, évidemment, sans emprunter sur nos possibilités de choix, et donc sur notre liberté. C'est pourquoi le propos de l'urbanisme en particulier, et de la civilisation en général, devrait être de limiter au minimum les restrictions, tout en augmentant sans cesse, et au maximum, les possibilités de choix. Nous verrons plus loin quelles meilleures instruments utilisables à cette fin consistent dans l'accroissement des loisirs et le perfectionnement de l'équipement culturel.

Ces considérations nous amènent tout naturellement à l'étude de la « liberté pratique », à quoi me convie André Prunier avec plus de pertinence qu'il ne croit peut-être. Mais, que nous en dit-il? Ceci : « En termes de réalité pratique, la liberté n'est pas une idolâtrie de soi-même ou du groupe, mais une œuvre, une expérience et une prise de responsabilité de l'être conscient relativement à lui-même. »

Il se peut que ce soit là une excellente définition théorique de la liberté ; je n'en discuterai pas. Mais qu'elle soit « pratique », cela, c'est une toute autre affaire ! Pour ma part, je n'aperçois en aucune façon quelle sorte d'application concrète elle pourrait bien engendrer. Encore je pense que mon déconcertement est peu de chose auprès de ce que serait celui d'un paysan limousin, d'un comptable bayonnais ou d'un ajusteur de Courbevoie à qui on soumettrait cette formule.

J'entends d'ici ce dernier s'écrier : « Moi, votre bobard, je n'y entrave que pouic ! Mais ce que je sais, c'est que j'suis libre de me lever avant le soleil, de m'taper une demi-heure de métro et huit heures de boulot tous les jours. Après quoi, j'suis bien libre de rentrer dans la piaule ousqu'on couche tous les quatre avec les deux mômes. Mais comme ça n'a rien de marrant, je préfère aller au bistrot avec les copains. Et pendant c'temps-là, ma femme a la liberté de s'crever à faire notre ménage, plus celui d'une rombière du quartier, et aussi les courses, les raccommodages, etc. Et l'année dernière, j'ai eu une pleurésie qui m'a valu la liberté d'aller passer trois mois à l'hôpital pendant que ma famille avait celle de crever de faim à la maison ; aussi, j'vous jure, ce n'sont pas des libertés pour lesquelles j'ai de l'idôlatrie, comme vous dites ! »

On excusera, je l'espère, ce fruste propos ; il n'a d'autre but que de montrer que la liberté — sauf pour certains privilégiés de la fortune — n'existe absolument pas dans notre civilisation absurde, laquelle se montre particulièrement dévoratrice de sécurité, de bien-être et de loisirs. Ceci démontre qu'elle est entièrement à refaire suivant de nouveaux principes et de nouveaux plans. Par conséquent, c'est à dresser ces derniers que devraient s'écerveler tous les esprits tant soit peu lucides et imaginatifs. Mais il est évident que, pour ce faire, il est es-

sentiel de fixer, avant toute chose, le but à atteindre. Or c'est justement ce à quoi se refuse André Prunier qui ne veut pas entendre parler de but, mais seulement de « mouvement », de « moyens », de « maintenant ».

Mais si, malheureusement, la liberté se trouve être insaisissable AUJOURD'HUI, ne nous faut-il pas élaborer celle de DEMAIN, de façon à ce que si nous ne pouvons en jouir nous-mêmes, du moins nos enfants puissent en profiter ? A cet effet, rien ne paraît plus nécessaire, que de commencer par dénoncer les ennemis de la liberté sociale.

Nous avons vu que la misère conjuguée avec l'incertitude du lendemain en est un, puisqu'elle dévore nos meilleures chances de bonheur. Il faudra donc trouver le moyen de répandre enfin bien-être et sécurité. L'autoritarisme — et la terreur policière qui en résulte — en est un autre, puisque la geôle et l'exécution sont ses meilleurs instruments d'action. Et ceci implique la nécessité de dresser le programme d'une cité nouvelle qui soit assez séduisant pour que tous viennent à s'en enthousiasmer et soient prêts à se dévouer pour sa meilleure réussite. Il est bien évident que, où il y a enthousiasme il y a liberté, et que toute police est superflue.

Nous devrons nous défaire aussi de nos égoïsmes. Or, ceux-ci découlent des appétits qu'excite partout la lutte pour les profits, sur quoi se trouve basé notre système soi-disant libéral. En vérité, cette liberté du renard libre dans le poulailler libre dont nous a fait présent la Révolution, n'est pas bonne, puisqu'elle perpétue entre les hommes la concurrence agressive et la discorde. Ceci veut dire qu'il nous faudra trouver un stimulant de rechange qui ne soit plus le profit égoïste. Nous le trouverons dans le goût de la réussite et le dévouement à l'idéal, ainsi que dans l'accroissement des loisirs.

Il faudra encore que nous nous dégagions de nos préjugés, et de cet esprit de routine qui est comme un frein continuellement serré sur la roue du progrès. Malheureusement, comme l'a dit Voltaire : « Il est plus aisé de mener les hommes par les idées qu'ils ont, qu'en voulant leur en donner de nouvelles. » Pourtant, puisqu'il s'agit d'innover, nous n'avons rien tant besoin que de novateurs, c'est-à-dire, en somme, d'utopistes. Car enfin, qu'est-ce donc que l'utopie, sinon la réalité de demain ? Malheureusement, les hommes vomissent les utopistes en général, parce que l'innovation dérange leurs habitudes. Témoins Christophe Colomb, Pasteur et tant d'autres qui furent combattus avec acharnement.

A quoi donc tient cette obstination dans la routine ? Pour la plus grande part, à l'ignorance, laquelle est, elle aussi, une grande frustratrice de la liberté. « Ils parlent de liberté, disait Louis Blanc, et ils ne comprennent pas que l'ignorance et la misère constituent le plus dur de tous les esclavages. » Et, en effet, que de portes sont fermées à celui dont l'esprit se trouve dépourvu de connaissances scientifiques et générales ! Il faudra donc rendre accessible à tous la culture, non seulement intellectuelle et artistique, mais encore physique, afin de fortifier le corps en même temps que l'esprit. Car la santé est aussi indispensable que le savoir à l'exercice de la liberté.

Mais si une chose est évidente, c'est bien celle-ci, qu'il ne saurait y avoir accès à la culture sans loisirs, sans de nombreux et très fréquents loisirs. « Tant vaut l'homme, tant vaut le loisir », disait Schopenhauer. Et Montaigne : « Nous ne pouvons avoir ni goût ni sentiment sans loisir. » Or, précisément, à l'exception de quelques privilégiés, le commun des hommes n'en dispose pour ainsi dire pas. C'est là un des plus graves défauts de notre régime : il ne sait pas plus distribuer les loisirs que le bien-être. Pourtant chaque machine, en venant remplacer dix, vingt ou cinquante ouvriers, apporte des possibilités substantielles de loisirs supplémentaires. Le malheur veut

que nous ne sachions transformer ces derniers qu'en chômage.

Sans loisirs, point de repos, point de culture, point de plaisirs, donc point de liberté. C'est ce que Marx a souligné fort à propos lorsqu'il a dit : « Le temps est le champ du développement humain. Un homme qui ne dispose d'aucun loisir, dont la vie entière, en dehors des simples interruptions purement physiques par le sommeil, les repas, etc., est accaparé par son travail pour le capitaliste, est moins qu'une bête de somme. » On peut en dire autant de celui qui se surmène pour un trust d'Etat, comme il se voit en Russie. Il faut donc élaborer à tout prix une cité nouvelle où, en échange du travail du matin, chacun puisse disposer de son après-midi pour la pratique des sports, et de sa soirée pour la culture de son esprit et de sa sensibilité dans les domaines illimités des sciences et des arts. Alors, véritablement, et pour la première fois dans le monde, les hommes connaîtront la joie de CHOISIR entre tout un assortiment d'activités enrichissantes, ce qui accroîtrait leur liberté dans d'étonnantes proportions. Et qu'on ne vienne pas dire qu'une telle vue est utopique ! Il suffirait pour la réaliser de renoncer aux armements et d'organiser scientifiquement la société.

Pourtant, débarrassé de la misère, de l'insécurité, de l'oppression, de l'égoïsme, de l'ignorance et du surmenage, il manquerait encore quelque chose à l'homme : le souffle de l'idéal, sans lequel il ne peut espérer s'évader réellement des servitudes qui l'oppriment. Entre tous les besoins qu'il éprouve, c'est assurément celui de dépassement, du don de soi qui est le plus exigeant et dont la satisfaction lui apporterait le plus grand sentiment de délivrance. Seulement, depuis que la foi chrétienne a cessé de l'exalter, et maintenant que le mysticisme patriotique s'efface pour faire place à un universalisme encore imprécis, l'homme se trouve désemparé. Il ne sait plus à quoi sacrifier les trésors de générosité qui sont en lui ; il souffre de ne plus savoir à quoi se dévouer sans condition, ce qui lui procurerait — il ne s'en doute guère — des joies inégalables.

Ceci revient à dire qu'il est urgent de fonder une sorte de « religion » qui soit capable de « relier » fraternellement les hommes dans une foi commune et un amour réciproque, et ainsi de les exalter dans la poursuite d'un but unanime. Une « religion du bonheur humain », en somme, qui viserait à réaliser le plus tôt possible et par les moyens les plus scientifiques, le bonheur universel. Et nous ne feindrons pas d'ignorer que ce bonheur ne sera jamais parfait ! Mais c'est précisément la passion de le perfectionner toujours, qui entretiendra dans le monde la flamme de l'enthousiasme, la seule qui soit apte à libérer les peuples de leurs angoisses et de leurs désespoirs.

Ce qui précède démontre, croyons-nous, que l'aspect social, domine de loin tous les autres dans le problème de la liberté, puisque, si l'homme est socialement heureux — et donc libre — il ne peut que l'être aussi individuellement. C'est ce qu'affirme Karl Marx lorsqu'il dit : « Ce n'est que dans une communauté que l'individu acquiert les moyens de développer ses facultés dans tous les sens ; et, par conséquent, ce n'est que dans la communauté que la liberté personnelle devient possible. » Cela revient à dire que, plus cette communauté tendra vers le parfait, plus la liberté y sera répandue et meilleure elle sera en qualité, même si ce perfectionnement impose — comme il faut s'y attendre — des disciplines restrictives.

Et je sais bien que ce mot de discipline déchire les oreilles d'André Prunier, puisqu'il se flatte d'être un « organisateur d'indiscipline ». Mais le tout est de s'entendre. En vérité, nul ne saurait prétendre qu'il soit mauvais, pour chacun, de lutter contre ses mauvais instincts ; ni pour tous de respecter les lois nécessaires au fonctionnement judicieux de la société, pas plus que de se confor-

mer aux règles du bien commun, une fois celles-ci établies et formulées.

Nul ne saurait prétendre qu'il soit possible d'organiser scientifiquement une cité sans restreindre quelque peu (le moins possible) la fantaisie intuitive de chacun. L'essentiel est que, d'un sacrifice léger, résulte de grandes satisfactions. A ce compte, les hommes sont toujours prêts à accepter des disciplines et même à les désirer. Ainsi savons-nous nous imposer un long et pénible voyage, lorsque nous avons la certitude qu'il nous procurera un séjour agréable.

En somme, nous ne rejetons les disciplines que lorsqu'on prétend nous les imposer par voie autoritaire ; nous sommes toujours prêts à les accepter lorsqu'on nous en montre le caractère bénéfique. Les mêmes corvées auxquelles tous cherchent à échapper à la caserne — parce qu'elles sont commandées brutalement par un adjudant imbécile — sont accomplies de bonne volonté par des boys-scouts dans leur camp, parce que c'est un règlement accepté d'avance qui en démontre la nécessité. « J'veux bien obéir, mais j'veux pas qu'on me commande ! » grognait le soldat français montant se faire tuer à Verdun.

Par conséquent, si le monde est à refaire — et il l'est — la préoccupation majeure des réformateurs devrait être de dresser des plans si magnifiquement séduisants que tous viennent à s'en enthousiasmer, et que les indispensables disciplines soient volontairement acceptées. C'est ce que Félix Pécraut appelait « l'obéissance volontaire qui est une libre adhésion à la doctrine démontrable », dont on ne saurait dire qu'elle asservit. Bien au contraire, comme l'a montré Rousseau : « L'obéissance à la loi qu'on s'est prescrite est liberté. »

Oui, certes ! et c'est une liberté exaltante entre toutes : celle précisément qui pousse les martyrs au sacrifice. C'est celle-là qui deviendra aussi la liberté des peuples en route vers le bonheur, lorsque chacun aura compris quelle joie est pour l'être : « son don passionné à quelque chose de nouveau », comme dit André Prunier ; à quoi il ajoute avec raison : « Qui ne connaît pas cela, ne connaît pas la liberté. »

Peut-être est-ce sur cette certitude que nous pouvons conclure et nous rejoindre — plutôt que de polémiquer — afin de travailler en commun à éclaircir un problème dans lequel les religions, les philosophies et les partis politiques ont introduit une désolante confusion.

Lorsque, à la vue des premières cités heureuses, les peuples se seront sincèrement réconciliés, il pourront se faire une représentation précise et exaltante du but à poursuivre. Dans l'action constructive, ils goûteront ensuite les joies de l'entr'aide et de la coopération, ainsi que celles que procure le dévouement à la cause volontairement choisie. Par l'espérance, l'enthousiasme et le goût de la réussite, ils seront miraculeusement libérés de toutes ces entraves que nous avons dites, et aussi des haines et des terreurs qui les persécutent depuis le fond des siècles. Alors seulement ils connaîtront la véritable liberté, celle que procure l'allégresse dont est fait le bonheur fraternellement partagé.

Bernard MALAN.

VOULEZ-VOUS QUE NOUS VOUS REPONDIONS ?

N'oubliez jamais, alors, de mettre un timbre dans votre lettre ; autrement, en raison du prix élevé de la correspondance, nous ne répondrons que dans les cas urgents.

L'idéal pacifiste et le drame kropotkinien

I. — Une impression de Congrès

Je me souviens qu'un jour, dans un congrès de pacifistes qui se disaient volontiers « intégraux », les organisateurs avaient invité un parlementaire.

Celui-ci, avec la souplesse qui caractérise ces gens-là, écouta sans sourciller les déclarations, proclamations et appels, tous plus antimilitaristes les uns que les autres ; puis, la parole lui étant accordée pour clore les débats, il abonda dans le sens des congressistes.

Ensuite, dans le privé, il évoqua la situation et révéla qu'il savait, de bonne source, que Hitler se disposait à attaquer la Tchécoslovaquie. Les événements ultérieurs prouvèrent qu'il était bien renseigné ; or, à cette époque-là, l'engagement de Hitler de laisser les Tchèques tranquilles était tellement formel que l'annonce d'un tel reniement suscita une légitime indignation.

Mais ce qui me jeta dans la plus grande perplexité, ce fut d'entendre les chefs du congrès déclarer que si Hitler faisait une chose pareille, cette fois la mesure serait comble, et le moment venu de « *montrer de la fermeté* ».

Ces mots : « *montrer de la fermeté* », prononcés par ces pacifistes qui venaient de réclamer le désarmement, m'ont procuré un malaise que, depuis dix ans, je n'ai pu oublier. « *Montrer de la fermeté* » cela ne signifie rien, sinon menacer de faire la guerre ; et avec quoi ? avec une armée et des canons, évidemment. C'est-à-dire que ces pacifistes auraient pu dire tout aussi clairement :

« En ce moment, nous luttons contre l'armée et nous la supprimerions s'il était en notre pouvoir de le faire ; mais, si telle ou telle circonstance nous y oblige, nous serons partisans de menacer de faire la guerre demain au moyen d'une armée que nous combattons actuellement, avec des armements que nous voudrions détruire aujourd'hui. »

Langage inepte, attendu qu'une armée ne s'improvise pas en vingt-quatre heures ; et que si l'on pense se décider à faire la guerre au Jour de l'An, ce n'est pas à partir de Noël qu'il convient de s'y préparer. Toute guerre se prépare en temps de paix.

Quand on s'est ménagé les moyens de faire la guerre, cela ne signifie pas obligatoirement qu'on la fera, encore que la tentation l'emporte souvent sur la prudence ; mais quand on envisage de la faire *peut-être*, il faut la préparer *sûrement*. Rien, donc, n'est plus ridicule que de se résoudre à la « fermeté » (possible seulement si l'on en a les moyens), après avoir démantelé tout moral guerrier et boycotté toute préparation physique, propres à répondre à cette éventualité.

Certes, ces pacifistes étaient sincères ; ils voulaient la paix et s'opposaient à ce qui la mettait en péril dans leur propre pays ; mais du moment qu'ils admettaient l'obligation de lutter par les armes, seuls instruments connus de fermeté internationale, contre les bellicistes étrangers, leurs proclamations contre lesdites armes devenaient autant d'inconséquences.

Si l'on se refuse à avoir une armée, et ils avaient affirmé ce refus tout au long de leur congrès, il faut renoncer à s'en servir ; si l'on accepte d'utiliser son armée *in extremis*, comme un pis-aller regrettable, mais nécessaire, la première condition est d'en avoir une. Il est donc stupide de réclamer l'abolition du service militaire, ce qu'ils avaient fait en public, si l'on consent à faire la guerre dans six mois, ou même de menacer de la faire, cette menace n'ayant quelque chance d'être prise au sérieux qu'autant qu'elle correspond à un minimum de réalité, et l'on sait qu'un pays sans armée ne peut pas faire la guerre.

« Désarmons totalement, mais si l'on attaque nos alliés, défendons-les de toutes nos forces ! » Voilà un mot d'ordre qui ferait bien rire. C'est pourtant ce que paraissaient s'écrier les chefs de ce congrès pacifiste, après la révélation du parlementaire.

Mot d'ordre qui n'est pas même un reniement, et pas seulement un non-sens : c'est une malhonnêteté. Il est malhonnête d'accepter que soient envoyés à la guerre des gens qu'on a préalablement désarmés, à qui l'on a inspiré l'horreur des fusils et des champs de bataille. Je préfère un instructeur de recrues, qui n'envoie les jeunes gens à la boucherie qu'après leur avoir appris à se défendre et les avoir lestés de cartouches et de chauvinisme, à un tribun pacifiste qui admet que l'on soit ferme devant le provocateur étranger, même s'il ne l'admet que dans un cas sur mille, et qui, au préalable, a vitupéré contre les crédits militaires et adressé des messages de sympathie aux objecteurs de conscience.

Le confusionnisme oratoire et dialectique appartient à ce royaume vague et flou des idées abstraites que Stirner veut voir se briser sur son individu comme une folle houle sur un brise-lames de granit.

II. — **Des pacifistes guerriers aux guerriers pacifistes**

Le souvenir de ce petit fait m'a poursuivi pendant dix ans, et bien souvent je l'ai évoqué, médité, revécu. J'en suis arrivé à penser qu'il est impossible de concilier des principes abstraits absolus avec des événements circonstanciels et relatifs. C'est en vain que vous essayerez d'adapter ces principes à ces événements, ou ces événements à ces principes ; tentez-le, et le moindre vent, le moindre séisme, jettera bas votre laborieuse démonstration.

Il faut avoir le courage d'en convenir, de ne pas dire toujours : « Mes idées sont excellentes, j'ai raison pour hier, pour aujourd'hui et pour demain, ici et là-bas, sans cesse et partout, et les faits corroborent l'excellence de mes idées, et mes idées s'appliquent universellement aux faits. » Il faut avoir le courage de ne pas dire cela, car cela n'est pas vrai.

Les hommes qui ont fabriqué la bombe d'Hiroshima se considèrent comme des pacifistes. Par une extermination inouïe, en détruisant une ville énorme avec toute sa population, ils ont fait finir instantanément une guerre qui, sans ce coup de tonnerre, se fût peut-être prolongée encore deux ans et eût tué deux fois plus de monde. Le général allemand qui préconisa cette « *guerre totale* » que Hitler, plus tard, érigea en système stratégique, se considérait comme un pacifiste ; car il posait en principe qu'une guerre mollement conduite, empêtrée d'humanitarisme, durerait inutilement cinq ans et ferait mourir dix millions d'hommes, alors qu'une guerre foudroyante, qui horrifie et terrifie, une guerre sans merci, ayant le massacre pour but et l'épouvante pour loi, ne durerait que six mois et ne tuerait que quelques centaines de milliers d'hommes, les populations criant grâce devant un déchaînement aussi apocalyptique.

Ce qui fait que les partisans allemands de la « *guerre totale* », et les partisans américains de la bombe d'Hiroshima, excipant du bénéfice en vies humaines par lequel se solde leur recours à la violence extrême, se donnent à la fois pour des partisans de la *fermeté* (certes, ils le sont !) et... pour des amis de la paix.

En 1940, les Allemands disaient aux Français : « Nous avons fait pendant six semaines une guerre inexorable, et maintenant c'est fini ; sans la guerre inexo-

rable, la guerre durerait encore. » En 1946, les Américains ont dit aux Japonais : « Nous avons tué cent-cinquante mille hommes avec une bombe atomique, et la paix a été signée tout de suite ; sans la bombe atomique, nous nous battrions encore. » Forts de cette économie de gens massacrés, les guerriers inflexibles se croient sincèrement des pacifistes.

« Je fais la guerre », disait Clemenceau ; et beaucoup de Français ont applaudi à sa « fermeté », qui, en rendant la guerre plus terrible, semblait devoir la raccourcir. « Plus on en tue, et plus la fin de la guerre se rapproche », disaient les nettoyeurs de tranchées ; et ces gens attribuaient par là une vertu pacifiste à leur fermeté guerrière.

C'était la même *fermeté* dont parlaient les chefs pacifistes que j'évoquais en commençant. En puissance, elle avait la même vertu.

En ce moment même, en 1949, il y a des gens assoiffés de paix qui souhaiteraient que la guerre éclatât tout de suite, parce que, pensent-ils, l'un des deux blocs est actuellement dans un état de supériorité incomparable par rapport à l'autre, de sorte que six mois de guerre en 1949 nous en éviteraient peut-être cinquante dans quelques années d'ici, le temps qui passe ayant tendance à équilibrer les avantages. Ces partisans de la *fermeté* croient — fermement — qu'en sacrifiant la paix aujourd'hui pour six mois on lui rendrait un grand service futur, car un tel sacrifice la garantirait pour l'avenir. Dès qu'on envisage l'éventualité d'être ferme sur le plan international, c'est à ces situations, c'est à ces paradoxes qu'on aboutit. L'homme qui se suicide à trente ans en usant de toute sa *fermeté* est assuré de ne pas souffrir à soixante ans d'une lente vieillesse et d'une incurable agonie.

Cette argumentation est très en faveur. De nombreuses personnes de bonne foi ne disent-elles pas : « On a eu tort de signer la paix à Munich en 1938 ; si, à ce moment-là, au lieu de temporiser aux applaudissements des pacifistes, on avait sauté à la gorge de Hitler, celui-ci aurait été écrasé en quelques semaines, et une guerre de six années eût été épargnée au monde. Lorsqu'on admet l'éventualité de se montrer ferme, c'est-à-dire d'avoir recours à la force, il faut profiter, pour le faire, du moment où l'on est le plus fort, et non choisir celui où l'on est le plus faible. »

Si vous acceptez de discuter de l'opportunité diplomatique, historique, militaire, et d'y associer vos principes pacifistes, je vous défie de sortir avec honneur d'un tel débat. Vous ne passerez jamais de plain-pied du domaine des idées à celui des faits, et vous aurez l'impression de quitter la terre ferme pour les sables mouvants.

Nous en reparlerons tout à l'heure.

III. — **Le pacifisme de guerre froide**

Je fais une différence entre les naïvetés inconscientes d'un certain pacifisme nébuleux, mais désintéressé, et les pièges intentionnels d'une certaine exploitation du pacifisme politisé. Je ne confonds pas le pacifisme indépendant, sincère, qui est l'expression spontanée, subversive, libertaire de ceux qui sont rebelles au fait de la guerre comme à l'idée de la guerre, avec le pacifisme, oppositionnel aux yeux des uns, officiel aux yeux des autres, qui n'est en réalité qu'un aspect, une phase, un épisode de la *guerre froide,* donc un prélude à la guerre elle-même. Non, je ne fais pas cette confusion, je fais cette différence.

Il n'en reste pas moins que voici une nouvelle variété de pacifistes, ceux qui, estimant par avance que la menace gît d'un seul côté, désignent par avance l'agresseur, par avance la victime, et proclament d'avance, après avoir maudit la guerre et juré de mettre tout en l'œuvre pour l'empêcher, que, si elle éclate malgré tout, ils se rangeront du côté du bloc seul inoffensif selon eux, et le défendront par les armes, et feront la guerre avec lui.

De ces prises de position résulte une phraséologie particulière. On assiste à des meetings pacifistes à cent pour cent où des orateurs chantent les louanges guerrières d'un général « ami du peuple » et font acclamer par des salles dé-

lirantes ses victoires militaires et ses vertus de grand capitaine. On entend proférer des condamnations sans appel contre la guerre, édictées dans l'enthousiasme d'un pacifisme oratoire par des députés qui, demain, s'ils deviennent des hommes de gouvernement, nous embrigaderont comme soldats. La plupart de ces tribuns donnent pour base à leur pacifisme, pour preuve et pour garantie de leur amour sans borne de la paix, le rôle vaillant qu'ils ont joué et la part glorieuse qu'ils ont prise dans les guerres passées, dont ils sont fiers immodérément. Au cours de manifestations pacifistes grandioses, destinées, assurent-ils, à faire reculer la guerre, et ponctuées de leurs discours où la guerre est dénoncée comme une horreur et comme une canaillerie, ils arborent les décorations qu'ils ont gagnées dans celle d'hier, et défilent derrière les drapeaux qu'ils nous sommeront de défendre demain.

Le monde est divisé en deux camps, l'un qui se flatte d'avoir, en instaurant une société nouvelle, découvert le secret de la paix et affirme que l'autre veut lui faire la guerre ; l'autre qui se targue, en vertu de sa vieille et vénérable civilisation, d'avoir accordé aux hommes la liberté et accuse le premier de vouloir leur réimposer l'esclavage. Il y a du vrai de part et d'autre, et quiconque est de bonne foi ne peut le nier. Or, de part et d'autre, il y a des hommes prêts à courir aux armes pour le salut de cette vénérable civilisation et pour celui de cette société nouvelle, et ces hommes crient tous qu'ils veulent la paix, peut-être tous la souhaitent-ils en effet, mais ni d'un côté ni de l'autre ils ne sont disposés à laisser les fusils au ratelier, les canons dans les arsenaux, les uniformes au magasin, et, n'acceptant de renier aucune des satisfactions qu'ils tirent de leurs prouesses passées, ils sont prêts, sur un ordre — ou sur un mot d'ordre — à peindre de leur sang sur le mur de l'Histoire la fresque épique de leurs exploits futurs. Ils soufflent la guerre et la paix en bons zélateurs de Janus bi-front.

Simplicité, d'ailleurs, que de croire qu'on ne puisse faire la guerre au nom de la paix ; tout prétexte est bon pour faire la guerre, même le culte de l'Idole Paix. Vingt siècles ont été ensanglantés par des armées qui se prétendaient des légions du Christ, le symbole même de la concorde et de la fraternité. A peine délivrée des Anglais, l'Inde sanctifie Gandhi assassiné et les Hindous s'entre-exterminent au nom de l'apôtre qui les a libérés, et qui fut l'incarnation même du pacifisme. L'homme est un être si paradoxal et si compliqué qu'il est capable de partir en guerre au nom du principe qu'il combat. Le portrait de Staline trône partout là où Tito parle, et pourtant Tito a trahi Staline, et Staline a excommunié Tito, et si demain la guerre dresse Belgrade contre Moscou, c'est au nom du stalinisme et en invoquant Staline qu'on se battra des deux côtés (Satan, peut-être, invoquait Dieu quand il se leva contre Lui) ; et les soldats de cent guerres en Europe se battaient au nom du même Dieu ; rien ne s'oppose à ce que les soldats d'une guerre moderne se battent les uns contre les autres au nom du même homme, puisque ce sont des hommes de chair que l'on sacre dieux de nos jours, en ce siècle trop profane pour croire à des Immatériels. Ils peuvent se battre, aussi, épris du même principe : la Liberté, la Révolution, la Civilisation, la Démocratie, *la Paix*...

Et c'est pourquoi, brandissant les trophées des luttes vécues, portant crânement leurs brisques et traînant glorieusement leurs mutilations, ils revendiquent la paix en des manifestations monstres, jurant sur l'autel de la Paix de combattre pour elle jusqu'à leur dernière goutte de sang, de lui sacrifier leur vie, leur forfune, leurs enfants, de la protéger, les armes à la main, contre ses ennemis éternels, eux, ses amis et ses défenseurs de toujours ! Et c'est pourquoi ils entonnent des hymnes à la paix, en marchant au pas cadencé derrière des drapeaux qui sont les emblèmes de la guerre, et prêts à accueillir, aux accents de marches martiales, les troupes de choc motorisées de l'armée de leur choix ! Et c'est pourquoi ils s'acharnent à vouloir pacifier la terre sans abjurer aucune des erreurs morales qui ont été la cause de sa désolation !

IV. — Comment procède l'angoisse kropotkinienne

Qui de nous, j'entends de ceux qui sont le plus fermement et le plus anciennement convaincus, n'a jamais été le jouet d'une méditation de ce genre :

« Je n'éprouve aucune tendresse pour des démocraties de droite ou de gauche où l'injustice crie, où la corruption pue, où le scandale éclate quotidiennement au grand jour, et aucune admiration pour des dictatures de gauche ou de droite, où l'injustice se tait, où la corruption est inodore, où le scandale n'a pas besoin d'exister à l'état distinct, puisque la dictature en elle-même constitue un scandale permanent. Donc, aucun choix entre elles, aucun parti à prendre dans leur querelle. Pourtant, s'il me fallait absolument choisir mon milieu sans que je puisse opter en faveur d'un tiers système, il va sans dire que je me prononcerais pour vivre dans la démocratie plutôt que sous la dictature, attendu que si toutes les deux m'inspirent des **griefs égaux,** la première m'autorise à les exprimer dans une certaine mesure, tandis que la seconde me contraint à les étouffer totalement ; or, à souffrance égale, un patient bâillonné est plus misérable qu'un patient qui peut se lamenter. Cette médiocre préférence me fera nécessairement désirer que, dans une guerre entre une démocratie et une dictature, ce soit la démocratie qui l'emporte. Mais si je souhaite la victoire d'un parti, est-il honnête de ne pas prendre ma part de celle-ci, et si je souhaite la déconfiture du parti adverse, ne serai-je pas un lâche en n'aidant pas à sa défaite et en laissant à d'autres le soin d'y travailler et le risque d'y concourir ? »

Lequel d'entre nous n'a point été parfois occupé en son esprit par cette dispute intellectuelle ? On condamne trop légèrement, d'un côté comme de l'autre, ceux qui l'ont résolue dans les faits, en prenant une attitude, ou en adoptant telle autre attitude opposée. Ce doute, trop de « purs » répugnent à le confesser. Ils ont tort, car il faut tout dire. Ce doute, après tout, c'est le doute de Kropotkine. Il l'a finalement dissipé en signant le « Manifeste des Seize ». Il s'est écrié : « Eh bien ! oui, j'aime mieux la démocratie française que le centralisme prussien, et puisqu'ils se font la guerre, je prends parti pour la France. »

Dès lors, son choix était fait, toute perplexité lui était épargnée, il avait conjuré en s'y abandonnant le tourment intime du scrupule et de la contradiction. Libertaire, il n'admettait que la création libre, indépendante de l'Etat ; dans la démocratie, il discernait des activités spontanées et naturelles, tandis que sous la dictature il voyait la totalité de l'initiative humaine subordonnée au pouvoir; donc, la démocratie, si éloignée fût-elle de son idéal, lui paraissait plus proche de celui-ci que la dictature ; partisan momentané du moindre mal, il pensait servir la cause de l'affranchissement définitif et de l'émancipation complète en se rangeant du côté des gouvernements le moins despotique contre le groupe d'Etats le plus centralisés. Encore qu'on pût lui faire observer que, parmi les gouvernements dont il prenait ainsi le parti, deux au moins, le russe et le français, l'avaient longtemps emprisonné et à jamais exilé, il avait l'impression de servir la liberté totale qui n'existait nulle part en soutenant, dans le conflit qui les opposait, un régime où il apercevait une lueur de liberté contre un autre qui n'en laisserait, croyait-il, subsister aucune trace après son triomphe. A ces considérations s'ajoutait pour lui cette conviction, que les Allemands compromettaient la liberté par leur docilité à la tyrannie (dont certes, ils ont donné trop de preuves), tandis que les Français avaient témoigné de leur aptitude à vivre libres par une inclination réitérée à la révolte contre l'injustice (inclination qui s'est, depuis longtemps, émoussée jusqu'à disparaître).

Puisqu'un apôtre de la fraternisation internationale, de la révolution prolétarienne, de la liberté universelle, aussi éclairé, aussi perspicace que Kropotkine, montrant une telle assurance de principes, pratiquant un humanisme aussi cultivé et aussi large, a pu, placé devant les faits, se déclarer partisan de la « *fermeté* » contre Guillaume II en faveur des « démocraties » alliées, il est bien naturel que des militants obscurs qui, sans avoir les mêmes lumières, étaient sollici-

tés par les mêmes mirages, aient pu douter, et louvoyer, et chanceler quelquefois, pauvres consciences en détresse ballottées par la vague et enlevées par le tourbillon.

Et pourtant, où cela menait-il ? Impossible de faire la guerre sans conscription et sans armée, d'avoir une armée sans chefs, des chefs sans le commandement suprême de l'Etat. C'était la ruine du système même de Kropotkine. A la révolution russe, celui-ci s'étonnait que, le sachant anarchiste, on lui eût offert un siège dans le gouvernement. Mais à supposer que c'eût été un Etat bourgeois qui lui eût fait la même offre en 1914, sa souscription au « Manifeste des Seize » lui eût fait un devoir d'accepter. Kropotkine à Paris ministre de la guerre en 1914, c'eût été Clemenceau.

Mais le citoyen obscur ne se voit pas offrir de siège au gouvernement pour y diriger la stratégie d'une guerre démocratique contre le pouvoir absolu ; il se voit imposer sous peine de mort un uniforme de soldat de deuxième classe, un fascicule de mobilisation, un matricule et une feuille de route. Il n'a pas le choix de signer ou non un manifeste pour ou contre la guerre. On lui a certes inculqué par la propagande la notion de l'existence des dictatures, des menaces qu'elles font peser sur lui et du devoir impérieux qu'il a de défendre contre elles des régimes qui, quelque imparfaits qu'ils soient, s'attribuent tout de même, par rapport à elles, des mérites supérieurs. Quand on juge qu'il est assez persuadé par tous les arguments, en avant ! Tous, alors, sont d'accord pour lui remettre un fusil afin qu'il se montre « *ferme* », aussi bien ceux qui l'y ont encouragé toujours que ceux qui, toujours, se sont efforcés de l'en dissuader, et l'on est consterné de voir Kropotkine du même avis que Poincaré.

La crise de conscience dont souffrent les pacifistes, toutes les perplexités de leur caractère inquiet, sont résumées et contenues dans le scrupule kropotkinien qui pourrait s'exprimer ainsi : « Je lutte pour un état de choses qui guérisse le monde de la guerre et de l'oppression, mais si la guerre éclate néanmoins, ne devrai-je pas m'associer à celui des belligérants dont le triomphe nous rapprochera de cet état de choses et me laissera le plus de liberté pour en hâter l'avènement ? — et, ces deux belligérants futurs m'étant d'ores et déjà connus, pour lequel dois-je éventuellement opter en conséquence de ces considérations et en vertu de ce choix ? — lequel me donne le plus de garanties, le plus d'espoir ?»

En dépit de la propagande et de la contrainte, beaucoup sentent au fond d'eux-mêmes que, s'ils ont médité le grand doute de Kropotkine, il n'est pas résolu pour autant ; beaucoup éprouvent que consentir à une guerre, c'est les accepter toutes, que c'est accepter avec elles toutes les suites criminelles qui en découlent et l'anéantissement de l'individu, qui, citoyen, n'est pas grand'chose, mais qui, soldat n'est plus rien du tout. Le soldat de la démocratie n'a pas un seul droit, pas un seul avantage de plus, qu'un soldat de la dictature, et si l'on considère l'histoire, on constate qu'il en est conscient, puisque celle-ci témoigne que le soldat républicain ne se bat pas mieux que le soldat totalitaire, quand d'aventure il ne se bat pas plus mal.

L'homme qui est conduit de force à la guerre ne contresigne pas de proclamation justifiant la tuerie ; nul ne pense à le lui demander ; c'est là une attitude que, seuls, peuvent songer à prendre ceux qui n'ont pas d'ordre de départ. Il se contente, s'il se laisse conduire, de se taire — ou, tout au plus, de grogner de façon inoffensive, — et s'il essaye de s'y soustraire, en général il ne le crie pas sur les toits. Mais en aucun cas il ne paraphe un quelconque « Manifeste des Seize », qui équivaut, dans son cas tragique, à mourir pour Dantzig !

V. — Revendication du droit de refuser notre concours aux événements qui nous dépassent

Faut-il donc ne voir que les faits et s'interdire d'en dégager une idée, attitude à la portée de n'importe quelle brute, ou ne vivre que dans les idées sans s'intéresser aux faits, ce qui est le propre du rêveur et du schizophrène ? Faut-il

planer sur l'empyrée ou se colleter dans l'arène ?

Autant vaudrait demander si l'homme doit vivre en société ou dans la retraite. Ce serait une question stupide. S'il veut tremper son caractère, équilibrer son tempérament, forger sa personnalité, l'homme doit tour à tour se plonger dans la foule pour y acquérir l'expérience et se retirer dans la solitude pour y méditer. Il est donc naturel qu'il ne soit étranger, ni aux idées, ni aux faits. Avec toute l'humilité dont il est bon que s'imprègne une créature faillible, il doit seulement renoncer à faire adhérer étroitement par tous les points de leur surface des plans qui ne sont jamais parfaitement parallèles.

Pour l'homme de la base, de la masse, de l'obscurité, de l'anonymat, pour le pion humain, pour l'homme innocent, irresponsable mais conscient, connaître les faits, les faits qu'on lui annonce et qui sont des faits accomplis sans sa participation et sans son aveu, c'est connaître les pièges, et les connaître est essentiel à qui veut les éviter. Singulière morale individuelle, diront certains. Et la morale internationale, donc, quelle est-elle ? Pourquoi celle de l'individu serait-elle meilleure, ou du moins pourquoi celle-ci ne serait-elle pas en fonction de celle-là ? Pourquoi vouloir associer l'homme innocent à des crimes auxquels il est étranger, que ce soit pour les commettre ou pour les châtier ? Pourquoi exiger qu'il ne soit jamais absent du déroulement de faits dont on prétend qu'ils le dépassent ?

Quelle que soit la réalité de certains faits, quelle que soit la logique avec laquelle on en discute, quelque respect que m'inspirent les hésitations de ceux qui fléchissent devant cette logique et ces faits, quelque compréhension que je manifeste à l'égard de ceux dont les principes de paix s'effondrent devant l'apparence de raison d'une attitude de fermeté, c'est à ceux qui ne se laissent pas enfermer dans le dilemme, à ceux qui restent sourds, imperméables, inchangeables, incorruptibles, que je garde mon approbation devant le problème de la guerre, parce qu'ils ont choisi un comportement de valeur éternelle, parce que si l'homme de guerre retire de la fierté de faire la guerre parfois, l'homme de paix met son point d'honneur à être en paix toujours. Pourquoi donc, dans l'arène universelle, veut-on contraindre chacun à être gladiateur ?

VI. — Le blé qu'on ne mange pas cette année fera lever celui de l'an prochain

Concevez-vous combien moins ingrate aurait été ma tâche si, au lieu de mettre l'accent sur les antinomies des attitudes absolues et des circonstances déterminées, de l'idéal et du fortuit, j'avais entrepris de rédiger un ardent plaidoyer contre la guerre infâme et pour la liberté du genre humain ? J'ai choisi, au contraire, ce sujet difficile, parce que je me soucie peu, ne faisant plus de propagande, de réitérer des affirmations, même utiles, qui seront réitérées ailleurs plus éloquemment que par moi.

J'aime à louvoyer sur la mer des Doutes, entre la côte des Mirages et le littoral des Lumières, afin d'en chercher les issues et d'y signaler les écueils. Mais je ne pousserai pas plus loin l'image, quelque lyrique que puisse être l'envolée sur laquelle elle me permettrait de conclure. Que désirons-nous ? fuir les mirages, accoster aux lumières, éviter les obstacles sur quoi trébuchent notre logique et nos sentiments, et les erreurs multiples, toutes baptisées vérités, auxquelles conduisent, *la raison parce qu'elle est faillible, la foi parce qu'elle est aveugle ;* et cependant, la raison est nécessaire pour discuter, et la foi est indispensable pour agir. Prohibera-t-on la discussion parce qu'elle divise les hommes tandis que l'action les réconcilie ? Condamnerait-on l'action parce que la base sur laquelle elle est entreprise n'est pas intégralement rationnelle ? Non, certes.

Sans railler, donc, ni mépriser, aucune action sincère, aucune discussion loyale, je dirai que ceux d'entre mes contemporains dont je me sens le plus proche, devant le problème de la paix, sont ceux qui ont renoncé à participer à la guerre et se sont promis de rendre leur enrôlement dans un conflit aussi improbable qu'il leur sera possible.

Ceci, d'abord, parce que l'effort de l'individu pour échapper et pour survivre aux cataclysmes sociaux, a quelque chose de sympathique et de méritoire quand ces cataclysmes ont tendance à faucher de plus en plus de victimes. Le salut de l'individu est un article de foi, et son auto-défense un sursaut d'énergie de l'espèce. S'il est un cas où le contrat social apparaît comme un mythe, et le *modus vivendi* de l'homme avec ses semblables comme une improvisation, c'est bien en cas de guerre. L'issue, ici, n'est pas un passage collectif, qui ne serait ouvert que sur des horizons sanglants, mais un chas d'aiguille individuel où il faut se faufiler.

Ensuite, si l'on voulait élever cette attitude à une valeur d'exemple, ou contester qu'elle en ait une, il suffirait de rappeler que ceux qui ont vaincu à un contre mille, leur cause fût-elle mauvaise, ont toujours séduit et provoqué l'admiration, mais moins encore que ceux qui ont vaincu sans armes. Les pionniers et les missionnaires qui sont descendus les mains nues sur les rivages barbares et inhospitaliers, et qui ont souvent pénétré là où les soldats n'entraient pas, ont toujours émerveillé ceux même qui discutaient et qui répudiaient leur foi. Que cette attitude soit inefficace devant certains fanatismes et certaines haines, cela est probable. Mais dans le cas du machiavélisme individuel qui peut mener au salut, comme dans le cas de l'apostolat individuel qui peut mener au martyre, dans le premier cas qui est clandestin comme dans le second qui est exemplaire, dans l'un comme dans l'autre se situe et se réfugie le véritable pacifisme, considéré, non comme une éventualité flottante subordonnée aux circonstances, mais comme une valeur stable de civilisation.

Quiconque n'est pas homme d'Etat et n'a charge de gouverner personne, autre que soi-même ; quiconque n'est pas sollicité de se prononcer sur l'utilité d'être « *ferme* » ou de ne pas l'être, n'a pas à fournir une opinion qu'on ne lui demande pas. Ce qu'il reçoit, lorsque la guerre éclate, ce n'est pas une prière de donner son avis, c'est un ordre de donner son sang ! Un ordre ne se discute pas ; par conséquent, je comprends mal que ceux qui, le jour venu, sont simplement tenus d'obéir, fassent des distinctions sur les opportunités.

Seul a de la valeur, ce jour-là, le comportement de celui qui ne se trouve pas entraîné dans le courant, ou ne s'y laisse pas noyer. S'il prétend tenir la violence en échec par son abstention, il a choisi un apostolat, et je m'incline. Mais s'il prétend seulement s'y soustraire par son opportunisme, je ne lui sais pas mauvais gré de ce que son attitude est moins héroïque ; il a peut-être plus de chances d'être imité, et davantage encore d'être vainqueur. Je ne mésestime pas cette victoire, bien au contraire.

L'homme qui veut se défendre et qui mérite qu'on le défende est celui qui, ayant compris l'inanité des querelles internationales, a décidé d'en être indépendant, de s'en exempter, de s'abstenir d'y prendre part ; héroïque ou obscur, du moment qu'il s'est résolu à rompre avec l'usage de la guerre, comme avec une coutume abandonnée au passé et reléguée par lui au même rang que la traite des esclaves ou que les holocaustes païens (et l'on dira un jour : au même rang que les fours crématoires), il appartient déjà, du fait de cette rupture, à une humanité nouvelle, celle qui ne connaîtra que la paix. Prendre une telle décision, c'est le seul moyen de sortir du doute où nous encercleront toujours les prêcheurs de désarmement et de fermeté tour à tour, assez démocrates pour consentir à nous imposer la dictature de la guerre afin de lutter contre celle de la politique.

Ces abstentionnistes conscients, qu'ils soient déclarés ou clandestins, ces annonciateurs d'une humanité nouvelle, ces grains de blé qui prétendent n'être pas mangés cette année, mais se réserver pour la semence de l'an prochain, ne sont encore, direz-vous, que quelques unités ? C'est possible. Mais quand une mutation se produit dans une espèce, ce ne sont, au début, que quelques individus qui en donnent le signal. Quand l'humanité simiesque est devenue l'humanité humaine, croyez-vous qu'en un seul jour tous les muffles de pithécanthropes se soient transformés en visages? Est-ce instantanément que le nouvel être créé a su se servir de la parole, qu'il a découvert la profondeur de sa pensée, qu'il a inventé l'écriture? N'a-t-il pas fallu des mil-

lénaires à son génie progressivement exercé pour inventorier les merveilles qui l'entourent, percer les mystères qui le dominent, perfectionner sa connaissance, son travail et son confort, méditer sur ses sentiments et ses passions ? Une multitude d'étapes n'a-t-elle pas été nécessaire ?

L'humanité sans guerre, la civilisation sans violence, sera une nouvelle étape de cette intéressante espèce ; elle ne s'annonce que par quelques spécimens imparfaits ; ceux-ci connaîtront longtemps encore les doutes et les réprobations familiers aux apôtres quand les apôtres sont en trop petit nombre ; mais le malaise que durent ressentir les premiers simiens en qui soient apparus les caractères de l'homme, et la raillerie scandalisée de leurs congénères, n'enlèvent rien à l'honneur que leur fit la nature. Ils furent les premiers dans la transition formidable de la faune bestiale au genre humain. Il faut également qu'il y ait des premiers dans la lente substitution d'une humanité pacifique à l'humanité barbare, dans le lent passage de l'univers concentrationnaire à l'univers libéré.

VII. — Les fermes résolutions

On m'objectera sans doute que cette évolution n'est pas certaine ; — qu'aventuré en un domaine conjectural je me laisse entraîner à des affirmations gratuites ; — que, pour les besoins de ma cause, je recrée à mon gré la Genèse, une Genèse aussi peu prouvée et aussi nébuleuse que celles qui figurent dans des livres sacrés dont les esprits laïcs dénoncent à bon droit l'ascendant dogmatique et le tort qu'ils font à la science ; — et que, sur le faciès du « kapo » et du garde-chiourme, dans la mâchoire déjetée du tueur, dans le profil infernal des gangsters à l'œil torve, et dans tous les rictus du sadisme contemporain, transparaît constamment la bestialité ancestrale sous le léger vernis de l'humanité civilisée.

Sans capituler tout à fait devant ces objections, je m'inclinerai devant ce qu'elles peuvent contenir de pertinent et de judicieux. Si nous n'allons pas vers la paix, si nous ne progressons pas vers un avenir qui répudiera la violence et pour lequel la guerre sera comme un grand cauchemar dissipé par les lueurs d'une aube sereine et la musicale euphorie d'un réveil resplendissant, alors, nous retombons dans le doute ; et après ?

Ne sommes-nous pas accoutumés à vivre dans l'incertitude de bien plus de choses qu'il n'y en a de scientifiquement explorées ? N'a-t-on pas expérimenté l'électricité et l'énergie de l'atome sans être sûrs qu'elles existaient, ou sans connaître leur nature ? Christophe Colomb ne s'est-il pas élancé vers l'eldorado d'outre-mer, avant qu'il lui fût prouvé que l'océan n'était pas sans limites ? Ne devons-nous pas tous adopter une attitude de croyant ou d'athée, bien que nul d'entre nous ne puisse démontrer que Dieu est, ou n'est point ? Ne nous heurtons-nous pas de toutes parts à la brumeuse muraille du doute, de l'incertain et de l'inconnu ?

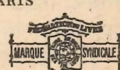
Ecoutez Roger Martin-du-Gard quand il dit : « Ne pas trop redouter les contradictions. Elles sont inconfortables, mais salubres. C'est toujours aux instants où mon esprit s'est vu prisonnier de contradictions inextricables que je me suis en même temps senti le plus proche de cette Vérité avec majuscule, qui se dérobe toujours. Si je devais « revivre », je voudrais que ce soit sous le signe du *doute.* »

Et c'est profondément exact. Les plus fermes résolutions sortent des plus profonds débats. Fi de ceux qui affirment sans cesse, qui n'ont jamais connu qu'une route toute droite sans bifurcations, ni carrefours ! Fi de ceux qui prétendent qu'ayant un guide moral ou intellectuel infaillible, ils ne se sont jamais trompés, ni n'ont été tentés de le faire ! Fi de ceux qui ont trouvé et ramassé sur leurs pas la vérité toute faite, la panacée, la pierre philosophale, et n'ayant jamais été troublés par les vastes tempêtes, n'ont pas été rassérénés par les grands apaisements !

Pierre-Valentin BERTHIER.

Directeur-Gérant : JEAN BÉRINGER.

LES IMPRESSIONS MODERNES
37, Bd de Strasbourg - Paris
Travail exécuté par des ouvriers syndiqués.



Un tableau des abonnés plein d'enseignements

Je veux donner, ce mois-ci, satisfaction aux correspondants qui m'ont demandé à différentes reprises d'indiquer le nombre de nos abonnés par département.

Aujourd'hui, je le fais pour une vingtaine de départements — ceux où les abonnés sont le plus nombreux.

Région parisienne (Seine, Seine-et-Oise), 735 abonnés — plus du tiers de notre chiffre global.

Nord, 67 ; Bouches-du-Rhône, 53 ; Alpes-Maritimes, 51 ; Puy-de-Dôme, 42 ; Rhône, 41 ; Isère, 38 ; Loire-Inférieure, 38 ; Var, 37 ; Charente-Maritime, 33 ; Seine-Inférieure, 31 ; Loiret, 29 ; Yonne, 27 ; Loire, 27 (mais il est vendu au numéro, seulement à Saint-Etienne, 33 exemplaires) ; Haute-Garonne, 26 ; Maine-et-Loire, 25 ; Charente, 22 ; Indre, 21 ; Doubs, 21.

Nous n'avons en Belgique que 17 abonnés, mais divers camarades arrivent à écouler au numéro plus de 50 exemplaires.

Où nous avons le plus d'abonnés, par rapport au nombre d'habitants, c'est dans la petite ville d'Oyonnax, exactement 8.

Du tableau ci-dessus il y a sûrement des enseignements à tirer, ce que nos lecteurs ne manqueront pas de faire.

Le maximum de propagande en faveur de DEFENSE DE L'HOMME n'a été accompli nulle part — pas plus à Paris qu'ailleurs. C'est normal si l'on tient compte que nous n'existons que depuis 7 mois. Beaucoup d'amis s'accordent même à reconnaître que nous avons obtenu, en si peu de temps, un réel succès. Nous voulons bien le croire, mais nous devons admettre, toutefois, que dans les Alpes-Maritimes on a répondu avec plus d'empressement à nos appels que dans le Rhône, les Bouches-du-Rhône et le Nord, par exemple. Et les Alpes-Maritimes n'ont dit leur dernier mot, très certainement. Qu'attendent donc pour agir le Nord, les Bouches-du-Rhône et le Rhône qui possèdent plus de militants de nos idées tout de même que le département de la Côte d'Azur ? Qu'attendent tous les camarades de partout, qui nous lisent, nous approuvent, pour se mettre en branle une bonne fois et recueillir les abonnements indispensables à la vie et au développement de cette revue ?

Louis LECOIN.